This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

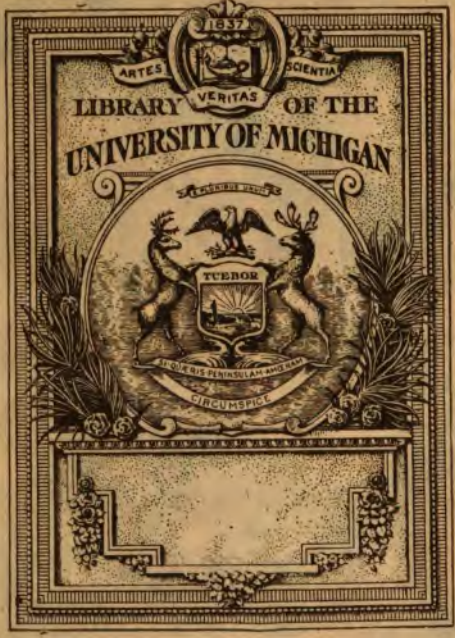
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

II
24
.L31
1785

PIECES
INTÉRESSANTES
ET
PEU CONNUES.
TOME SIXIEME.

PIECES
INTÉRESSANTES
ET
PEU CONNUES,
POUR SERVIR
A L'HISTOIRE
ET A LA LITTÉRATURE.

PAR M. D. L. P.

TOME SIXIEME.

A BRUXELLES,

Et se trouve à PARIS,

CHEZ PRAULT, IMPRIMEUR DU ROI,
Quai des Augustins, à l'Immortalité.

1788.

TABLE

DES ARTICLES

CONTENUS dans ce ſixième Volume.

CONJURATION des Rambures, *contre la Ville d'*Ardres *en Picardie*, page 1

Épitaphe de l'Officier de Rambures, *Amant de* Françoiſe Rôſe, 19

Lettre de l'Éditeur à M. Duclos, *Secrétaire perpétuel de l'Académie Françoiſe, &c. &c. contenant quelques Anecdotes ſur l'Abbé de* Boiſmorand, 20

O pouvoir de l'Amour! Anecdote hiſtorique, Allemande, 35

Épitre à M. le Marquis de ***, 54

Petite Épitre galante, 57

Épitaphe de Chapelle, *par* Bernier, 60

Anecdotes concernant le Pape Innocent XI, 64

Lettre de Milady ***, *à* M. D. L. P. *au ſujet d'une Anecdote ſingulière, concernant les funérailles de* Cromwel, 73

Lettre de M. V ***, *à* Milady ***, 76

Seconde Lettre de M. V***, *à* Milady***, 79

Problême hiſtorique, & vraîment extraordinaire, 89

Épitaphe du Duc de Rohan, par le célèbre Arnaud d'Andilly, 106

Le Ménage poli, Anecdote hiſtorique, Angloiſe & moderne, 108

Action de bravoure extraordinaire, 118

*Paraphraſe d'*Orphée, *Redondille Eſpagnole, de* Don Franciſco Quévédo, 121

Tradition Danoiſe, ſur la Maiſon de Falinſperk, 128

Trait ſingulier du Comte de Rocheſter, 136

Philoſophie & mort d'un jeune Suédois, 142

Fidélité d'un Chien, 144

Anecdote Françoiſe, hiſtorique & ſurprenante, 146

Tableau d'un ancien Ménage noble, 152

Vers, peu connus, & petites Anecdotes poëtiques, 163

Mot de Marie Leczinska, *Reine de France,* ibid.

De Voltaire, 165

Du même, contre Danchet, 166
Couplets de Piron, ibid.
Du même, contre un Prédicateur, 167
Quatrain d'un Auvergnac, ibid.
Autres idem, 168
Épigramme de M. Favart, ibid.
Couplet satyrique de Panart, *à un Danseur de l'Opéra, qui vouloit exécuter des pas d'*Arlequin, *non imprimé dans ses Œuvres*, 169
Vers de Piron, *à* M. le Févre, *neveu de la* Motte-Houdart, *qui lui avoit envoyé l'Édition complette des Ouvrages de ce dernier, & auquel* Piron *envoyoit les siens*, 170
Ordonnance de Médecine, pour les Maris, 171
Jeu de mots, ibid.
Imitation de l'Épigramme de Catulle, 172

Le mal de tête, à Madame la Ducheſſe de Gontaut, *par* Bernard, 174
Exemples d'Imitations heureuſes, 175
Placet d'un Gaſcon à Louis XIV, *pour la Penſion d'un Officier, qui venoit de mourir*, 176
Le nouvel Ésope, 177
*Fragment d'*Agrippa, *Tragédie du Pere* Folard, ibid.
Petite Chanſon printannière, 178
Le Curé malheureux, ou Lettre à l'Auteur d'un Ouvrage périodique Anglois, 190
Copie d'une Lettre ſinguliére de Boileau, *au Marquis* de Mimeure, 206
Anecdote concernant Boileau, 212
Anecdote Angloiſe, 419
Extrait d'une Chronique de Perſe, de l'année 530 de l'Hégire, 238

Lettre de Voltaire *à l'Abbé* Trublet, *qui lui avoit envoyé ſon Diſcours de réception à l'Académie Françoiſe*, 253

Réponſe de l'Abbé Trublet, *à cette Lettre*, 257

Lettre du Maréchal Fabert *au Roi* Louis XIV, *au ſujet de la grace que Sa Majeſté lui avoit faite, de le nommer Chevalier du Saint-Eſprit*, 259

Réponſe du Roi, 261

Lettre de la Marquiſe de Verneuil *à* Henri IV, 269

Anecdote, très-ſingulière, concernant Cromwel, 279

Inſtinct merveilleux d'un Chien Anglois, 289

Extrait d'une Lettre du Comte de ***, *à* M. D. L. P. *au ſujet de* la Blonde, 299

Réponſe de M. D. L. P. 300
Lettre de M. le Chevalier de ***, *à* M. D. L. P. *au ſujet du Baron* de Blot, 302
Trait hiſtorique, qui mérite d'être plus connu, 305
Le Mort vivant, Anecdote angloiſe, 308
Anecdote concernant Louis XIV, 316
Lettre de Boileau *à un Ami, qui le conſultoit ſur des vers qu'il avoit faits contre la Comédie*, 347
Trait ſingulier de reconnoiſſance, 332
Sur la mort de Madame de Fontanges, *Maîtreſſe de* Louis XIV, 337
Fragmens d'une Epître anonyme, à Voltaire, 339
Anciens Bouts rimés, ſingulièrement remplis, 342

Autres, à un vieil & méchant Auteur, 343

A une Femme, fort brune, qui s'étoit fait peindre en Diane, revenant de la Chaſſe, ibid.

Ancien Problême hiſtorique, & juſqu'ici très-difficile à réſoudre, ou Obſervations, auſſi juſtes qu'intéreſſantes, ſur le fameux Procès de Marie Stuart, 345

Épitaphe de Marie Stuart, *par le Pere* le Moine, *Jéſuite, Auteur du* Poëme de Saint Louis, 366

*Lettre d'*Eliſabeth, *Reine d'Angleterre, à* Jacques, *Roi d'Ecoſſe, immédiatement après le ſupplice de* Marie Stuart, *mère de ce Monarque,* 368

*Autre Imitation de la Redondille Eſpagnole d'*Orphée, *de* Quévédo, *par un Anonyme,* 373

Réponse de l'Éditeur de ce Recueil, à Madame D***, *qui venoit de lire la bonne & très-utile Traduction littérale de l'*Arioste, *par* MM. Panckoucke & Framery ; *& qui lui demandoit,* » *quel étoit donc, en effet, ce fameux* » Roland, *tant célébré dans ce* Poëme, » *ainsi que dans nos* Romans *du tems* » *passé ?* « 375

A M. le Comte T.... de ... C..., *sur le vol fait des vers suivans, à son Porte-feuille,* 379

Épitre à Monseigneur le Prince de Condé, *à sa première Campagne,* ibid.

A Églé, 384

Invitation à M. le Chevalier D***, 385

A Madame la Princesse de Conty, *qui*

avoit ſollicité & obtenu pour l'Auteur un Régiment de Huſſards, & à laquelle il demandoit une autre grace, 386

Épigramme, 387

Réponſe de l'Éditeur, à quelqu'un qui lui demandoit ce qu'il penſoit, ſincèrement, des vers volés à M. le Comte T*** de C***, ibid.

Petites Anecdotes, hiſtoriques, littéraires & autres, 389

Anecdote concernant le Préſident Hénault, 444

Anecdote concernant Madame du Noyer, 448

*Teſtament du Maréchal d'*Ancre, 451

Anecdote concernant Simon Morin, 453

Exemple ſingulier de Juſtice Turque, 458

Sur le talent de Cicéron *pour la Poéſie*, 462

Particularités hiſtoriques, concernant Guy du Faur, *Seigneur de Pibrac*, 468

Épitaphe de Pibrac, *par un Anonyme*, 478

Lettre écrite de Londres, *en 1761, ſur un Repas donné, autrefois, par un Membre du Parlement, le jour de ſon Élection*, 479

Hacho, *Tradition Lappone & morale*, 485

Combat d'un Vaiſſeau de Guerre François, contre trente-ſept Galères, 492

Lettre à l'Éditeur, ou Anecdote hiſtorique concernant le Prince Charles-Édouard Stuart, 495

Anecdote concernant le Cardinal Briçonnet, 506

Anecdote singulière concernant Rameau, 510

Fin de la Table.

CONJURATION

CONJURATION DES *RAMBURES*, CONTRE LA VILLE D'*ARDRES*, EN PICARDIE.

CE morceau de notre Hiſtoire Nationale, quoique ignoré juſqu'ici, n'eſt pas moins intéreſſant que glorieux pour les Habitans de cette petite ville de guerre, que l'illuſtre *Vauban* s'eſt plu, depuis cette époque, à fortifier de façon à la rendre preſque imprenable.

Et quant à la vérité hiſtorique du fait, on la verra garantie par des témoignages auſſi illuſtres qu'irréprochables.

En 1653, cette ville n'avoit pour toute garniſon que le Régiment de Ram-

bures, Infanterie, compoſé d'environ 1400 hommes, que leur excès dans tous les genres, avoient rendus auſſi odieux que redoutables dans un Pays où la licence des Troupes, occaſionnée par les troubles intérieurs du Royaume, étoit parvenue à ſon comble.

Le Marquis *de Rouville*, Gouverneur de cette Place, très-importante alors, à cauſe de ſon voiſinage avec celle *de Saint-Omer*, dont les Eſpagnols étoient maîtres, en avoit vainement porté plainte au Miniſtère, que d'autres objets occupoient trop dans ce moment; & pour ne pas achever d'aigrir un mal, dont les ſuites étoient à craindre, le Marquis s'étoit vû forcé de fermer, pour un tems, les yeux ſur une eſpèce de brigandage, dont il gémiſſoit en ſecret.

Mais cette foibleſſe apparente n'avoit fait qu'enhardir les coupables, dont l'inſolence le força enfin de prendre un parti qui ne lui paroiſſoit pas moins dangereux que devenu néceſſaire.

Après avoir fait assembler un matin les Officiers de ce Régiment, il leur notifia que si désormais ils ne travailloient pas efficacement à contenir la soldatesque, il prendroit enfin, & sans attendre les ordres de la Cour, les moyens les plus prompts & les plus propres à les faire rentrer dans le devoir.

Ces Messieurs, en comprenant ce qu'ils avoient à craindre d'une menace de cette espèce, auquel la tolérance habituelle du Gouverneur ne les avoit pas préparés, promirent même au de-là de ce qu'il demandoit, mais ne le quittèrent qu'avec la ferme résolution de s'en venger.

La dissimulation leur étoit devenue d'autant plus nécessaire, qu'ils n'ignoroient pas que le Marquis, au moyen de deux coups de canon, pouvoit en peu de tems appeller de la campagne dans la ville, plus de deux mille hommes de Milice, que le voisinage de l'Ennemi

avoit aguerris de longue main ; & qu'en horreur aux Citoyens, ainſi qu'aux Payſans, ils ne pouvoient attendre aucune eſpèce de quartier de la part d'un peuple qu'ils avoient réduit au déſeſpoir.

De ſorte que, raſſemblés, dès le ſoir même, dans leur auberge, après avoir délibéré ſur la façon de rabattre ce qu'ils appelloient *la morgue du Gouverneur*, ils n'en trouvèrent ni de plus prompt ni de plus sûr, que celui de livrer la ville à la garniſon Eſpagnole *de Saint-Omer*. Cette réſolution priſe, & toutes les meſures arrêtées en conſéquence, ils ne ſongèrent plus qu'à tâcher d'endormir la vigilance du Marquis, par les égards les plus ſoumis & les plus attentifs.

Le Gouverneur, brave & intelligent Officier, mais jugeant trop facilement des autres par lui-même, eut la foibleſſe d'en croire à ces dehors perfides, & dormoit en paix ſur leur foi ; tandis

que l'un des Conjurés, ſous un habit de Payſan, étoit allé traiter à *Saint-Omer*, avec le Prince *de Robecq*, qui y commandoit de la part de l'Eſpagne; & avec lequel tout fut bientôt concerté pour le mettre en poſſeſſion de la ville d'*Ardres*, le ſecond jour du mois de Juillet ſuivant.

Mais le Ciel veille ſur les traîtres; & cet événement en va fournir une nouvelle preuve.

Le nommé *Pierre Roſe*, habitant de la ville, & qui tenoit l'Auberge *du Dauphin*, avoit une fille, jeune, jolie & nommée *Françoiſe*. Le Capitaine-Lieutenant de la Meſtre de Camp de *Rambures*, qui n'avoit de commun avec les autres Officiers, que de ſervir ſous le même drapeau, éperduement amoureux de cette jeune perſonne, dont la ſageſſe égaloit la beauté, s'étant enfin déterminé à l'épouſer, à l'inſçu de ſes Camarades, n'attendoit pour cet effet

que le changement de la garniſon, & mangeoit avec eux chez le père de ſon Amante, ſans leur laiſſer rien entrevoir de ſon intelligence avec Françoiſe & ſes parens. Le 28 Juin, veille de la *Saint Pierre*, prévoyant que des perſonnes auxquelles il alloit appartenir de ſi près, ne ſeroient pas plus épargnées que d'autres, il appella l'Aubergiſte *Roſe*, en particulier; & ſous prétexte du beau tems, ainſi que du beſoin qu'avoit Françoiſe, après une longue maladie, de prendre l'air, lui conſeilla d'aller, dès le lendemain avec elle, paſſer quelques jours au Village de *Rodelinghem*, à trois quarts de lieue d'*Ardres*, où ce bonhomme avoit un petit héritage.

Roſe étonné d'une propoſition, que l'air inquiet & embarraſſé de ſon futur gendre, lui faiſoit préſumer myſtérieuſe, ayant, d'accord avec ſa fille, fortement inſiſté ſur les motifs d'un conſeil dont la ſingularité les ſurprenoit d'autant plus,

que le Capitaine n'ignoroit pas que ſes devoirs, en qualité d'Aubergiſte, lui permettoient moins de s'abſenter, & ſurtout dans ce moment là. Cette objection déconcerta tellement l'Officier, que la jeune *Françoiſe* crut devoir uſer de tous les droits qu'elle croyoit avoir ſur lui pour qu'il s'expliquât plus nettement ſur ce ſujet.

Les larmes de l'Amour trouvent peu de cœurs inſenſibles; & *Françoiſe* étoit ſi tendrement aimée, que l'Officier, quoiqu'à peu-près ſûr du ſort auquel il devoit s'attendre, au cas qu'il fût ſoupçonné d'avoir révélé cet important ſecret, déclara, en ſoupirant, à ſon amante & à ſon père : » Que le dimanche ſuivant, » 2 Juillet, pendant la Meſſe de Paroiſſe, » à laquelle l'Etat Major de la Place, » les Corps Municipaux & de juſtice » de la ville, ainſi que la plûpart des » principaux Habitans avoient coutûme » d'aſſiſter; le Régiment de *Rambures*,

» devoit s'emparer des trois portes de » l'Egliſe, y entrer, la bayonnette au bout » du fuſil, faire main-baſſe ſur quicon- » que s'y trouveroit; delà ſe répandre » dans la ville, la livrer au pillage, ainſi » qu'au fer & au feu, avant que d'en » ouvrir les portes aux Troupes Eſpa- » gnoles, embuſquées dans le bois *de* » *la Montoiſe*, & qui ſeroient prêtes » à paroître au premier ſignal des Con- » jurés ».

Quelque effrayant que fut un tel récit, *Roſe* eut aſſez de pouvoir ſur lui-même pour n'en paroître que médiocrement ému; pour condamner les trop vives alarmes de ſa fille; pour lui faire ſentir l'extrême importance du ſecret qui venoit de leur être confié; & pour lui repréſenter, fortement, combien la plus légère indiſcrétion de ſa part, étoit capable d'expoſer les jours de ſon amant: il finit enfin par ſupplier l'Officier, d'employer tout ſon crédit auprès de ſes camarades,

pour obtenir que ſa maiſon fût exceptée du pillage ; & ſous prétexte d'aller tout diſpoſer pour le voyage de *Rodelinghem*, pria l'Amant de reſter avec *Françoiſe*, pour achever de la raſſurer ſur les ſuites de cet événement.

L'hôtel du Gouverneur n'étant heureuſement pas éloigné de ſon auberge, ce zélé Citoyen, dont la réſolution avoit été priſe dès l'inſtant même où la confidence lui avoit été faite, profitant de l'obſcurité de la nuit, parvint bientot à s'y introduire, par une porte du jardin, qui lui étoit connue.

Tout entier au grand objet qui l'occupoit, il avoit oublié que le Marquis étoit alors à table, & ſupportoit très-impatiemment qu'on vînt l'y troubler : circonſtance cruelle, & ſur-tout dans un moment où il n'y en avoit point à perdre ! . .

Il ſe ſouvint, heureuſement, que le Marquis, toujours galant, quoique dans

un âge très-mûr, avoit regardé *Françoiſe* de bon œil, ainſi que quelques unes de ſes amies ; ſur quoi il ôſa riſquer de lui faire dire par un domeſtique affidé, qu'il étoit attendu dans un cabinet du jardin, par quelqu'un qu'il ne ſeroit pas faché d'y voir.

Qu'on ſe peigne la ſurpriſe de l'ardent Gouverneur, lors qu'après avoir quitté précipitament la table, pour voler au cabinet, il n'y trouva que le bonhomme *Roſe !* .. Et bien plus encore en apprenant de lui la terrible nouvelle, dont il étoit porteur !

Il connoiſſoit l'intelligence autant que la probité de l'Aubergiſte ; & il n'avoit pour faire face à quatorze-cens déterminés, qu'une demie Compagnie Suiſſe, & une Compagnie de Cavalerie.

La valeur féroce des Conjurés, que la longue pratique des forfaits les plus noirs entretenoit depuis longtems, le pénétroit d'horreur ! .. Que faire en pareil

cas ? Et ſur tout lorſque d'un ſeul moment perdu dépendoit ſa ruine, celle de ſa famille, & d'une Ville confiée à ſes ſoins ?.. d'appeller les Milices diſperſées dans la campagne, le jour alloit, pour ainſi dire, éclore ; & les ſignaux à pratiquer, ainſi que les autres mouvemens néceſſaires pour aſſembler un tel ſecours, n'euſſent probablement ſervis qu'à donner l'alarme aux Conjurés, & à les forcer de hâter l'exécution de leur crime.... Telle étoit la ſituation du Gouverneur !

La ſeule reſſource qu'il entrevît enfin, conſiſtoit dans la Bourgeoiſie, dont il ſavoit être aimé.... Mais qu'attendre du zéle & de la bravoure des Citoyens d'une ville qui, pour lors, comportoit à peine cent feux ?.. Toute foible qu'étoit cette reſſource, il ſe détermina pourtant à l'employer, & eut lieu de s'en applaudir.

Le ſecret & la diligence, pouvoient ſeuls ſauver la ville : le reſtant de cette nuit

cruelle fut déſtiné à concerter les meſures convenables pour tenter d'y réuſſir.

Le Marquis, dès le lendemain matin, envoya inviter les Officiers ſupérieurs de *Rambures*, ſous prétexte de réconciliation, à venir le jour même, diner chez lui. *Saint-Juſt*, * ſon Capitaine des Gardes, fut chargé d'avertir, ſous main, les Officiers Suiſſes & de Cavalerie, de s'introduire, ſéparément, & bien armés, dans l'hôtel, avec quelques uns de leurs plus braves ſoldats, par une porte de derrière, ainſi que de les placer dans les chambres, cabinets & autres lieux voiſins de la ſalle à manger. Des vingt-quatre Gardes du gouverneur, tous vieux Soldats d'élite, dix ou douze eurent ordre de ſe promener, ſans affectation, dans la ville, pour diriger les mouvemens des

* Dont la famille ſubſiſte encore, avec honneur dans le Pays.

différens pelotons de la bourgeoiſie, dès que le ſignal en ſeroit donné.

Ces premières précautions priſes, le Marquis fit ordonner au *ſieur Pollart*, Chef de la Bourgeoiſie, ſous le titre de *Bailly Perpétuel*, d'avertir, ſecrettement, tous les Citoyens, de ſe tenir dans leurs maiſons, pour être prêts à faire feu ſur les *Rambures*, & à leur *courir ſus*, lors qu'il en ſeroit tems.

Cet ordre fut rempli, avec autant de célérité que d'intelligence. *Pollart* fit même plus : tandis que les conviés ſe mettoient à table chez le Gouverneur, & que l'extrême chaleur du jour invitoit au repos le reſte du Régiment, il prit ſur lui de faire filer dans les Galleries de la Tour de l'Egliſe, tous les Bourgeois les moins propres aux coups de main, qu'il arma de fuſils, & auxquels il ne put empêcher qu'une vingtaine de femmes ne ſe joigniſſent : tant l'Amour de la Patrie eſt puiſſant ſur les cœurs, même les moins faits pour la guerre !

Tous ces arrangemens avoient été ſi ſagement concertés & conduits, qu'aucun des Conjurés n'en avoit pû concevoir de ſoupçon.

Toutes les portes du Gouvernement avoient été fermées, au moment de l'arrivée des conviés. Pendant la durée du repas, la joie & la cordialité apparentes, avoient été parfaitement ſoutenues de part & d'autre. Mais les dames, à l'arrivée du déſſert (ſelon l'antique uſage, & qui ſubſiſtoit encore dans quelques Provinces) étoient à peine ſorties, pour ne point gêner la liberté des hommes; lorſque *le ſieur de la Boiſſiere*, Major de la Place, ſe levant, tout à coup, & d'un air auſſi froid qu'intrépide, ordonna aux Conjurés, de la part du Roi & du Gouverneur, de lui remettre leurs épées.

A ces mots, les traîtres étonnés, & convaincus d'avoir eux mêmes été trahis, ſentant bien qu'il falloit, ou périr, ou

ſortir de l'hôtel, coururent aux fenêtres de la ſalle, qui donnoient ſur la place d'Armes, en criant tous enſemble : *A nous Rambures !*. Mais avant qu'ils puſſent être entendus, les troupes embuſquées dans les appartemens adjacens, fondirent tous à la fois dans la ſalle, les enveloppèrent, les percerent de mille coups, jetterent leurs corps dans la place, ne laiſſerent dans l'hôtel que ce qu'il falloit de monde pour garder la famille du Gouverneur, & deſcendirent dans la ville, où ils ſe joignirent à la bourgeoiſie & au peu de troupes réglées, dont la fidélité ne pouvoit être ſuſpecte.

La vue des cadâvres épars de leurs principaux Officiers, après avoir épouvanté les Soldats de *Rambures*, les avoit fait courir aux armes. Mais en paſſant dans les rues aboutiſſantes à la grande place, où ils comptoient ſe raſſembler & ſe mettre en bataille, une grêle de balles, qui partoient des fenêtres des Bourgeois & des

Galleries de la Tour, en exterminèrent un grand nombre, mit le reſte hors d'état de ſe rallier, & l'arme blanche acheva de décourager des gens troublés tant par la ſurpriſe, que par le ſpectacle effrayant de leurs Officiers & de leurs camarades, ou morts, ou expirans, dont la ville étoit par-tout jonchée.

Pendant ce maſsâcre, le brave *Boſc de Taſſennecourt*, Lieutenant de Roi, & dont le Marquis *de Rouville* avoit épouſé la ſœur, ſuivi des Militaires & des Bourgeois qui s'étoient ſi vaillamment comportés chez le Gouverneur, avoit volé à la porte Orientale de la ville (celle qui devoit être livrée aux Eſpagnoles) & où les Conjurés étoient aux priſes avec les Suiſſes, qui alors en avoient la garde.

Son arrivée, jointe à la bravoure du renfort qu'il amenoit, déconcerta, mit en fuite les traîtres & acheva de ſauver la ville. Mais ce digne Officier, après avoir fait des prodiges, avec ſa troupe, qu'ani-

moit ſon exemple, fut abbatu d'un coup de pertuiſanne, dont il mourut le lendemain, après avoir eu la conſolation d'apprendre que les *Rambures* étoient totalement défaits, que le calme étoit rétabli dans la ville, & que le Marquis, ſon beau-frere, étoit ainſi que lui, comblé de gloire.

Le traité fait par les *Rambures* avec les Eſpagnols, fut trouvé dans la poche de l'Officier qui l'avoit négocié, & qui ſembloit n'être revenu ce jour-là même *de Saint-Omer*, (une heure avant l'action) que pour recevoir le digne prix de ſa perfidie.

L'Amant de la pauvre *Françoiſe* fut trouvé percé de coups, dans l'allée de la maiſon de ſa Maîtreſſe, ſur les cadâvres de trois de ſes camarades, contre leſquels il en avoit défendu l'entrée, & cette aimable fille, après avoir été témoin de ſes exploits & de ſa mort, ne ſurvéçut que peu de jours à la perte d'un amant ſi digne de ſes regrets.

Quant au pauvre & brave *Roſe*, dont le zéle, l'intelligence & la fidélité ſembloient devoir lui mériter la récompenſe la plus éclatante; il n'en put jamais obtenir d'autre du Cardinal *Mazarin*, qui gouvernoit alors la France, que celles qu'il avoit coutume de promettre dans les plus grands dangers; mais qu'il n'effectua preſque jamais.

N. B. C'eſt de la fille cadette de ce même *Roſe* & ſœur de la belle *Françoiſe*, morte en 1722, agée de quatre-vingt-quatre ans; c'eſt de la dame Marquiſe *de Rouville*, de ſes deux fils, l'un Brigadier des armées du Roi, Colonel-Lieutenant du Régiment de la Reine, l'autre l'Abbé-Baron *d'Andre*; de ſes deux filles, l'une Comteſſe *d'Eſoges*, l'autre Marquiſe *d'Hamareux*, de la dame *du Corroy*, Lieutenante de Roi *d'Ardres*, fille unique du brave & malheureux *Taſſennecourt*, tous décédés dans un âge très-avancé, que M. *Mallet*, Seigneur de

Breſnie lez-Ardres, & Lieutenant-Civil de Calais, beau-frere de l'Editeur, mort il y a environ 30 ans, a recueilli toutes les circonſtances d'un événement dont la mémoire, ſi honorable aux habitans de la ville *d'Ardres*, lui a paru digne d'être conſervée.

EPITAPHE

DE L'OFFICIER *DE RAMBURES*,

AMANT DE *FRANÇOISE ROSE*.

DAMON eſt inhumé ſur ce funeſte bord.
PHILIS brûle pour lui d'une flâme amoureuſe ;
Jaloux de ſon bonheur, MARS termina ſon ſort.
Quelle fut la plus glorieuſe,
Ou de ſa vie, ou de ſa mort ?

*D. L. P***.*

LETTRE DE L'ÉDITEUR

A M. *DUCLOS*,

Secrétaire Perpétuel de l'Académie Françoiſe, &c. &c.

Contenant quelques Anecdotes ſur l'Abbé de *Boiſmorand*.

VOUS avez raiſon, mon cher ami; l'Abbé de *Boiſmorand* étoit en effet un homme fort extraordinaire; & je ſuis d'autant moins ſurpris des éclairciſſemens que vous me demandez ſur ſon compte, que comme vous il étoit *Breton*, & que ſa mémoire, à plus d'un égard, ne doit pas reſter dans l'oubli.

Ce fut en 1733, que je le vis, pour la première fois, dans un dîner; chez mademoiſelle *de Luſſan* *. Il étoit déja

* Auteur des Anecdotes du règne de *Philippe Auguſte*, de la *Comteſſe de Gondez*, & de pluſieurs autres

connu dans le monde par différens Mémoires, en faveur du célèbre Baron *Hoguer*, par quelques sermons, prêchés aux *Quinze-vingts*, qui avoient fait beaucoup de bruit, & sur-tout par le surnom, très-peu édifiant, que lui avoit attiré certain jurement d'habitude, beaucoup moins étonnant dans la bouche d'un vieux Grenadier, que dans celle d'un Ecclésiastique.

L'un de ses plus intimes amis, M. *de la Serre*, (neveu du Maréchal *de Navailles*) m'a dit, plus d'une fois, que l'Abbé, né gentilhomme, mais avec peu de bien, avoit été élevé aux *Jésuites*, où il avoit fait de très-bonnes études; qu'il avoit même eu quelques dispositions à entrer dans *la societé*: mais que le feu

---

Ouvrages, auxquels bien des gens ont imaginé que l'Abbé avoit eu quelque part; Quant à moi, qui ai vu plus d'une fois travailler *Mademoiselle de Lussan*, je crois être fondé à n'en rien croire. On a aussi attribué à ce même Abbé, la traduction du *Paradis perdu de Milton*, que l'on sait être de *M. du Pré de Saint-Maur*, de l'Académie Françoise.

de la jeuneſſe, le goût du monde, & ſur-tout celui qu'il avoit naturellement pour le jeu, ou les lui avoient fait perdre, ou avoient dégoûté de lui les *Jéſuites*.

Sans fortune & fort libertin, (quoique Prêtre) l'Abbé conçut que ſes talens, & ſurtout ſon éloquence, étoient, déſormais, ſes ſeules reſſources; & donna à la culture des Lettres tous les momens qu'il pouvoit dérober à ſes plaiſirs.

La bonté de ſon cœur, ſa franchiſe, généralement connue, jointes à quelques traits de caractère, vraiment originaux & faits pour lui concilier des amis, lui avoient acquis aſſez de conſidération pour faire, en quelque façon, oublier l'eſpèce de crapule dans laquelle il vivoit, preſque habituellement, & dont ſon extrême paſſion pour le jeu étoit toujours la cauſe principale.

Les Hôtels de *Geſvres* & de *Carignan*, alors privilégiés pour les jeux de hazard, étoient ce que le bon Abbé appelloit

ſes *Galeries*. C'eſt-là, qu'après avoir perdu ſon argent, (ce qui lui arrivoit preſque toujours) l'Abbé, par des imprécations énergiques, & toujours nouvelles, avoit acquis le ſurnom, que tout le monde a ſu, & dont pour comble de ſingularité, il rioit quelquefois lui-même. C'eſt de-là que ſortant, preſque toutes les nuits, le gouſſet complettement vuide, il ne rentroit chez lui que pour en employer le reſte, ſoit à achever, ſoit à commencer quelque Ouvrage, qui pût le remettre aſſez en fonds, pour pouvoir aller, de nouveau, tenter la fortune. C'eſt-là enfin, que bien des gens, qui n'étoient point joueurs, alloient ſouvent le ſoir, uniquement pour entendre les ſaillies de l'Abbé, & ſurtout dans l'eſpérance de le trouver digne de ſon ſurnom, par quelques apoſtrophes ſingulières, & par quelques blaſphêmes de génie.

Ce qu'il y a de plus étonnant, c'eſt que

par-tout ailleurs, c'étoit abſolument un autre homme : c'eſt-à-dire, doux, aimable dans la ſociété, amuſant & joyeux convive, autant ami qu'un joueur de profeſſion puiſſe l'être, plein de feu, d'anecdotes & de ſaillies ſans apprêt, quoique par fois un peu libres ; de ſorte qu'on ne le quittoit, preſque jamais, qu'avec le deſir de ſe retrouver avec lui.

Ses Mémoires imprimés pour le Baron *Hoguer*, ſon ami, lui ont fait le plus grand honneur, & ſont encore recherchés par les amateurs de l'Eloquence mâle, de la rapidité du ſtyle, du ſarcaſme le plus fin, & de la vraie logique du Barreau. Son pinceau, quoique ſouvent un peu dur, rendoit les perſonnages qu'il mettoit en action, ſi reſſemblans, que l'on croyoit, non-ſeulement les voir agir, mais pénétrer juſqu'au fond de leur âme, & y lire les projets ténébreux que l'Abbé ſe propoſoit de déconcerter, en les mettant au grand jour. On trouve dans

dans ſes Ecrits plus d'une preuve de ce talent, que perſonne ne poſsèda jamais autant que lui ; ſurtout dans ce fameux *Mémoire* qu'il a fait pour les *Etats* d'*Artois*, contre l'Evêque d'*Arras*, qui, à l'inſtigation d'un de ſes Grands-Vicaires, & contre l'uſage immémorial de la Province, en réclamoit la Préſidence.

Ce qui me rappelle une anecdote, d'autant plus intéreſſante, qu'elle achève de peindre, très-énergiquement, le caractère de cet Abbé, aujourd'hui trop peu connu.

Les Mémoires imprimés du Prélat, étoient extrêmement volumineux ; il étoit même (diſoit-on) très-protégé par le Cardinal de *Fleury*, principal Miniſtre. La tenue des Etats étoit prochaine ; & faute d'un tems ſuffiſant pour répondre à toutes les Aſſertions de leur adverſaire, les Etats avoient lieu de craindre que la Cour

n'accordât ce qu'on appelle la *Proviſion* à l'Evêque.

En ma qualité de Membre des Etats, auxquels j'étois très-attaché, je conçus alors, mon cher Ami, qu'une réponſe aux *Mémoires* du Prélat, vive, ſerrée, autant intéreſſante que pouvoit le comporter la matière, telle, en un mot, que je croyois l'Abbé *de Boiſmorand* capable de la faire; je croyois, dis-je, qu'un Ecrit de ce genre pourroit non-ſeulement être lû par le Miniſtre même que nous avions à craindre, mais encore le diſpoſer, ainſi que la Cour & la Ville, en faveur des *Etats d'Artois*.

Après avoir fait part de cette idée au Comité, dont j'avois l'honneur d'être, la ſeule objection que l'on me fit, partoit de la crainte que l'Abbé ne conſentît pas aiſément à quitter la Capitale, & ſurtout à ſe priver, pendant quelques jours, de ſes amuſemens favoris.

J'inſiſtai pour la tentative; & l'on

finit par me laiſſer le maître, en partant, à l'inſtant même, pour Paris, de faire à l'Abbé toutes les offres que je trouverois convenables; pourvu qu'il ſe déterminât à venir, ne fuſſe que pour huit jours, à *Arras*; & qu'il s'engageât à y faire, de ſon mieux, le *Mémoire* dont les *Etats* avoient beſoin.

Il y avoit, au plus, deux heures qu'il étoit, ſuivant ſon uſage ordinaire, rentré chez lui, lorſque vers ſix heures du matin, j'arrivai chez un Caffetier, au coin de la rue de l'*Echelle*, où je ſavois que logeoit mon homme, & où je crois même qu'il eſt mort, quelques années après, dans les diſpoſitions les plus édifiantes.

Au bruit, aſſez peu ménagé, que je fis à ſa porte... « Qui eſt-là? s'écria-» t-il, avec une volée de juremens, » auxquels je m'attendois.

« Cent *louis d'or*, à gagner, mon » cher Abbé! répondis-je.... Hâtez-

» vous de m'ouvrir, & de m'entendre? » ſans quoi, je les porte, de ce pas, » à l'Avocat *Thorel* » *.

Au nom de *Thorel*, que je ſavois qu'il déteſtoit; à ma voix, qu'il avoit enfin reconnue, & bien plus encore, à la promeſſe des cent *Louis d'or*; l'Abbé, en chemiſe, (vraîment à la houzarde) accourt, m'introduit dans ſon galetas, & ſe replonge dans ſon lit, d'où il écoute, & accepte mes propoſitions, avec les tranſports d'une joie, d'autant plus vive, qu'il ſe trouvoit alors ſans un écu.

Mais (me dit-t'il, après avoir repris ſes ſens) mais S.., D...! Je vois pourtant deux grands obſtacles, qui m'arrêtent & m'affligent fort?.. Il s'agit ici d'un Evêque, & je dois beaucoup à ſes Confrères. Voici, ſur mon Bureau, dix M... que je dois faire, à dix louis d'or piéce...

* Célèbre Avocat au Conſeil.

Et ſi j'offenſe l'un d'entr'eux, adieu mes meilleures Pratiques!.. D'ailleurs, on peut me reconnoître dans *Arras*, où j'ai quelques vieux amis; & garre la lettre de cachet, que je crains un peu plus que le diable!

Quand aux M...., lui dis-je, emportez-les avec vous; quelques heures vous ſuffiront pour les rédiger: cette beſogne, je le ſais, vous eſt familière; ainſi n'en parlons plus.

» Pour vous ôter la crainte d'être » reconnu à *Arras*, où je vous promets » un appartement bien chaud (continuai-je) & d'où vous ne ſortirez, ſi » vous voulez, que pour revenir à Paris; » montez avec moi dans ma chaiſe, qui » eſt à deux pas d'ici, & paſſons aux » *piliers des halles*, où je vous offre le » cadeau du déguiſement qui vous » plaira le plus ».

La ſingularité de l'aventure, jointe à la perſpective des cent louis, égayerent

l'Abbé au point, qu'en moins d'un quart d'heure, il fut prêt à me suivre.

Nous arrivâmes, la nuit du jour même, à *Arras*, chez M. *Garson de Quevaussart*, Député ordinaire des Etats, où je descendis le bon Abbé, déguisé en marchand Hollandois; où, bien fêté, bien soigné & bien endoctriné, il fit en moins de cinq jours, un Mémoire, qui, sans que l'Evêque & son grand Vicaire pussent s'en offenser, tourna tous les rieurs, tous les suffrages, & le Cardinal même, du côté des *États d'Artois*; & d'où je le ramenai à Paris, avec ses M..., qu'il avoit encore trouvé le tems d'expédier, & cent beaux *louis d'or*, dans sa poche.

Ce qui m'avoit fait naître l'idée de m'adresser à l'Abbé de *Boismorand*, pour un coup de main de cette espéce, étoit d'avoir ouï raconter à *Mademoiselle de Lussan*, ainsi qu'à son ami, *M. de la Sarre*, la façon dont ce même Abbé s'y

étoit pris, quelques années auparavant, pour rendre un ſervice, très-ſignalé, à *M. le Blanc*, Miniſtre de la Guerre, au Maréchal (alors Comte *de Belliſle*,) & à *M. Paris du Vernay*, tandis que tous les trois, étoient priſonniers à *la Baſtille*, où l'on inſtruiſoit leur procès.

L'Abbé, qui les connoiſſoit, qui ſe croyoit convaincu de leur innocence, & dont le cœur étoit auſſi chaud que la tête, avoit juré (dans un *Brelan*) de s'expoſer à tout, pour leur défenſe, & cette rodomontade avoit excité les railleries de l'aſſemblée. Sur quoi l'Abbé, piqué au jeu, étoit parvenu, à force d'intrigue, à faire tenir aux priſonniers, un billet, par lequel il leur annonçoit un *homme de lettres exercé*, dévoué à leur ſervice, & prêt à tout entreprendre pour leur juſtification, au cas qu'ils puſſent lui faire paſſer les matériaux néceſſaires pour dreſſer un *Mémoire*, qu'il ſe propoſoit de rendre public.

Le plus surprenant de l'aventure, c'est que l'Abbé, ayant reçu, quelques jours après, tous les papiers qu'il demandoit, partit, au même instant, pour la Hollande, y dressa & fit imprimer un *Mémoire*, qu'il trouva moyen de faire passer en France; & où cette apologie produisit un si grand effet, que le public, ainsi que les juges mêmes, déprévenus, rendirent à ces illustres prisonniers, toute la justice que l'innocence opprimée devroit toujours avoir droit d'en attendre.

Voilà, mon cher ami, ce que me fournit, pour le moment, ma mémoire, au sujet de l'Abbé, votre compatriote; s'il me revient encore quelques faits dignes d'être recueillis, je vous en ferai part, à mon retour à Paris.

Vous savez, si c'est de tout mon cœur.

DE LA PLACE.

A Bruxelles, le 12 Décembre 1771.

N. B. M. Duclos, en réponse à cette

lettre, m'a mandé, que notre Abbé, *Claude-Joseph Chéron de Boismorand*, étoit fils d'un Avocat de *Quimpercorentin*; qu'après avoir professé la Rhétorique à *Rennes*, & y avoir fait quelques fredaines, il avoit été relégué à *la Flèche*, où il avoit quitté les *Jésuites*, étant prêtre; & que *M. de Froncemegne*, de l'Académie Françoise, avoit fait ses classes, sous lui, *à Orléans*. Il est mort en 1740.

P. S. l'Abbé de *Boismorand*, qui avoit été *Jésuite*, avoit conservé des liaisons avec quelques-uns d'entr'eux, & surtout avec le fameux père *Tournemine*, Breton, dès-là son compatriote.

La ressource de l'Abbé, lorsqu'il étoit ruiné au jeu, & sans en pouvoir trouver d'autres, fut, pendant un tems, c'est-à-dire pendant les grandes querelles entre les *Jansénistes* & les *Molinistes*, de lâcher clandestinement, contre la société des brochures, très-piquantes, qu'il alloit dénoncer à ce même père *Tournemine*,

comme l'ouvrage des premiers, dont il s'étoit fait bien payer. Il s'offroit en même tems à y repondre avec toute la chaleur du ſtyle qu'on lui connoiſſoit, & y réuſſiſſoit toujours de façon à ridiculiſer les ennemis de la ſociété; & ce, moyennant certains honoraires, plus ou moins conſidérables, ſuivant l'exigence des cas.

Ce petit manège fut enfin découvert, par l'indiſcrétion d'un ami de l'Abbé, qui, après avoir beaucoup juré, tourna la choſe en plaiſanterie, de façon que les Jéſuites, auxquels un ennemi de cette eſpèce, ne pouvoit qu'être redoutable, & qui d'ailleurs pouvoit leur être utile, ne lui en témoignèrent; du moins en apparence, qu'un très-léger reſſentiment, en ſe contentant de ſe tenir en garde contre les nouveaux piéges qu'il pouvoit leur tendre.

LEditeur, quoiqu'il le regrettât, lui fit, dans le tems, l'Epitaphe ſuivante:

Ci-deſſous gît, l'Abbé de BOISMORAND,
Qui jouoit, converſoit, & prioit, en jurant!

O POUVOIR DE L'AMOUR !

ANECDOTE HISTORIQUE,

Allemande.

LE Comte de *Veſſelini*, jeune Colonel au ſervice de l'Empereur *Ferdinand III*, chargé d'une Commiſſion de la part de ſon maître auprès de *Bethlem Gabor*, Prince de *Tranſilvanie*, fut accueilli & logé pendant ſon ſéjour à..... par un Gentilhomme de ce pays, nommé Seſcki, en qualité de parent, quoique dans un degré fort éloigné. Ce Gentilhomme, riche & veuf, n'avoit d'autre enfant qu'une fille, qui lui étoit d'autant plus chère, qu'elle joignoit aux charmes de la figure la plus intéreſſante, tout ce que l'éducation la plus ſoignée peut ajouter de grâces à l'ame la plus tendre & la plus noble.

Le jeune Comte, frappé de tant d'attraits, ne put cacher long-tems toute l'impreſſion qu'ils avoient faits ſur lui, & le diſſimula d'autant moins que ſa naiſſance & ſa fortune n'étant pas dans le cas d'être dédaignées par le père, il croyoit (ſurtout après avoir appris que nul engagement précédent ne s'oppoſoit à ſes vœux) pouvoir eſpérer, s'il ne déplaiſoit pas à la fille, de la voir bientôt ſon épouſe. Le ſuccès en effet ne tarda pas à remplir ſes eſpérances, avec d'autant plus de raiſon, que lui-même, dès la première vue, avoit également ſu plaire à ſon aimable parente, ainſi qu'au vieux *Seſcki*, & que le bonhomme ne deſiroit pas moins que les jeunes amans de les voir bientôt heureux, par une union qu'il trouvoit on ne peut plus ſortable.

Auſſi ne refuſa-t-il pas de ſe joindre à *Vaſſelini*, pour hâter le ſuccès de ſa négociation, & le mettre bientôt en

état de retourner à *Vienne* en rendre compte à l'Empereur, & en obtenir ſon conſentement ainſi que celui de ſa famille, formalité jugée néceſſaire pour aſſurer la félicité mutuelle des deux époux.

Vaſſelini, après avoir obtenu de *Bethlem Gabor* tout ce qu'exigeoit l'Empereur, partit en effet pour Vienne, avec l'eſpérance la mieux fondée de ſe voir, à ſon retour en *Tranſilvanie*, auſſi complettement favoriſé par l'Amour qu'il croyoit l'être alors par la fortune. Mais qui jamais pût ſe flatter de fixer l'inconſtance de cette aveugle & prétendue divinité!

La mort du vieux *Seſcki*, qui mit ſon amante ſous la tutelle du Prince de *Tranſilvanie*, & les Troubles ſi connus de la *Hongrie*, en partie révoltée contre la Maiſon d'*Autriche*, qui ne tardèrent point à éclater, l'alliance de *Bethlem Gabor* avec le Prince de *Ragotski*, chef

des Rebelles ; & celle que la jeune *Marie Seſcki*, ſon amante, ſe vit forcée de contracter avec le frère de *Gabor*, en mettant le comble à ſon malheur, lui ravirent pour jamais l'eſpérance de ſe voir uni avec le ſeul objet qu'il avoit cru digne de toute ſa tendreſſe !

Après avoir, plus d'une fois, fait craindre pour ſa vie, ſa jeuneſſe, ſes amis, le tems ſurtout, ayant émouſſé par dégrés le ſentiment de ſa douleur, *Vaſſelini*, ne fuſſe que pour ſe venger de *Belthlem Gabor* & des Rebelles auxquels il devoit l'affreux renverſement de ſes eſpérances, ſe livra tout entier à la guerre, & avec tant de ſuccès, qu'en moins de dix ans, il ſe vit élevé aux premiers grades de l'Armée *Autrichienne.*

Après différentes campagnes, dans leſquelles il s'étoit conſtamment diſtingué, étant en Hongrie avec un corps de troupes dont il avoit le commandement,

la Fortereſſe de *Muran*, place regardée comme imprenable & appartenant au Prince George *Ragoſlki*, lui ſembloit, s'il pouvoit parvenir à l'enlever, la conquête la plus digne des vœux d'un guerrier qui n'ambitionnoit plus que la gloire. Mais les difficultés preſque inſurmontables de l'entrepriſe alloient preſque l'en détourner, lorſqu'un jour, en battant l'eſtrade autour de cette Fortereſſe, après avoir fait quelques priſonniers qui en étoient ſortis, & s'étant aviſé d'en interroger un entre autres, qui ſe diſoit domeſtique de la dame *Marie Seſcki*, depuis peu veuve d'*Etienne Bethlem*, frère de *Gabor*, Prince de *Tranſilvanie*; qu'on juge de la joie & de l'eſpérance que fit à la fois naître en lui cette nouvelle auſſi chère qu'imprévue!

Il commença par carreſſer cet homme, lui fit préſent de cent écus, & le gagna ſi abſolument, qu'il promit de rendre

à ſa maîtreſſe une lettre que le Comte écrivit ſur le champ.

L'extrême importance de la Forteresſe donnant des ſoins extraordinaires au Gouverneur, il étoit extrêmement néceſſaire de cacher ſi bien cette lettre, qu'elle ne pût être découverte, d'autant que ſa coûtume étoit de faire exactement fouiller tous ceux qui entroient dans la Place... l'Amour lui inſpira ce ſtratagême:

Il fit une petite boule de ſa lettre, la couvrit de cire, & attendu que c'étoit la ſaiſon des fruits, il la mit dans un melon au fond d'un panier plein d'autres melons, que ce Valet porta au Château de *Muran*, comme s'il fût revenu d'une maiſon de campagne de ſa Maîtreſſe. Pour prévenir toute eſpèce de ſoupçons, il fut chargé d'en donner au Corps-de-garde, d'en porter à quelques parentes de Madame de *Seſcki*, & enfin de lui en préſenter un à elle-même,

en lui disant, tout bas, que dans ce melon étoit une lettre du Général *Vassélini.*

A ce nom d'un amant tendrement chéri & dont la mémoire n'avoit jamais cessé d'occuper son cœur, sa surprise cédant à la curiosité que lui inspiroit cette lettre, elle passa dans son cabinet, après avoir enjoint le plus profond silence à son domestique.

A peine l'eût-elle lue, que cédant au penchant qui l'entraînoit vers le premier objet de sa tendresse, elle lui dépêcha un Gentilhomme d'une fidélité éprouvée, avec une réponse que lui dicta le sentiment victorieux qui lui parloit en faveur de son premier amant.

Le Comte, transporté de joie, à la vue de cette lettre, combla le porteur de présens, avec promesse de bien plus grands encore, s'il pouvoir parvenir à lui procurer une entrevue avec sa Maîtresse.

L'affaire ſuccèda comme il le déſiroit : *Marie Seſcki* lui manda de ſe trouver, lui huitieme, au plus, dans un bois, proche d'un petit torrent, au pied de la Montagne de *Muran*, où elle feindroit d'aller prendre le divertiſſement de la pêche, avec pareil nombre de perſonnes.

Il y arriva le premier, avec ſix Gentilshommes ſeulement, préférant les conſeils de ſon amour à ceux de ſa raiſon, qui ne lui offroit aucune ſûreté certaine au milieu des périls qu'il ne craignoit pas d'affronter.

A l'arrivée de la dame, le Comte, après s'être précipité à ſes pieds, la conduiſit au fond du bois, où ils s'aſſirent, en faiſant ſigne à leur ſuite de ſe tenir à portée de leur voix.

Tout ce que deux cœurs auſſi tendres purent ſe dire dans un moment ſi précieux pour l'un & l'autre, peut ſe ſuppléer par le lecteur, juſqu'au moment où l'ar-

dent *Vaſſelini*, fit ſentir à ſon amante qu'il falloit pourtant renoncer au délicieux eſpoir de ſe voir jamais unis l'un à l'autre, par conſéquent jamais heureux, ſi par ſon aſſiſtance il ne pouvoit parvenir à s'emparer du Château de *Muran*.

Je manquerois à mon devoir, cher Comte, lui dit-elle, en trahiſſant ainſi mes Alliés. Et quand même je le voudrois, je vous expoſerois ſans doute à des malheurs dont rien ne me conſoleroit jamais; puiſque *Muran* eſt imprenable, non-ſeulement par ſa ſituation, mais défendu par un Gouverneur, auſſi vigilant que brave, & par une Garniſon de ſix cens hommes, pour le moins, choiſis entre les meilleures troupes de la *Tranſilvanie*.

Mais l'amour & la gloire inſpirèrent ſi bien le Comte, qu'après avoir trouvé réponſe à tout; après avoir fait valoir aux yeux de ſon amante ce ſervice écla-

tant qu'elle pouvoit rendre à l'Empereur, ſon légitime Souverain : ſervice qui pouvoit, en terminant la guerre, mettre fin à tous les maux dont gémiſſoit *la Hongrie*, & qui devoit par conſéquent illuſtrer à jamais leur union ; l'Amante effrayée d'un côté, mais raſſurée de l'autre par la vive & tendre éloquence de l'amour, ne ſe rejetta plus que ſur les difficultés de l'entrepriſe.

J'ai trop examiné la fortereſſe (lui dit-il) pour ne pas être convaincu, ſi vous voulez m'aider, qu'en riſquant la nuit l'eſcalade, à tel endroit, tout me répond du plus heureux & du plus infaillible ſuccès.

Eh bien, s'écria la tendre Amante, qui voyoit que le déclin du jour alloit peut-être les ſéparer pour ne ſe plus jamais revoir, puiſque je ne puis refuſer une entrée dans *Muran*, à celui qui a ſi bien ſû trouver celle de mon cœur ; parlez ! Que puis-je faire ! & comptez,

ſi la choſe eſt en ma puiſſance, que je ſaurai tout braver, pour vous prouver combien vous m'êtes cher ?

L'heure les preſſant, en effet, il fut enfin convenu entr'eux, qu'elle feroit enſorte de détourner les ſentinelles, & les gardes de l'endroit indiqué, & de faire deſcendre une échelle deſtinée à faciliter au Comte & à ſa ſuite, l'entrée de la fortereſſe de ce côté, tandis qu'un corps de troupes qui s'y ſeroient rendues par pelottons, à la faveur de la nuit l'attaqueroit de l'autre.

Le jour pris & fixé au 3 Aout 1644, ces deux amans, s'étant promis la foi & toute la diligence poſſible, ſe quittèrent en ſoupirant, après s'être tendrement embraſſés.

Le jour venu, *Vaſſelini* prend cinq cens hommes, fait jurer à quatre-vingt d'entr'eux de ne le point abandonner, marche, au déclin du jour, avec ceux-ci, après avoir donné ſes ordres aux

autres, & s'achemine vers le château. Son guide cependant lui ayant fait enfiler un chemin beaucoup plus long & plus dangereux qu'il ne croyoit, lui fait traverſer un Village où la coutume étoit de faire garde; où la ſentinelle lui préſente la carabine dans le ventre, lui crie fort haut d'arrêter; & à qui l'autre répondant, le plus bas qu'il peut, qu'il eſt de même parti, qu'il va ſurprendre quelques troupes ennemies, l'appaiſe, & s'échappe. Mais c'eſt pour tomber dans un autre danger non moins redoutable, qu'il deſcend dans un grand village où la populace commence par les charger!.. Peu s'en fallut alors qu'il ne regardât ſon entrepriſe comme manquée. Mais ſon courage autant que ſa conduite l'ayant tiré de ce mauvais pas, il s'égara ſi bien dans un jardin entre des montagnes, qu'il y fut long-temps comme perdu, attendu que ſon guide également trompé par l'obſcurité, avoit pris une autre rou-

te... Néanmoins à force d'errer & de chercher une iſſue pour ſortir de cette eſpèce de labyrinthe, il apperçoit une grotte dans laquelle croyant voir l'ombre d'un homme, il y court, le piſtolet à la main, reconnoît un de ſes fantaſſins venu pour le chercher, & qui lui apprend le ralliement de ſa troupe dans le premier village où il avoit d'abord paſſé. Le Comte vole les rejoindre, & les trouve en effet dans cet endroit où la franchiſe de leur abord les avoit fait amicalement accueillir des habitans qui les croyoient de même parti qu'eux. Ils repartent à l'inſtant même, cherchent, & enfin trouvent le chemin qui mène au roc qu'il s'agit d'eſcalader; & tous y grimpoient à l'envi, lorſque, tout-à-coup, le canon de *Muran* ſe fit entendre.

Les plus hardis alors, convaincus qu'ils ſont découverts, le conjurent, avec terreur, d'abandonner l'entrepriſe, & de ſonger qu'ils n'ont pas moins que

de perdre la vie, s'ils ont le malheur d'être pris.

Vous êtes maîtres de partir mes amis, leur dit le Comte, au deſeſpoir & qui préféroit la mort, à la vie malheureuſe que l'on vouloit qu'il conſervât. Mais je ne puis imaginer que ce ſoit pour nous que ce canon ſe tire; puiſque les ténèbres nous cachent, que perſonne au monde n'a pû éclairer notre marche; & qu'aucun de ceux qui compoſoient ma troupe, en ſuppoſant même qu'on ait voulu nous trahir, ait eu le tems, ni même les moyens de pénétrer avant nous juſque dans la Fortereſſe. Songez même, braves amis, que ſi nous étions en effet découverts, notre fuite ſeroit vaine; puiſque l'alarme étant jettée dans le pays, rien ne pourroit nous ſouſtraire à la pourſuite de la garniſon, non plus qu'à celle des villages circonvoiſins qui ſeroient bientôt ſous les armes?.. Attendons donc quelques inſtans, chers camarades, prêtons

prêtons une oreille attentive à, ce qui peut, dans cet inſtant ſe paſſer dans la Fortereſſe, & s'il n'en ſort aucun détachement pour nous chercher & nous pourſuivre, ainſi que j'oſe l'augurer; ne nous préparons pas aux regrets que nous aurions toute la vie d'avoir abandonné, par trop de précipitation, l'entrepriſe la plus glorieuſe & la plus digne, en vous comblant de biens à l'avenir, de flater l'ambition des plus braves & plus généreux militaires.

L'éloquence de ſentiment manque rarement ſon effet : la chaleur de celle du Comte paſſa dans l'âme de ſes Soldats. Ils ſe turent, ils attendirent, & furent bientôt convaincus que cette canonade, n'étoit pour la garniſon & pour les villages voiſins, que le ſignal de la retraite.

Cependant la tendre & brave *Marie Seſki* ſouffroit d'étranges inquiétudes, dans l'attente du Comte! Il y avoit déjà

long-tems qu'elle avoit enfermé les ſentinelles, ſous prétexte de les faire boire, (ce qu'ils aimoient beaucoup, dans ce pays) & qu'elle avoit même arrêté le Sergent qui devoit remonter la garde, ſous couleur de le faire jouer avec les filles de ſa ſuite.... Elle ſe promenoit impatiemment ſur les murailles, pour tâcher de découvrir *Vaſſelini*, afin de lui jetter une échelle. Et comme elle craint, qu'au bruit du canon, il n'ait pris l'alarme, elle fait deſcendre celui qu'elle lui avoit envoyé, pour l'aſſurer de la facilité d'exécuter ce qu'il avoit projetté.

Celui-ci voit des gens qui s'étoient avancés en graviſſant ſur le Roc; il leur fait ſigne de ſon mouchoir: ils prennent l'épouvante. Le Comte s'avance, pour ſavoir ce qui les fait reculer; ils lui diſent ce qu'ils ont vû; il y court l'épée à la main; l'envoyé le reconnoît, & le mène à l'endroit par où il devoit monter avant

que d'arriver à la muraille. C'étoit un autre rocher, très-haut & très-escarpé. Le Comte en grimpe la moitié, sans beaucoup de peine. Mais bientôt se trouvant incapable d'aller plus avant, ses gens le soulagent, & le traînent au pied du mur. La dame arrive presque aussitôt, jette l'échelle, vingt soldats montent, le Comte suit, & après lui soixante autres seulement, le reste ayant ordre d'avancer vers la porte du Château pour entrer lorsqu'on la leur ouvriroit. *Marie Sescki* disposa les quatre-vingt soldats dans les différentes chambres de sa maison, se mit au lit, envoya prier le Gouverneur de venir chez elle au plutôt, pour lui communiquer un avis de la plus grande importance. A son arrivée, on se saisit de lui; on le mène dans un cabinet écarté; on lui donne des gardes. Les autres Officiers, appellés & arrêtés de même, *Vasselini* envoie surprendre

le corps-de-garde de la porte, & se rend maître de la place.

Après avoir donné ordre à sa conquête, & tous les soins nécessaires pour l'assurer à l'Empereur, il n'eut rien de plus pressé que de s'acquitter de ce qu'il devoit autant à la reconnoissance qu'à l'Amour. Il épousa son héroïne, qui peu de tems après ayant abjuré le Calvinisme, se fit Catholique; & l'Empereur en confirmant au brave *Vasselini* la possession de *Muran*, l'érigea en Comté libre, perpétuel & héréditaire, pour lui & sa postérité, qui (dit'on) subsiste encore.

N. B. Un auteur Allemand, qui probablement n'a pas cru ce trait d'histoire suffisamment intéressant, a cru l'orner de circonstances merveilleuses, telles entr'autres, que celle-ci.

Le Comte *Vasselini* qui, dit-il, n'avoit jamais connu *Marie Sesski*, mais

brûlant de s'emparer de *Muran*, ſe trouvoit rebuté par l'impoſſibilité apparente de l'entrepriſe; lorſque s'étant endormi dans un hameau, il ſe ſentit réveiller par un vieillard, qui lui dit : *Général Vaſſelini, ſonge, tout de bon, à la conquête de Muran. Sache que tu peux le prendre, par l'aide d'une veuve, qui eſt dans cette Forteresſe.* Le Fantôme auſſitôt diſparoît. *Vaſſelini* appelle ſon monde, on cherche partout, & l'on ne trouve aucune trace du vieillard. Cependant le Comte ne ſonge qu'à ce qu'il lui a dit, aime déja la veuve, quoiqu'il ne connoiſſe, ni ſa condition, ni ſon âge, ni qu'elle eſt ſa figure. Cette veuve qui ne le connoît pas davantage, en recevant une lettre de lui, en tombe également amoureuſe, & agit en conſéquence de l'hiſtoire qu'on vient de lire.

Avouons que cela eſt auſſi bien trouvé, que bien adroit!

ÉPITRE *

A M. LE MARQUIS ***.

CE dix Mai, dans ma ſolitude
Sur le rivage de *Madon*,
Lieu charmant, où mon cœur s'eſt fait une habitude
Des travaux égayés d'une facile étude,
Et des charmes de l'*Hélicon*.
Tels ſont de votre ami le ſéjour & la vie,
Marquis... dans un heureux loiſir,
Des grâces de la Poéſie,
Je pare la Philoſophie,
Qui, ſans le condamner, modère le Plaiſir!

Malgré l'attrait d'une ſage indolence,
Tout prêt à quitter ce ſéjour;
Sans regret, ſans impatience,
Je vous attens, Marquis, pour vous ſuivre à la Cour.

D'une chaîne toujours fragile,
Je verrai cent Beautés vous lier, tour à tour,
Pour un moment, tout au plus pour un jour.

---

* *Cette Epître & la ſuivante, extraites d'un ancien Porte-feuille, communiqué à l'Editeur, ont paru dignes d'être tirées de l'oubli où elles étoient enſevelies.*

Je vous verrai jouir d'un triomphe facile,
Les attaquer ſans goût, les vaincre ſans amour,
Et les quitter, ſans peine, & ſans retour.

Sur ce brillant libertinage,
Je devrois vous parler raiſon?
Mais vous ririez de la leçon
D'un Philoſophe de Village:
Il vaut mieux prendre votre ton.

Toujours heureux, toujours volage,
Vous charmez ſans vous engager:
Du Ciel vous eûtes en partage,
De beaux yeux, un joli viſage,
L'eſprit vif, amuſant, léger;
Et charmant dans le badinage,
Vous poſſédez le doux langage,
Le ſéduiſant papillonnage,
Les riens qu'on ne peut eſtimer;
Qui ſont des riens aux yeux du Sage,
Mais qui pourtant vous font aimer
Cette gentilleſſe légère,
Qui fait briller, plaire, étonner,
Que l'eſprit ſeul ne peut donner,
Et qu'à l'eſprit même on préfère.

Jeune Seigneur, adopté dans Cythère,
Livrez-vous ſans ſcrupule à ſes jeux inconſtans,
La jeuneſſe vous y convie;
Enſuite, occupez-vous de ſoins plus importans:
La Raiſon eſt de tous les tems,
Elle embellit l'aurore & le jour de la vie;

Et ces riens si jolis, sont des riens à trente ans.
Soyez donc aujourd'hui le favori des Belles,
Et l'ami de tous vos rivaux ;
En attendant de plus brillans travaux,
Venez faire à la Cour des conquêtes nouvelles.
Dans des soupers délicieux,
Entre vos amis & *Julie*,
Venez puiser dans ses beaux yeux
Ces sons du cœur, cette folie,
Et ces transports audacieux,
Où l'homme heureusement s'oublie,
Et fait par le plaisir s'élever jusqu'aux Dieux.
Qu'Amour, le Thyrse en main, préside à cette Orgie,
Et nous verse les flots d'un Nectar précieux ;
Et que ma Muse enfin, quittant sa létargie,
Mêle quelques Couplets à nos propos joyeux ;
Vous me verrez toujours le même,
Craignant les plaisirs vifs, peu faits pour les goûteux ;
Mais flaté de les exciter,
De les voir, & de les chanter.
Je jouis d'un plaisir extrême
Dans une honnête liberté,
Dans mes amis, dans ma gaieté,
Dans le sein des beaux yeux que j'aime,
Malgré le sort & ma santé,
Je trouve le bonheur suprême !
Ennemi de l'emportement,
Je donne tout au sentiment :
Ma sagesse se fortifie
De mon peu de tempéramment :
Être heureux, & l'être aisément,
Fait toute ma Philosophie.

PETITE ÉPITRE

GALANTE.

ENFIN je vais revoir ce cabinet tranquille,
Où l'Amour & les Arts ont choisi leur azile !
Je verrai ce sopha, placé sous un trumeau,
Qui de mille baisers nous retraçoit l'image,
Et la Beauté sans voile, & l'Amour sans bandeau !

Là, *Zyrphé* se livroit au plaisir d'être aimée.
Là, lorsque de nos sens l'ivresse étoit calmée,
Attendant, sans langueurs, le retour des desirs,
Un amour délicat varioit nos plaisirs !

Que ce tems dura peu !.. De fleurs, à peine écloses,
Le gazon de nos prés étoit entrelacé;
Le Printems s'annonçoit par le retour des rôses;
Par le Ptintems, *Mars* étoit annoncé.

Pour suivre mon devoir dans une route obscure,
Il fallut te quitter... Quels momens ! quels adieux !
Je crus me séparer de toute la Nature....

Mais les pleurs d'un amant ont appaisé les Dieux :
Louis calme la Terre, il me rend à moi-même;
Je ne vends plus mon tems aux querelles des Rois;
Je n'obéis plus qu'à tes loix;
Je ne suis plus qu'à ce que j'aime;

Tous mes desirs seront les tiens ;
Tous tes plaisirs seront les miens.

L'un de l'autre enchantés, dans ce sallon sauvage,
Réunis par nos goûts, conduis-moi, tour-à-tour,
Du plaisir à l'Etude, & des arts à l'Amour.
C'est l'ennui qui le rend volage :
En l'amusant, *Zyrphé*, nous saurons le fixer ;
Nous saurons de nos jours faire le même usage :
Je ne sais que t'aimer ; viens m'apprendre à penser.
Maîtresse de mon cœur, éclaire mon génie ;
Sois, à jamais, de mes Ecrits
Le juge, l'objet & le prix.

Oublié désormais, d'un monde que j'oublie,
Te bien peindre, te mériter,
Te consoler & te chanter,
Tel sera l'emploi de ma vie !

M. M*... voulant faire son Jubilé, au commencement de ce siècle ; le Confesseur lui ordonna de quitter l'ancienne Maîtresse qu'il avoit, & de reprendre sa Femme. Le Pénitent s'y étant résolu, dit :

Depuis longtems j'aime *Climène*,
Depuis longtems je hais *Morgant*.
Le Jubilé veut cependant,

Que j'étouffe en mon cœur & l'Amour & la haine?...
Il ne faut rien faire à demi :
Puiſque je l'ai promis, je tiendrai ma promeſſe....
Mais qu'on hait aiſément une ancienne Maîtreſſe,
Et qu'on aime avec peine un ancien ennemi !

ÉPITAPHE DE *CHAPELLE*, *

PAR *M. BERNIER* **.

CI gît le célèbre *Chapelle*, cet aimable Philoſophe, qui inſpiroit l'eſprit & la joie à tout le monde. Jamais la nature ne fit une imagination plus vive, un eſprit plus pénétrant, plus fin, plus délicat, plus enjoué, plus agréable. Les Muſes & les Grâces ne l'abandonnèrent jamais. Elles le ſuivirent, juſques chez les *Crenets* & les *Bonimgants* ***, où

* Fils naturel de François *Luillier*, Conſeiller au Parlement de *Metz*, qui lui donna une éducation ſi diſtinguée, que le célèbre *Gaſſendi*, qui logeoit chez lui à Paris, ſe chargea d'enſeigner la Philoſophie au jeune *Chapelle*, & admit aux mêmes leçons, *Molière*, le jeune *Bernier*, ſi connu depuis par ſes voyages. Avec un génie heureux & facile, avec un père riche & qui l'adoroit, *Chapelle* eût pû prétendre à tout. Mais né

elles ſavoient agréablement attirer tout ce que Paris avoit d'aimable. Les faux Plaiſans n'avoient garde de s'y trouver! à l'ombre ſeule il connoiſſoit un Fat

---

pour l'indépendance & la liberté, il préféra les douceurs d'une vie tranquille & voluptueuſe avec 8000 livres de penſion viagère, à la contrainte de l'étude, ainſi qu'aux avantages qu'il en auroit pû tirer. On ſait ſes liaiſons intimes, tant avec *Molière*, qu'avec *Boileau*, *la Fontaine* & tous les autres Écrivains diſtingués de ſon temps, auxquels les grâces de l'eſprit, & les ſaillies de l'imagination la plus vive & la plus riante, le rendroient toujours cher & toujours nouveau. Cet aimable Epicurien mourut à Paris en 1686, âgé d'environ ſoixante-dix ans.

** *François Bernier*, Auteur de l'Épitaphe, & intime ami de *Chapelle*, après avoir été douze années Médecin du grand *Mogol*, revint en France en 1670 » & y mourut en 1688.

Saint-Evremont diſoit de lui : « Qu'il n'avoit point » connu de ſi joli Philoſophe. « Joli Philoſophe (ajou- » toit-il) ne ſe dit guère ; mais ſa figure, ſa taille, ſa » converſation, l'ont rendu digne de cette épithète. » Ses voyages, en deux volumes *in*-12, *Amſterdam* » 1699, tiennent un rang diſtingué parmi les livres de » ce genre ».

*** Fameux Marchands de vin & Traiteurs, alors à la mode.

& le tournoit en ridicule. L'illuſtre *Molière* ne pouvoit vivre ſans ſon *Chapelle*; il avoit reconnu de quel ſecours lui étoit un critique de ſi bon goût. Son *Voyage* eſt un excellent & inimitable petit chef-d'œuvre, qu'il déroba, chemin faiſant, à ſes plaiſirs.

Le reſte, cher Paſſant, tu n'as que faire de le ſavoir.

Apprens ſeulement qu'il étoit homme, qu'il fut extraordinaire en tout, & plains ſon ſort.

L'Editeur a également fait à *Chapelle*, l'Épitaphe ſuivante :

A ſes plaiſirs toujours fidelle,
Ci gît l'ingénieux *Chapelle*,
Le plus aimable débauché
Que jamais ait connu la France,
Et qui ne connut de péché,
Que celui de la Tempérance.

On ignore de qui eſt celle-ci :

Des Plaiſirs il ſuivit les traces,
Il vécut du ſoir au matin ;
Et s'il fit des vers en chemin,
Il voyageoit avec les Grâces

ANECDOTES

Concernant le Pape *Innocent XI* *.

BENOIT Odeſcalchi, qui choiſit après ſon élection, le nom *d'Innocent XI.* étoit fils d'un riche Banquier de la ville de *Côme*, dans le Duché de *Milan*, où pluſieurs Gentilshommes font la Banque, ainſi que dans le reſte de l'Italie.

Le ſéjour qu'il eut occaſion de faire à *Bruxelles*, fut cauſe qu'il porta les armes en *Flandres* pour les Eſpagnols; & qu'en combattant contre la France, il reçut un coup de mouſquet à l'épaule droite, dont il fut incommodé toute ſa vie.

Lorſqu'il eut quitté la profeſſion des armes, qui ne lui plût pas, il fit un voyage à Rome, où il connut le Car-

dinal *Pancirole*, Secrétaire d'État, ſous *Innocent X.* qui lui conſeilla de ne pas s'y arrêter long-tems, n'imaginant guère qu'il eût deſſein de s'avancer dans l'Égliſe.

Odeſcalchi ne lui diſſimula pourtant pas que ſa réſolution étoit de s'attacher à la Cour; & ne tarda pas de s'y pourvoir d'une charge de *Clerc de Chambre*. Cette charge lui donna bientôt entrée chez *Dona Olimpia*, belle-ſœur *d'Innocent X.* & dont la puiſſance ſur l'eſprit de ce Pape étoit connue.

S'attachant tout entier à lui faire ſa cour, il joignit beaucoup de complaiſances à ſes aſſiduités, & les accompagna de tems à autres de quelques préſens agréables: mais avec tant d'adreſſe, qu'en faiſant naître les occaſions qui ſembloient devoir l'autoriſer à les offrir, il riſquoit moins de s'expoſer à l'humiliation d'un refus. En affectant même, par fois, avec grand ſoin, de

les cacher, il se trouvoit presque toujours quelques circonstances, enviſagées comme fortuites, qui mettoient la dame à portée de préſumer qu'ils ne pouvoient venir d'aucune autre part que de la ſienne.

Un jour, entre autres, qu'il avoit été voir des *Cabinets*, de nouvelle invention, avec elle; il y en eut un dont l'acquiſition ſembloit avoir droit de la flater, mais à laquelle l'exhorbitance du prix l'avoit, quoiqu'à regret, forcé de renoncer. L'adroit *Odeſcalchi*, n'avoit eu garde de remarquer le goût décidé qu'elle avoit laiſſé voir pour ce joli meuble. Mais quelques jours après, lorſque la choſe ſembloit être oubliée; un inconnu fut chargé d'aller en faire l'acquiſition, & de le remettre chez Dona *Olimpia*, ſans dire de quelle part lui arrivoit cette galanterie. Surquoi la dame, après s'être, pendant quelque tems, tourmentée pour tâcher de le de-

viner, ſe reſſouvint enfin qu'elle n'avoit été voir ce *Cabinet* qu'avec *Odeſcalchi*, qu'elle n'en avoit parlé à qui que ce ſoit, & que par conſéquent lui ſeul avoit pû lui faire ce cadeau. Elle en fut même d'autant mieux perſuadée, qu'elle avoit déjà eu plus d'une marque de la délicateſſe de ſes procédés envers elle. Ainſi loin d'en être querellé, il n'en fut vû que de meilleur œil; & comme il ne s'agiſſoit point de galanterie de la part du donateur, dont le but étoit plus noble, leur union ne s'en fortifia que de plus en plus.

Le jeu de la *Prime* étoit alors fort à la mode; & la dame l'aimant beaucoup, *Odeſcalchi* ſe hâta de l'apprendre, uniquement pour faire quelquefois ſa partie. Et comme il eſt preſque impoſſible au jeu, ſur-tout à celui-là, qu'il ne naiſſe quelque matière à conteſtation, il s'attacha à les rendre, & comme involontairement, plus fréquentes, pour lui

prouver toute ſa complaiſance, en lui cédant tout ce qu'elle témoignoit vouloir emporter ; & pouſſa même le déſintéreſſement juſqu'à ſe laiſſer ſouvent gagner.

Cependant le tems approchoit où il ſavoit qu'*Olimpia* pouvoit lui rendre, ſans qu'il lui en coûtât rien, les plus grands ſervices. Attendu qu'il avoit de grands biens, il aſpiroit aux plus grands honneurs ; & ſa protectrice avoit tout le crédit néceſſaire pour ſervir ſon ambition.

Un jour qu'on parloit de faire des Cardinaux, & qu'il jouoit à la *Prime* avec elle, il trouva l'heureuſe occaſion de mettre le comble à la généroſité de ſes attentions pour la dame. Le hazard l'ayant favoriſé contre ſon gré, & voyant des cartes qui alloient lui faire gagner une ſomme ſi conſidérable, qu'il étoit impoſſible que de l'humeur dont il connoiſſoit *Dona Olimpia*, elle n'en eût

beaucoup de chagrin, il fit en ſorte & ſans aucune affectation, qu'un homme qui appartenoit à cette Princeſſe & qui étoit derriere lui, pût remarquer ſon jeu; puis bruſquement brouilla les cartes, en diſant qu'il avoit perdu. Ce que la dame ayant bientôt appris, y fut ſenſible, au point de la déterminer à ſaiſir les occaſions de le ſervir eſſentiellement auprès du Pape.

Très-peu de tems après, c'eſt à dire, en 1645, le Pontife lui ayant, confidemment, montré la liſte de ceux qu'il deſtinoit au Cardinalat, & la dame n'y trouvant point *Odeſcalchi*, qu'elle lui avoit recommandé, raya le nom de l'un des Candidats, auquel elle ſubſtitua celui de ſon protégé; & le *Saint Père* s'y prêta, d'autant plus volontiers, *qu'Odeſcalchi* menoit une vie ſans reproche, & qu'il avoit plus de bien qu'il n'en falloit pour ſoutenir convenablement cette dignité.

Pendant tout le tems *qu'Odeſcalchi* fut Cardinal, il montra toujours le plus grand reſpect pour les couronnes. Il fut même d'avis que l'on ſatisfit ſans délais, *Louis XIV*, au ſujet du mécontentement donné à *M. de Créqui*, en 1662, ſous le Pontificat *d'Alexandre VII.*

Avant d'être élû Pape il mena toujours la vie la plus ſimple & la plus retirée, ne s'appliquant qu'aux affaires, marquant le plus grand déſintéreſſement, & faiſant de grandes aumônes.

Il jouiſſoit de trente mille écus de rente, & ſon frère, père de *Don Livio*, en avoit autant. Dès qu'il fut Pape, il donna tout ſon bien à ce Neveu qui, après avoir hérité de ſon père, ſe trouva très-riche.

Odeſcalchi fut élu Pape le 21 Septembre 1676, jour de *Saint Mathieu*, Patron des Banquiers, & l'on ne manqua pas l'occaſion de lui appliquer le paſſage de l'Evangile : *Vidi hominem*

ſedentem in telonio. Surquoi le Pontife, bravant la raillerie, fit mettre un *Saint Mathieu* ſur la première monnoie qui fut battue après ſon couronnement.

Il mourut le 12 Août 1689, âgé d'environ ſoixante-dix-neuf ans, laiſſant à la Chambre Apoſtolique vingt millions de livres, après en avoir augmenté le revenu de trois cens mille écus Romains.

N. B. Odeſcalchi, devenu Pape, ſe piqua de réſiſter en tout à *Louis XIV*, & ſurtout dans l'affaire de *la Régale*.

Il ne montra pas moins de fermeté dans celle concernant les franchiſes du quartier des Ambaſſadeurs.

Il ſe mit même en 1689, avec les *Alliés*, contre *Jacques II*, Roi d'Angleterre, parce que *Louis XIV* protégeoit ce Prince; & c'eſt alors qu'un Plaiſant dit : » *Que pour mettre fin*

» *aux troubles de l'Europe & de l'E-*
» *gliſe, il falloit que le Roi Jacques*
» *ſe fit Huguenot, & le Pape Catho-*
» *lique* ».

LETTRE

LETTRE DE MILADY ***.

A *M. D. L. P.*

Au ſujet d'une Anecdote ſingulière, concernant les Funérailles de *Cromwel* *.

VOUS vous rappellez ſans doute, Monſieur, qu'à propos des foibleſſes qu'ont ſouvent laiſſé échapper les plus grands hommes, je vous citai entre autres, celle que notre fameux uſurpateur *Cromwel* eut quelques jours avant ſa mort, & qu'il ne craignit pas de confier à l'un de ſes plus intimes favo-

* Quoique cette étrange & remarquable Anecdote ait été imprimée dans un Ouvrage de l'Editeur, intitulé, *Lettre à Mylady *** & autres Œuvres mêlées de M. D. L. P. Bruxelles, 1773, chez J. L. Boubers, 3 vol.* in-12; ce Recueil étant aſſez peu connu en France, on a paru deſirer qu'elle trouvât place dans celui-ci, comme très-intéreſſante & digne de l'attention des vrais amateurs de l'Hiſtoire.

ris ? Et que cette Anecdote dont je fus, pour ainſi dire bercée par mon père, qui la tenoit du ſien, vous parut non ſeulement fabuleuſe, mais dénuée de toute eſpèce de vraiſemblance ?

Quoi ! (diſiez-vous) cet inſigne ſcélérat, dont la froide intrépidité conſtituoit eſſentiellement le caractère ; cette âme, auſſi atroce qu'hypocrite, auroit pû ſe démentir au point de craindre en effet les outrages que l'on pourroit peut-être un jour faire ſubir à ſon cadâvre ? Il eût pû s'oublier aſſez, lui que la mort en mille occaſions préſente à ſes yeux, ne fît jamais pâlir, pour vouloir dérober ſon corps aux inſultes très-incertaines dont pouvoit le menacer le retour de la maiſon *de Stuart* ſur le trône d'Angleterre ?... Mais duſſé-je, (ajoutiez vous) être aſſez poliment Français pour accorder à *Milady que ce Monſtre Héroïque*, affoibli par la maladie, eût pû céder à ſes lâches

terreurs; comment ſe ſoumettre à croire que les affreux moyens qu'on propoſa pour les calmer & le faire mourir en paix, puſſent avoir été non-ſeulement imaginés, mais raiſonnablement enviſagés comme un effet praticable?

Vous me fîtes rougir, Monſieur: je ſuis jeune & je n'inſiſtai plus. Mais je ſuis femme, je ſuis Anglaiſe, & j'en gardai le ſouvenir. Auſſi, dès mon retour à Londres, vous ſentez que mon premier ſoin fut de chercher ſur quoi pouvoit être fondée une Anecdote dont mes parens, bien qu'aſſez peu *Croyans* de leur nature, m'avoient tant de fois entretenue? Et les deux lettres, que je me hâte de vous envoyer, vous prouveront peut-être, en attendant mieux, que le fait hiſtorique dont il s'agit, & qui vous a tant amuſé à mes dépens, n'eſt pas tout-à-fait du nombre de ceux que l'on appelle ſouvent & ſi leſtement

chez vous, *de vrais contes de bonne femme.*

Je ſuis, &c.

A Londres, le 6 Mars 1768.

LETTRE DE *M. V***.*

A *MILADY***.*

Milady,

CI-INCLUS eſt l'article dont j'eus l'honneur de vous parler lundi, & qui ſe trouve dans le deuxième volume des *Mélanges de la Bibliothèque* HARLAYENNE, page 169.

Bien des perſonnes regardent cette Relation comme vraie; d'autres comme douteuſe, & d'autres comme un fait abſolument improbable. Quant à moi, je crois devoir ſuſpendre mon jugement, juſqu'à ce que le tems & notre bon

Ami R***, qui m'a promis sur ce sujet intéressant d'autres lumières, me permettent de prononcer un peu plus positivement sur cette Aventure.

Quoi qu'il en soit, & pour obéir à *Milady*, voici l'extrait que je lui avois annoncé des cinq différentes Pièces de cette Bibliothèque, & intitulées ainsi que ci-dessous :

1°. *Relation de l'Enterrement du Roi* CHARLES *Ier. & de celui de* CROMWEL, dans laquelle on voit comment les amis du Tyran sont parvenus à mettre son corps à l'abri des insultes dont l'avenir pouvoit le menacer, en substituant le corps du Roi *Charles* à l'ignominie qui pouvoit être destinée à celui de l'usurpateur.

2°. *Manuscrit, soigneusement conservé, par Mylord* OXFORD, contenant *l'Extrait d'un Journal de la Chambre des Communes*; laquelle honorable Chambre voulant, autant qu'il étoit en son

pouvoir, proſcrire la mémoire & le nom de l'Uſurpateur *Cromwel*, ordonna que ſon corps fût exhumé, pour être pendu à *Tyburn*, & de-là jetté au feu.

3°. La façon dont cet ordre fut exécuté, par le *Sergent* de l'honorable Chambre. Comment il trouva & fit déterrer le cercueil du Tiran; ſur lequel cercueil étoit écrit le nom *d'Olivier*, avec ſes titres uſurpés, dans la Chapelle de *Henri VII*, *à Weſtminſter*.

4°. & 5°. Un Manuſcrit de deux différentes mains, contenant la Relation, très-remarquable, *du contre enterrement de l'architraître;* ainſi que des raiſons & des moyens dont on s'eſt ſervi pour ſouſtraire ſon cadâvre à l'ignominie qu'il craignoit, & pour étendre au delà du Tombeau la haine que les ennemis de l'infortuné *Charles* lui avoient vouée: c'eſt à dire, au point de ſubſtituer le corps du Roi décapité à celui de *Crom-*

wel, & lui faire ſubir l'opprobre public deſtiné par un peuple, juſtement enragé, au cadâvre de l'Uſurpateur.

J'ai l'honneur, &c.

SECONDE LETTRE

DE *M. V****, A *MILADY* ***.

J'AI l'honneur d'envoyer à *Milady*, les réflexions de notre ami *R****, ſur les Pièces énoncées dans ma lettre du 6 Mars dernier, concernant les Funérailles de *Cromwel*, en attendant les recherches qu'il ſe propoſe de faire encore ſur ce point de notre hiſtoire, auſſi extraordinaire qu'intéreſſant.

Sur la pièce N°. 1.

Peu de tems après la Reſtauration,* le

* C'eſt-à-dire le rétabliſſement de la *Maiſon de Stuart*, ſur la Trône d'Angleterre.

Sergent de la Chambre des *Communes* reçut en effet ordre de ſe tranſporter, avec ſes Officiers, à *Weſtminſter*, pour demander que le corps du Tyran, qui y étoit enterré, lui fût remis, pour en diſpoſer ainſi qu'elle trouveroit convenable.

Surquoi ledit Sergent, après avoir fait enlever les carreaux de la Chapelle de *Henri VII*, à l'endroit déſigné, trouva la voûte où repoſoit le corps; ſur le cercueil duquel étoit une plaque de cuivre, très-bien dorée, & enfermée dans une boîte de plomb, où, d'un côté étoient gravées les armes d'Angleterre avec celles du Tyran, & ſur le revers la légende ſuivante :

Oliverius, Protector Reipublicæ Angliæ, ſcotiæ & Hiberniæ, natus 25 Avril 1599, inauguratus 16 Décember 1653, mortuus 3 Septembre 1658, hic ſitus eſt.

N. B. Ledit Sergent, croyant que

la plaque étoit d'or, s'en empara, pour lui tenir lieu d'honoraires; & *M. Giffard de Colcheſter*, qui a épouſé la fille de ce Sergent, eſt maintenant poſſeſſeur de cette plaque, que ſon beau-père lui a dit avoir acquiſe, ainſi que nous venons de le rapporter.

Sur la pièce N°. 2.

Ici eſt une déclaration, reconnue, & atteſtée au point (ſi le cas l'exigeoit) d'être juridiquement dépoſée, de la part de M. *Barkſtead*, lequel fréquente journellement le café de *Richard*, *Temple-Bar*, fils du fameux *Barkſtead* le Régicide, qui après la *Reſtauration* fut exécuté, comme tel; lequel fils, à la mort de *Cromwel*, etoit âgé de quinze ans.

Cette déclaration porte en ſubſtance, que ledit Régicide *Barkſtead*, étant alors Lieutenant de la *Tour de Londres*, & l'un des plus intimes con-

fidens de l'Uſurpateur, deſira, ainſi que quelques autres complices de *Cromwel*, connoître les intentions de ſon maître ſur le choix de ſa ſépulture. A quoi le Tyran répondit, que l'endroit où il avoit remporté la victoire la plus complette, par conſéquent acquis le plus de gloire : c'eſt-à-dire la plaine du *Naſebi*, dans le Comté de *Northampton*, étoit le lieu qui lui plaiſoit le plus. Qu'en conſéquence, vers minuit, (l'inſtant après ſa mort) le corps de *Cromwel*, embaumé & dans un cercueil de plomb, fut conduit par ledit *Barkſtead* & par ſon fils, dans la plaine ſuſdite, au milieu de laquelle ils trouvèrent une foſſe déjà faite, d'environ neuf pieds de profondeur, avec le gazon fraîchement coupé d'un côté, & la terre de l'autre. Dans laquelle foſſe, après avoir deſcendu le cercueil, on rejetta la terre, & ſur laquelle on eut ſoin de rajuſter ſcrupuleuſement

la gazon, pour dérober aux paſſans juſqu'au ſoupçon que cette terre eût été nouvellement remuée. Que l'on pouſſa même, quelques jours après, la prévoyance, au point de faire labourer la plaine, & de la faire enſemencer de froment, pendant trois ou quatre années de ſuite.

M. Barkſtead rapporte encore beaucoup d'autres circonſtances trop longues à déduire ; & ſurtout la converſation intéreſſante qu'il eut depuis la *Reſtauration*, ſur ce ſujet, avec le Duc de *Buckingham*.

Sur la pièce N°. 3.

En converſant ſur cette déclaration de *Barkſtead*, avec le *Rever... M. Sen*** de G....*, & dont le père a réſidé longtems à *Florence*, en qualité de Négociant, & enſuite en celle de Miniſtre du Roi *Charles II* ; il m'a dit avoir oui dire, que ceux du parti de

Cromwel, qui s'étoient ſauvés dans ce pays-là, après la *Reſtauration*, lui avoient ſouvent tenu des propos relatifs à cette prodigieuſe aventure.

Ces forcenés (diſoit-il) s'étoient ſouvent vantés, en ſa préſence, d'avoir concerté & aſſuré leur vengeance contre *Charles Ier.* au delà de ce que la prévoyance humaine pouvoit probablement atteindre : c'eſt-à-dire en le faiſant décapiter de ſon vivant, & en rendant ſes meilleurs & plus fidelles amis, les exécuteurs du comble de l'ignominie ſur ce malheureux Prince, après ſa mort.

Après leur avoir demandé (ajoutoit-il) ce que pouvoit ſignifier un tel propos; l'un d'eux lui avoit dit, que *Cromwel*, & ſes affidés, appréhendant qu'au rétabliſſement des *Stuarts* ſur le trône d'Angleterre, on inſultât non-ſeulement à ſa mémoire, mais même à ſon cadâvre; lui-même (*Crom-*

wel) ainſi que l'a déclaré *Barkſtead*, avoit imaginé de ſe faire enterrer ſecrettement dans la plaine de *Naſebi*, tandis qu'un cercueil vuide recevroit à Londres tous les honneurs funébres, dûs au Protecteur de la Nation Angloiſe; & de placer, quelque tems après, dans ce même cercueil vuide, le corps du Roi décapité; * afin que ſi quelque Sentence infamante étoit dans la ſuite portée contre le corps du Protecteur, toute l'ignominie en pût retomber ſur le Roi même.

Qu'au rétabliſſement de *Charles II*, la tombe de Cromwel fut briſée par ordre de la Chambre des *Communes*, & le corps tiré du cercueil avec l'inſ-

* Mylord *Clarendon* même avance, qu'il n'exiſtoit aucune preuve que le corps de l'infortuné Monarque eût été enterré; qu'après la *Reſtauration*, les Lords *Southampton* & *Lindſey*, furent chargés d'en faire la recherche, & qu'on ne put jamais le trouver dans l'Egliſe, où l'on diſoit qu'il avoit été inhumé.

cription mentionnée dans le procès-verbal du Sergent; de-là porté à *Tiburn*, & (à la grande ſatisfaction des conjurés) pendu publiquement, ſous les aiſſelles, * à la vue d'une multitude immenſe de ſpectateurs, preſque infectés de la mauvaiſe odeur qu'il exhaloit. Que le ſecret du changement des corps n'étant connu que d'un petit nombre d'ennemis du feu Roi, & les autres ne doutant pas que ce ne fût en effet le corps de l'Uſurpateur que l'on voyoit pendu, tout réuſſiſſoit au gré des premiers; juſqu'au moment où la curioſité ayant conduit quelques ſpectateurs un peu plus près du gibet, ils entrevirent, avec horreur, des traits de reſſemblance, encore marqués, avec quelqu'un qu'ils n'avoient pas cru devoir rencontrer là! Qu'on diſtinguoit même, ſans pouvoir s'y

* Suivant, dit-on, l'uſage de ce tems pour les cadâvres, & ſurtout pour les exhumés.

méprendre, une forte coûture au col, au moyen de laquelle on ſuppoſoit, qu'inmédiatement après le ſupplice du Monarque, on avoit eu ſoin de rejoindre la tête au corps. Qu'au moment où ce bruit ſe répandit, ſourdement, la foule des curieux s'augmenta; & qu'ayant fait part à l'Officier qui préſidoit à l'exécution, des ſoupçons qu'on avoit conçus, il ſe hâta de dépêcher un Meſſager pour informer la Cour de la néceſſité de prévenir un plus rigoureux examen d'un fait, dont les conſéquences l'épouvantoient lui-même. Surquoi l'ordre de la Cour arriva bientôt après, de dépendre le corps; & ſous prétexte de prévenir les ſuites de l'infection, de l'enterrer, au plutôt, de nouveau.

Qu'il eſt ſurtout à remarquer, que ce même corps, qui devoit être publiquement brûlé, ne le fut point; & qu'il eſt peu probable que cette dernière partie de la Sentence contre le

cadâvre, n'eût pas été exécutée, pour peu que l'on eût été convaincu que ce fût effectivement celui de *Cromwel*.

Tel eſt, au juſte, le rapport du Révérend *M. Sen****. Reſte à ſavoir ſi l'on peut fermement y compter. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que tous les enthouſiaſtes & les fanatiques qui ont ſurvécu à *Cromwel*, ſe ſont fait gloire d'atteſter la vérité de ce fait, juſqu'aux derniers inſtans de leur vie.

Jai l'honneur, &c.

A Londres, le 20 Mai 1768.

C'eſt donc bien ici le cas de redire :

Déplorable nom de *Stuart*,
Si ce n'étoit pas au hazard
Qu'on dût attribuer la cauſe
Des malheurs de qui t'a porté ;
Qui ne croit à nulle autre choſe,
Croiroit à la Fatalité !

*D. L. P***.*

PROBLÊME HISTORIQUE,

Et vraîment extraordinaire.

C'EST dans un livre intitulé : *Intérêts & Maximes des Princes, & des Etats Souverains*, * attribué à *Henri*,

* Petit volume in-8°. COLOGNE 1666, p. 424, & suivantes.

Les deux Parties dont ce livre eſt compoſé (dit l'Abbé L'ENGLET DUFRESNOY*) ne viennent pas de la même main, & ne ſont pas également bonnes. Celle qui traite des* INTÉRÊTS DES PRINCES, *eſt du fameux Duc* DE ROHAN, *qui vivoit ſous le règne de* LOUIS XIII, *& que l'Auteur a dédiée au Cardinal* DE RICHELIEU. *On y trouve un grand talent, & une grande connoiſſance des Affaires. Les diſcours que le même Auteur y fait ſur les événemens les plus conſidérables du Règne de* LOUIS XIII, *&* DE HENRY IV, *font connoître l'étendue de ſes connoiſſances, & donnent de grandes lumières ſur les Affaires. La ſeconde Partie de ce petit Ouvrage, qui traite des* MAXIMES DES PRINCES, *eſt d'une main inconnue, & moins exacte.* Méthode pour étudier l'Hiſtoire, *in*-4°. 1729, Tom. 3,

Duc de *Rohan*, que ſe trouve la Relation ſuivante, & au ſtyle de laquelle nous avons cru ne devoir point toucher, quelque ſuranné qu'il puiſſe paroître aux yeux de ceux qui ne s'attachent qu'aux formes.

« Incontinent après que *Sigiſmond*, » Roi de *Suède*, fut élu Roi de *Polo-* » *gne*, il fit un Traité avec les Etats » de *Suède*; par lequel il étoit obligé » de paſſer chaque cinquième année au » Royaume de *Suède*: de telle ſorte » que quand il auroit réſidé quatre ans » en *Pologne*, il devoit réſider le cin- » quième en *Suède*.

» Dans la ſuite du tems, étant con-

---

pag. 52. *Dans cet Ouvrage (dit un Auteur plus moderne) le Duc* DE ROHAN *approfondit ce que la Politique a de plus obſcur; il développe, d'une manière lumineuſe, les divers intérêts de toutes les Cours de l'Europe. Et ſi ces intérêts ont changé, il n'en eſt pas moins vrai que les Réflexions & les vues de l'Auteur annonçoient beaucoup de pénétration, de juſteſſe & de ſolidité.*

» traint, par les guerres qu'il eut contre
» le Turc, le Moſcovite & le Tartare,
» de ne point quitter la Pologne, mais
» de perſiſter expreſſément aux com-
» bats ordinaires contre de ſi puiſſans
» ennemis, il manqua environ quinze
» ans d'accomplir ſa promeſſe. Et pour
» y remédier en quelque façon, les *Jé-*
» *ſuites*, qui l'avoient gagné, l'obligè-
» rent d'élire un Sénat qui réſideroit à
» *Stockholm*, compoſé de quarante *Je-*
» *ſuites* choiſis, pour décider de toutes
» les Affaires d'Etat; même il leur fit
» une déclaration patente, qui les mu-
» niſſoit de toute l'Autorité Royale.

» Pendant que ce Sénat étoit à *Dant-*
» *zick*, en état de faire voile pour *Stock-*
» *holm*, il commanda qu'on eût à le
» recevoir comme la perſonne même
» du Roi. Surquoi le Conſeil public s'y
» tint incontinent; où *Charles*, Oncle
» de *Sigiſmond*, les Prélats & les Prin-
» ces du Royaume réſolurent de leur
» préparer une entrée très-ſuperbe.

» Mais dans un Conſeil particulier, » ils prirent des réſolutions bien contraires : car le Prince, dit qu'il ne pouvoit ſupporter qu'un Sénat de Prêtres » eût à commander au préjudice de » l'honneur & de l'autorité des Princes » & des Gouverneurs ; & tous les autres » furent de ſon avis.

» Alors, l'Archevêque ſe leva & dit : » Puiſque le Roi dédaigne d'être notre » Roi, réciproquement auſſi nous ne » devons plus le reconnoître pour tel, » & nous ne devons plus nous compter » parmi ſes ſujets. Son Autorité eſt *in* » *ſuſpenſo*, puiſqu'il l'a remiſe aux *Jéſuites*, qui ſont le Corps de ce Sénat. » Les *Jéſuites* ne ſont pas reconnus encore, & par conſéquent en cet intervalle de démiſſion de l'un & de » l'exercice de l'autre, je vous diſpenſe » tous de la fidélité que le Roi peut » prétendre de nous & de ſes ſujets de » *Suède*.

» A l'Inſtant, le Prince de *Bithinie* » vint accoler le Prince Charles, Oncle » du Roi, & dit: Je ne reconnois plus » d'autre Roi que vous, & vous crois » obligé de nous maintenir comme vos » ſujets très-affectionnés, & de nous » aider à chaſſer cette vermine de Sénat. » Tous les autres le ſuivirent enſuite, » & firent la même reconnoiſſance.

» Après avoir réſolu d'obſerver le » ſecret, ils délibérèrent d'aller au- » devant du Sénat, qui étoit ſur un » grand Gallion qu'ils avoient fait at- » tendre à la rade à deux lieues de *Stock-* » *holm*, ſous prétexte de le faire entrer, » ſe diſoient-ils, plus magnifiquement » la nuit, où les feux d'Artifice qu'on » avoit préparés paroîtroient davan- » tage.

» Sur l'heure de les recevoir, *Charles*, » accompagné de vingt-cinq ou trente » Vaiſſeaux, vint au-devant du Sénat; & » l'inveſtiſſant avec une grande Cara-

» colle de Vaiſſeaux, ils firent une ſalve,
» & tirèrent leurs canons ſur le Gallion
» du Sénat, qui en eut la panſe percée
» à coups de boulets. Le Vaiſſeau fut
» incontinent rempli d'eau, & coula
» à fond, ſans que l'on voulût aſſiſter
aucun *Jéſuite:* au contraire, on leur
» diſoit qu'ils fiſſent des miracles,
» comme ils en faiſoient aux *Indes* & au
» *Japon*, & qu'ils cheminaſſent ſur les
» Eaux. Le bruit du canon & la fumée de
» la poudre empêchèrent qu'on ne s'ap-
» perçût de cette ſubmerſion. Et comme
» ſi l'on eût conduit le Sénat dans la
» ville, *Charles*, y entra en triomphe,
» alla à l'Egliſe, où l'on chanta le *Te*
» *Deum*, & enſuite alla ſouper de
» ce qui avoit été préparé pour le
» Sénat.

» Les *Jéſuites* de la ville de *Stock-*
» *holm*, étant venus chercher les Pères
» du Sénat, s'apperçûrent, après mi-
» nuit, de leur perte. Surquoi ils affi-

» chèrent des Placards d'Excommuni-
» cation contre *Charles* & ſes adhérants,
» qui avoient fait périr le Sénat. Ils
» ſollicitèrent auſſi le peuple à ſe re-
» beller; mais ils furent chaſſés de bonne
» heure, & *Charles* fit profeſſion du
» *Luthéraniſme*.

» Le Roi *Sigiſmond* entreprit la guerre
» contre lui, l'an 1604, & qui dura
» deux ans. Enfin on fit une Tréve
» cauſée par la diverſion que faiſoient
» les Tartares d'un côté, les Moſco-
» vites & les Coſaques de l'autre, ſans
» toutefois que cela pût préjudicier aux
» droits & intérêts de ſon fils *Caſimir*,
» aujourd'hui régnant, qui porte les
» Armoiries de *Suéde* avec celles de
» *Pologne*. »

Nous convenons, de bonne foi, que la première idée qu'a droit de faire naître la lecture de cette Anecdote, eſt celle d'un vrai Roman, que la haine du Duc *de Rohan*, ou de ſon Editeur (tous

les deux également *Calviniſtes*) a ſeule pû leur inſpirer pour faire Pièce aux *Jéſuites :* & avec d'autant plus de raiſon que, ni *Puffendorf*, ni aucun des Auteurs qui ont écrit en François ſur l'hiſtoire de *Suède*, n'en font aucune eſpèce de mention.

Mais, d'un autre côté, comment concevoir qu'un Fait auſſi extraordinaire que celui-ci, & qui ſe trouve conſigné depuis plus d'un ſiècle dans un Ouvrage qui toujours paſſa pour celui d'un Auteur tel que le Duc *de Rohan*, ſoit reſté, ou aſſez ignoré, ou aſſez mépriſé par les *Jeſuites*, pour qu'ils aient pû ne pas ſe croire intéreſſés à le combattre ? Pour que leurs ennemis (& l'on ſait qu'ils en avoient beaucoup !) ayent également négligé de s'en prévaloir contre eux ? Pour que les indifférens mêmes, & ſeulement amateurs de l'hiſtoire, ne ſe ſoient jamais aviſés d'en faire, tout au moins, la remarque ?..

que !.. Ceci peut donc être regardé, comme un vrai Problême historique, qui, ne fusse qu'à ce titre, nous a semblé digne de piquer la curiosité de nos Lecteurs, & peut-être d'engager quelque Homme de Lettres plus instruit que nous ne le sommes à en tenter la résolution, soit en consultant les Historiens du Pays où l'on a établi la Scène, soit en faisant part au Public des Pièces peu connues qui peuvent avoir, dès long-tems, démontré le ridicule & l'absurdité de cette Fable, si tant est qu'en effet ç'en soit une.

Henri, Duc *de Rohan*, Pair de France, né en 1579, mort le 13 Avril 1638, fut un des plus grands Capitaines de son siécle. C'est de lui que *Voltaire* a dit :

Avec tous les talens, le Ciel l'avoit fait naître ;
Il agit en héros, en sage il écrivit :

Il fut même grand-homme en combattant ſon maître,
Et plus grand lorſqu'il le ſervit.

Henri IV, ſous les yeux duquel il fit ſes premières campagnes, aima ce Seigneur avec tendreſſe; & ce qui fait le plus bel éloge de cet homme illuſtre, c'eſt qu'il conſerva toujours pour ce digne Monarque les ſentimens que ſes grandes qualités lui avoient inſpirés.

» Certes (diſoit-il, ſouvent après la » mort de ce bon & regrettable » Prince) « quand j'y penſe, le cœur » me fend!... Un coup de pique » donné en ſa préſence, m'eût plus » ſatisfait qu'aujourd'hui le gain d'une » bataille. J'euſſe plus eſtimé la moin- » dre louange de lui en ce métier, » dont il étoit le premier Maître de » ſon tems, que toutes celles de tous » les Capitaines qui vivent aujour- » d'hui! »

Devenu chef des *Calviniſtes*, après la mort du Monarque, il ſe rendit

auſſi redoutable par ſon génie que par ſon épée. Après la prise de *la Rochelle* par *Louis XIII*, le ſeul ſacrifice un peu conſidérable qu'ils ſe virent forcés de faire, fut celui de leurs fortifications. Surquoi quelques eſprits, auſſi injuſtes que chagrins, ayant ôſé l'accuſer de les avoir trahis : » Venez ! » (s'écria-t-il, en leur préſentant ſon » ſein découvert) « je veux bien mou» rir de votre main, après avoir mille » fois hazardé ma vie pour votre ſer» vice. «

La paix qui ſe fit en 1629, le rendant inutile à ſon parti, il ſe retira à *Veniſe*, où il fut choiſi pour Général de cette République ; & d'où il fut rappellé en France, où il ſervit avec autant de valeur que de zèle, lorſqu'à la tête des *ligues Suiſſes* il fit rentrer ſous leur obéiſſance *la Valteline*, dont les Troupes Allemandes & Eſpagnoles s'étoient emparée.

bre, avec une Epitaphe qui comprend les plus belles actions de ſa vie, & où il eſt révéré comme le héros de ſa religion. Lorſque ſon convoi paſſa par la Suiſſe, il n'y eut perſonne, de quelque âge & de quelque qualité qu'il fût, qui n'accompagnât ſon corps & ne l'honorât de ſoupirs & de larmes. Que ceux-même, qui l'avoient perſécuté durant ſa vie, témoignèrent que l'Etat perdoit beaucoup à ſa mort. Mais la République de *Veniſe*, donna des témoignages extraordinaires de ſa douleur, en recevant ſes armes avec vénération, & en les faiſant placer dans un lieu aſſez éminent pour qu'il marquât à la poſtérité toute l'eſtime qu'elle croyoit devoir aux vertus de ce grand Capitaine, ainſi qu'à tout ce que ſa conduite avoit toujours eu de reſpectable.

N. B. Pour achever de convaincre

les plus incrédules, (car il en eſt encore qui ſemblent douter que l'Ouvrage dont il s'agit ici ſoit en effet du Duc de *Rohan*) & pour les convaincre qu'il étoit auſſi grand homme d'Etat que grand Capitaine, nous croyons devoir leur remettre ſous les yeux la très-exacte, mais vraiment excellente Préface, qui précéde ſon livre.

» les Princes commandent aux Peu-
» ples, & l'intérêt commande aux
» Princes. »

» La connoiſſance de cet intérêt eſt
» d'autant plus relevée par-deſſus celle
» des actions des Princes, qu'eux-
» mêmes le ſont par-deſſus les Peuples.
» Le Prince ſe peut tromper, ſon
» Conſeil être corrompu; mais l'in-
» térêt ſeul ne peut jamais manquer:
» ſelon qu'il eſt bien ou mal entendu,
» il fait vivre ou mourir les Etats.
» Et comme il a toujours pour but
» l'accroiſſement, ou pour le moins la

» conſervation ; auſſi pour y parvenir
» faut-il qu'il ſe change ſelon les tems.
» De ſorte que, pour bien conſidérer
» l'intérêt des Princes d'aujourd'hui,
» il n'eſt pas beſoin de remonter fort
» haut, mais ſeulement de le prendre
» ſur le pied des affaires préſentes.
» Pour cet effet, il faut poſer pour
» fondement, qu'il y a deux Puiſſances
» dans la Chrétienté, qui ſont comme
» les deux Poles deſquels dépendent
» les influences de la paix & de la
» guerre ſur les autres Etats, à ſavoir
» les Maiſons de France & d'Eſpagne.
» Celle d'Eſpagne, ſe trouvant accrue
» tout d'un coup, n'a pû cacher le
» deſſein qu'elle avoit de ſe rendre maî-
» treſſe, & de faire lever en Occident
» le Soleil d'une nouvelle Monarchie
» *Univerſelle* ; celle de France s'eſt
» incontinent portée à faire le contre-
» poids. Les autres Princes ſe ſont
» attachés à l'une ou à l'autre, ſuivant

» leur intérêt. Mais d'autant qu'il a » été, ou bien, ou mal ſuivi, il a » cauſé la ruine des uns, ou la grandeur » des autres. »

» J'ai réſolu de faire voir en ce préſent Traité, premierement quel étoit » le véritable intérêt de ces deux Puiſſances, & des autres qui ſemblent en » quelque façon dépendre de leur » Protection. Après cela je montrerai » combien on s'eſt éloigné de ce véritable intérêt, ou pour n'avoir pas été » bien entendu par le Prince, ou pour » lui avoir été déguiſé par la corruption de ſes Miniſtres.

P. S. Ajoutons à ceci que ce même Ouvrage eſt dédié au Cardinal de *Richelieu.*

EPITAPHE
DU DUC DE ROHAN,
Par le célèbre *Arnaud d'Andilly*.

GRAND de cœur, grand d'eſprit, & grand par ma naiſſance,
J'aurois pouſſé des Lys la gloire juſqu'aux Cieux,
Si de mes hauts projets les deſtins envieux,
N'euſſent armé mon bras pour ma propre défenſe.

L'Europe, en mon malheur, admira ma conſtance;
Mon ſort eut pour jaloux les plus ambitieux.
Je fus Chef d'un Parti, ſans être factieux;
Mon Roi connut mon zèle, & vit mon innocence.

Comme un autre *Annibal*, par mes travaux guerriers,
Sur les *Alpes*, cent fois, j'ai cueilli des lauriers.
Auſſi vaillant Soldat, que parfait Capitaine,

J'aurois paſſé *Céſar*, ſi j'avois eu ſon ſort.
J'ai vaincu comme lui, dans les champs d'*Alcamène*;*
Mais il n'y mourut pas, & j'y trouvai la mort.

---

* C'eſt *Ulme*. [*Alcimonis urbs.*]

Le Duc *de Rohan*, voyageant en Suiſſe, & ſe trouvant indiſpoſé, on lui fit

venir le plus célèbre Médecin du canton, qui s'appelloit le Docteur *Thibaud*. « Il me semble (lui dit le Duc) que » votre visage ne m'est pas inconnu ?— « » Cela pourroit bien être, Monseigneur, » puisque j'ai eu l'honneur d'être le Ma- » réchal de votre Ecurie. — Eh ! com- » ment diable, vous trouvez-vous au- » jourd'hui Médecin ? Et comment » pouvez-vous traiter ici vos mala- » des ? — « Comme les Chevaux de » votre Alteſſe. Il eſt vrai qu'il en meurt » pluſieurs ; mais j'en guéris beaucoup. » Ainſi, de grace, Monſeigneur, ne » me décelez pas ! Et laiſſez-moi con- » tinuer de gagner ma vie avec Meſ- » ſieurs les Suiſſes ? »

LE MÉNAGE POLI.

ANECDOTE

Hiſtorique, Angloiſe & Moderne.

IL y avoit au plus un an, que la belle & célèbre *Miſſ* *** avoit été accordée par ſes tuteurs aux vœux de l'heureux Lord ***, * qui de l'aveu de toute l'Angleterre, avoit reçu avec elle tout ce que l'Amour & la Fortune pouvoient offrir à un mari, de plus précieux.

Quelle félicité pour lui, ſi avec plus de goût, & un autre caractère que le ſien, il eût ſû le rendre plus durable!

Mais il étoit du nombre de ceux, pour qui le sèxe n'a qu'un ſeul mérite; de

* *Petit-fils, du côté maternel, de l'un des plus grands hommes qu'ait produit l'Angleterre.*

ces prétendus *Agréables*, qui ne voient dans une femme qu'un nouveau Meuble, & qui ceſſe de leur être cher, dès qu'un autre brillant colifichet vient à frapper leurs yeux.

Le premier mois de leur union, après avoir épuiſé tous les tranſports de l'Epoux, ne lui laiſſa pour ſon Epouſe qu'une morne tiédeur, à laquelle ſuccéda bientôt le dégoût.

Les alarmes, les prévenances, tous les moyens qu'employa la jeune & tendre *Lady* pour le ramener à elle, ne parurent d'abord qu'ennuyeux au Lord, & par degrés devinrent à ſes yeux inſupportables.

Il ſentoit cependant qu'après avoir d'abord tant aimé ſon Epouſe, un changement ſi ſubit & ſi choquant, ne pouvoit que cruellement bleſſer & la tendreſſe & l'amour-propre qu'il ſuppoſoit en elle. Mais ou trop foible, ou trop fat, pour tenter ſeulement de ſe vain-

cre, le Lord ceſſa bientôt de ſe gêner, & reprit, ſecrettement, ſon train de vie ordinaire.

La dame en fut vivement indignée. Mais trop vaine pour ſe plaindre d'un malheur, auquel toutes les tentatives qu'elle avoit faites, & la connoiſſance qu'elle croyoit avoir acquiſe de ſon Epoux, ne lui promettoient point de remède; elle diſſimula ſa peine, & parvint inſenſiblement à en mépriſer, intérieurement, l'Auteur.

Tous deux doués d'un diſcernement également fin, ſentirent preſque en même tems, à quel point ils ſe haïſſoient.... Trop politiques cependant pour en rien laiſſer paroître, l'un & l'autre, dès-lors, ne ſongèrent plus qu'à s'obſerver eux-mêmes, qu'à déguiſer leurs véritables ſentimens, ſous les dehors des égards, de la complaiſance, & des attentions les plus ſuivies.

Ce nouveau genre de ſupplice mu-

tuel, ne pouvoit pourtant durer longtems !

Le Lord enfin, quoique trop tard, ſentit & ne pût ſe diſſimuler les défauts de ſon propre cœur ; & les rares qualités de ſon Epouſe, le vide des plaiſirs qu'il avoit cru trouver ailleurs, le ranimerent au point, de chercher en lui des feux, dont *Milady* lui avoit ci-devant paru ſi digne.... Mais l'Amour étoit irrévocablement éteint chez elle, ainſi que chez lui ; & la froide Raiſon ne fut jamais propre à le rallumer !

Enfin, auſſi fatigué de ſon état, que laſſé de vivre dans un monde, dont les agrémens & les diſſipations, quelques variées & multipliées qu'elles fuſſent, n'avoient plus rien de piquant pour lui ; cependant pas encore aſſez *Anglois*, pour uſer ſitôt du remède familier à ſa nation, il ſe détermina, tout-à coup, à ſe retirer dans ſes Terres, & à chercher dans les amuſemens de

la campagne quelque ſoulagement à ſes ennuis.

L'idée de ce genre de vie le flattoit d'autant plus, qu'il étoit nouveau pour lui; & qu'à ſuppoſer que ſon Epouſe pouſsât la complaiſance juſqu'à conſentir à le ſuivre, il eſpéroit que le regret d'avoir quitté Londres, la crainte de n'y pas revenir de long-tems, & l'accablante uniformité de la vie champêtre, pourroient inſenſiblement prendre aſſez ſur elle, pour le mettre à portée de jouir bientôt des douceurs du veuvage, après lequel il aſpiroit.

C'eſt avec ces louables diſpoſitions, qu'il fit part de ſes projets de retraite à *Milady*; qui en reçut la propoſition, comme une perſonne trop malheureuſe & trop indifférente ſur ſon ſort, pour en concevoir ni peine, ni plaiſir.

Tant de réſignation ſurprit le Lord, & le toucha aſſez ſenſiblement pour le déterminer, non-ſeulement à redoubler

d'égards pour ſon Epouſe, mais pour ne plus chercher à la tromper par de fades apparences d'une paſſion, dont il ne ſe ſentoit plus ſuſceptible. De ſorte que, quelques jours après cet entretien, nos deux Epoux, ſuivis de toute leur maiſon, & voyageant dans la même voiture, avoient à peine perdu Londres de vue, que le Lord, fixant, tout-à-coup, ſon Epouſe : « Convenez (lui dit-il, froidement) convenez, ma chère, que j'ai l'air auſſi ſot, en vous avouant que j'ai ceſſé de vous aimer, que je l'avois ſans doute, lorſque je vous fis, pour la première fois, l'aveu de ma tendreſſe ? Avouez encore, avec la même ſincérité, que le ſeul eſpoir qui puiſſe nous reſter, en allant vivre ainſi, *maritalement* dans nos Terres ; le ſeul, dis-je, qui puiſſe encore nous flatter, & nous promettre un avenir heureux, n'eſt autre que celui de la plus prompte ſurvivance ?... Car le deſir, vous le

ſavez, ne dépend point de nous ? Et malheureuſement, vous m'en inſpirez, on ne ſauroit moins !.... J'en ſuis pourtant fâché, je vous le jure ; & vous l'êtes, ſans doute auſſi ?...

Eh bien, aidons-nous donc, ma chère, & ſur-tout, avec franchiſe ? Promettons-nous, réciproquement, d'employer tous nos ſoins, pour tromper le peuple Campagnard, avec lequel nous allons vivre ? Et ſi nous nous haïſſons intérieurement, de faire tout ce qui ſera en nous, pour que ce ſoit, du moins, avec toute la décence qui convient à des perſonnes de notre rang ? »

« Mylord, lui dit la dame (ſans paroître choquée de la confidence) vous avez long-tems fréquenté la Cour, & vous me le prouvez. C'eſt-là, ſur-tout, que le bien qu'on nous veut s'exprime avec chaleur, & que le mal ſe couvre du manteau de la plus fine politeſſe... Ainſi, mon cher, ſans jamais ceſſer

d'être, reſpectivement, polis vis-à-vis des autres, réſervons-nous la liberté de ne nous rien diſſimuler lorſque, ainſi qu'aujourd'hui, nous nous trouverons ſans témoins.... Et pour vous prouver que le cœur peut y trouver encore quelque plaiſir; apprenez, (par exemple) cher Lord, que depuis très-long-tems, je ſuis inſenſiblement parvenue à vous haïr, preſque auſſi cordialement que je vous mépriſe; & que j'ai aſſez pris ſur moi, pour que ni vous, ni d'autres, en ait conçu le plus léger ſoupçon!... Que dis-je? Vous-même avez probablement penſé, que l'eſpoir de ramener un Epoux infidelle, pourroit encore ſecrettement flatter mon cœur, ou tout au moins ma vanité? Perdez, ſi vous l'aviez, un eſpoir trop humiliant pour moi?... Ainſi plus de gêne entre nous. Aimez, cher Lord, aimez par-tout où vous voudrez. Buvez, jouez, chaſſez, ſans jamais craindre un ſeul reproche

de ma part... Devenez même, s'il ſe peut, à force de crapule, & d'exercices violens, auſſi complettement mépriſable, qu'il convient que vous le ſoyez, pour mon repos & pour le vôtre.

Nos Epoux, arrivés dans le Comté de *Rutland*, y vécurent, paiſiblement, quelques mois dans des eſpérances, qui tardant trop à ſe réaliſer, au gré des deux parties, engagèrent enfin le Lord à paſſer, un matin, dans l'appartement de ſa *Moitié*, & à lui tenir le propos ſuivant :

J'ai réfléchi, ma chère, & peut-être avez-vous déjà penſé comme moi, que l'air, trop pur, de cette partie de l'Angleterre, pourroit tromper encore longtems notre attente. Car, loin d'altérer, ni ma ſanté, ni la vôtre, il ſemble, chaque jour, la rétablir & la fortifier... Que diriez-vous, ſi je vous propoſois, d'aller paſſer l'Automne, dans le Comté d'*Eſſex* ?.... Nul pays n'eſt,

en vérité, plus convenable au but que nous nous proposons tous deux !..... Parlez-moi, naturellement ?... Et ſi vous penſez comme moi ; ſi vous avez la complaiſance de m'y accompagner ; j'offre, en partant d'ici, d'ajouter à votre douaire, le revenu de la Terre que nous habitons ; & dont l'importance peut n'être pas à dédaigner, ſurtout pour qui ne ſeroit pas fâché d'ajouter au bien-être d'un veuvage.

L'Epouſe, auſſi traitable que polie, crut devoir ſe prêter à cette nouvelle propoſition ; & revint, le Printems ſuivant, à Londres, après avoir vû mettre ſon cher Lord, dans le tombeau de ſes ayeux.

ACTION DE BRAVOURE EXTRAORDINAIRE.

N... *d'Urſon*, jeune Gentilhomme, âgé de vingt ans, Lieutenant dans le Régiment de Bretagne, étant au ſiège de *Coni*, en 1691, fut commandé pour conduire les Travailleurs de la ſappe du Chemin couvert. Le 27 Juin, étant à ſon poſte, les Aſſiégés qui, tout à coup, firent une ſortie, la pouſſerent de telle ſorte, qu'ayant effrayé ceux qui devoient le ſoutenir, le jeune homme ſe trouva ſeul, & enveloppé de grand nombre d'ennemis. Il en tua trois & reçut douze bleſſures, ſcavoir, deux coups de Bayonnette dans la poîtrine, quatre coups de Sâbre ſur le bras droit, deux autres à la main gauche, dont l'un lui coupa

le tendon de *l'index*; & enfin quatre autres ſur la tête dont le plus cruel lui emporta une partie du Crâne avec ſes deux tables; de ſorte qu'on voyoit la dure-mère denuée d'os, & ſon mouvement à découvert.

Terraſſé par ce coup terrible, il eut pourtant le courage de ſe relever, & après être un peu revenu à lui-même, d'aller paſſer ſon épée à travers le corps d'un Officier ennemi, où il la laiſſa. Cet effort l'ayant fait retomber, il fut pris & emmené dans la ville aſſiégée, où après trois mois & demi, il fut échangé vers la fin d'Octobre.

Il fut préſenté au Roi en Janvier 1694 dans une coiffure bien bizarre. Ne pouvant porter ni Perruque ni Chapeau, il avoit une Calotte d'Argent, qui couvroit ſa bleſſure, & que couvroit un Bonnet à la Dragonne, fourré de Martre, qu'il n'ôtoit jamais, pas même à l'Egliſe,

Toute la Cour l'accueillit avec empreſſement, le regarda avec une eſpèce d'admiration, & voulut voir les morceaux de ſon Crâne qu'il portoit toujours avec lui.

PARAPHRASE,

PARAPHRASE D'*ORPHÉE*,

REDONDILLE ESPAGNOLE,*

D. *Don Françiſco Quevédo.*

POUR ravoir ſa femme *Euridice*,
Orphée aux Enfers s'en alla :
Eſt-il ſi bizare caprice,
Dont on s'étonne après cela ?

Dans un accès de ce délire,
Où ſon jugement ſe perdit,
Pouvoit-il chercher rien de pire,
Ni dans un climat plus maudit ?

Il chanta des Airs pitoyables,
Dont le tendre accompagnement
Suſpendit la fureur des Diables
Et des Coupables le tourment.

* *L'Auteur de cette Paraphraſe, qui parut* (dit-on) *il y a cinquante ou ſoixante ans, ne s'eſt pas fait connoître.*

Sa voix ne touchoit point leur âme ;
Mais la ſeule admiration,
Qu'un ſot, pour recouvrer ſa femme,
Témoignât tant de paſſion !

Alors *Pluton*, hochant la tête,
Dit au Chanteur alangouri :
« Oh ! Maître fou, comme Poëte,
» Et beaucoup plus comme Mari !

» *Proſerpine* eſt bonne Diableſſe ;
» Mais je te jure, ſur ma foi,
» Que les ſix mois qu'elle me laiſſe,
» Ne ſont pas les moins gais pour moi !

» Fût-elle aux Cieux, cent ans encore,
» Pour ſe ſouſtraire à mon pouvoir ;
» Je n'irai point ſur la Mandore
» Braire en Bémol, pour la ravoir.

» Quand tu conçus quelque eſpérance
» De nous fléchir par tes accords,
» Ignorois-tu que le ſilence,
» Eſt l'unique charme des Morts ?

» Puiſqu'une impertinente flâme,
» Pour le troubler t'as fait venir;
» Parques, qu'on lui rende ſa femme!
» On ne ſauroit mieux le punir.

» En vertu de mon indulgence,
» Bientôt, puiſqu'il le veut ainſi,
» Il ſera damné, par avance,
» Et peut-être un peu plus qu'ici.

» Mais pour payer de ſa Muſique
» Le plaiſir, aux Enfers ſi neuf;
» Ajoutons-y quelque rubrique,
» Qui puiſſe encore le rendre veuf.

» A ce ſoin l'Équité m'invite,
» Qui veut que d'un même ſujet
» On récompenſe le mérite,
» Quand on a puni le forfait.

» Rendez-lui donc ſa demoiſelle,
» Qui le ſuivra, ſans dire mot....
» Mais s'il tourne les yeux ſur elle;
» Qu'on me la refourre au Cachot!

» Peu de cœurs, de chaîne si forte,
» Avec leur moitié sont unis. . .
» Mais qu'il en est de cette sorte,
» Qui voudroient bien être punis!

» Ah! si des femmes incommodes,
» Des tours de tête délivroient;
» Que de maris, comme Pagodes,
» Incessamment, la tourneroient!

Ainsi sur son trône de braise,
Parla le Monarque enivré. . .
Son sage Arrêt, dans la fournaise,
Par tout son peuple fut loué.

L'ordre est suivi. . . Mais cette Fête
Se termine en piteux regrets:
Orphée, ayant tourné la tête,
Redevient veuf, sur nouveaux frais!

Pour son impatience extrême,
Que sa raison ne peut calmer,
Le Malheureux perd ce qu'il aime,
A force de le trop aimer!

L'Epoux, qui la voit disparoître,
Se livre au plus mortel ennui,
Assez sot pour ne pas connoître
Le bien qu'on lui fait malgré lui!

L'Enfer, à ses plaintes touchantes,
Cessant de se laisser charmer;
Dans la *Thrace*, par les Bacchantes,
Il s'en va se faire assommer.

Vaine & légère comme un songe,
Qu'un Dormeur prend pour vérité,
L'Ombre gémit... & se replonge
Dans l'éternelle obscurité!

Sans murmurer de son supplice,
La pauvre âme renonce au jour...
Pouvoit-elle, en bonne justice,
Se plaindre d'un excès d'Amour!

Se double mort la désespère,
De rompre un lien si parfait...
Mais las! la cause en est si chère,
Qu'il faut pardonner à l'effet.

Du beau ſexe double victime,
Chantre affligé, conſole-toi :
Force gens d'un rang plus ſublime,
Ont bien ſubi la même loi.

C'eſt vainement qu'on s'évertue,
Contre un Vainqueur ſi redouté :
Eh ! qu'importe, au fond, qui nous tue,
Ses faveurs, ou ſa cruauté ? —

Dames, ſi cette hiſtoriette
Irrite vos cœurs inhumains ?
C'eſt un Eſpagnol qui l'a faite ;
Pour moi, je m'en lave les mains.

Ovide à cette même Fable,
Direz-vous, donne un tour galant ?
Ce Romain étoit raiſonnable,
L'Eſpagnol n'eſt qu'un inſolent.

Eh, vive Hymen ! ſous ſon Empire,
On boit, on mange, on fait dodo,
Et... « D'accord. Mais le Mot pour rire,
N'en n'eſt pas moins dans *Quévédo*.

F. QUÉVÉDO DE VILLÉGAS, Chevalier Eſpagnol, né en 1570, cultiva la Poëſie, qui lui procura de la gloire & des chagrins. Il s'aviſa de critiquer, un peu trop amèrement, le Miniſtère du Comte d'OLIVARÈS, qui le fit mettre en priſon, d'où il ne ſortit qu'après la diſgrace de l'Offenſé. Cet Auteur eſt mis au rang des plus célèbres Écrivains de ſa nation.

Ses Ouvrages en Proſe, l'AVENTURIER NOCTURNE, l'AVENTURIER BUSCON & autres, ne ſont que des Satyres ingénieuſes, & plaiſantes, de tous les Etats de la vie. Ils ont été traduits en François, par le ſieur DE GENEST, & imprimés à BRUXELLES, en 1698, avec de très-jolies figures, par J. HARREWIN, en 2 volumes, in-16.

TRADITION DANOISE,

SUR LA MAISON DE *FALINSPERK*.

LE Nord a ſes Origines Fabuleuſes & ſes Traditions populaires ſur les grandes Maiſons, comme tous les autres pays *

Il n'y avoit pas long-tems (dit une ancienne Chronique) qu'un Comte de *Falinſperk*, avoit épouſé une des plus belles femmes du *Danemarck*; lorſque une nuit qu'elle dormoit auprès de ſon époux, elle ſe ſentit réveiller par un grand bruit.

* *Pluſieurs grandes Maiſons ont en effet une Fable pour leur Origine, & cela ſeul ſuffiroit pour prouver leur Antiquité. Celle de* LUZIGNAN *&* SASSENAGE, *ſe vantent d'être deſcendues de* MÉLUSINE. *Et il eſt probable qu'un Recueil de ces Origines Romaneſques, pourroit, juſqu'à certain point, être amuſant.*

La dame n'étoit point peureuſe ; elle entrouvrit les rideaux, & vit entrer dans ſa chambre une petite femme, qui n'avoit au plus qu'une coudée de haut : mais d'une beauté merveilleuſe, & qui tenoit un flambeau à la main. Elle imagina, d'abord, que c'étoit un Ange ; mais elle ſe trouva bien-tôt trop bien éveillée pour demeurer long-tems dans cette erreur.

La petite Créature, en s'approchant de ſon lit, la ſurprit ſi fort, que la Comteſſe ne ſongea même pas à réveiller ſon mari.

» Ne vous troublez point, lui dit la Naine ?.. Loin de ſonger à vous faire aucun mal, je vous annonce une grande fortune pour les enfans que vous aurez, ſi vous êtes aſſez courageuſe pour m'accorder la grace que j'attends de vous. »

Ce compliment ne raſſura pas tout à fait la Comteſſe. Mais la petite femme

s'étant approchée de plus près, lui parla si affectueusement, qu'elle la mit en état d'écouter avec plus d'attention, les propositions qu'elle avoit à lui faire.

» Si vous voulez remplir, ajouta la Naine, ce que je vous prescrirai, sans y manquer en aucun point, votre bonheur futur est assuré !.. Suivez-moi, sans crainte !.. Et gardez-vous, surtout, dans l'endroit où je vais vous conduire, de rien manger de tout ce qu'on pourra vous presenter ! On vous offrira tout ce qui peut être capable de tenter l'âme la plus desintéressée ?... Refusez tout, avec politesse ; & ne prenez rien que de moi. »

La Comtesse, persuadée par la Naine, & ne pouvant imaginer que cette aimable Créature eût pû former quelque dessein capable de lui nuire, se leva le plus doucement qu'elle put, prit une robe, & sortit à la lueur du flambeau que portoit sa conductrice,

Après avoir traverſé, en moins de rien, de longs & vaſtes ſouterrains; qu'on juge de l'etonnement de la Comteſſe, en entrant dans un appartement, où l'or, les pierreries & un grand nombre de lumières, formoient un jour très-éclatant, & en ſe voyant accueillie par un grand nombre de perſonnes de la taille de ſa conductrice! Leſquelles, après lui avoir fait traverſer les plus riches appartemens, l'introduiſirent dans une chambre, à lit, dont ſes yeux ne pouvoient ſoutenir l'éclat!

Un très-joli Nain, qu'elle jugea, par ſa figure, être le Souverain de ce petit peuple, fit quelque pas au devant d'elle, la reçut avec dignité, la mena vers le lit, & lui montra la Reine, qui, dit-il, avoit beſoin de la Comteſſe, pour mettre au monde ſon premier enfant.

Autre embarras pour la dame, qui n'en avoit pas encore eu!.. Il fallut

pourtant obéïr. Le hazard la ſervit bien; & la naiſſance d'un garçon, combla bien-tôt le Roi, la Reine, toute leur petite Cour de la joie la plus vive.

Après avoir accablé la Comteſſe de complimens, qui exprimoient toute l'importance du ſervice qu'elle venoit de rendre, on la conduiſit dans un ſallon, dont la magnificence étoit égale à tout ce qu'elle avoit déja vû; & où l'on ſervit une collation, dans laquelle tout ce qu'on peut imaginer de plus délicieux, ſe trouvoit raſſemblé.

Mais quelques inſtances qu'on lui fît elle refuſe de manger. On lui offrit alors les bijoux les plus précieux. Mais la dame, qui n'avoit pas oublié les leçons de ſa conductrice, ſe borna à demander, pour toutes graces, qu'il lui fut permis de retourner auprès de ſon époux.

Après l'avoir remiſe dans ſa chambre, où il dormoit encore, la Naine, lui tint à peu près ce diſcours:

» Vous avez rendu un ſi grand ſervice à notre petit Royaume, que jamais nous ne l'oublierons..... Et pour vous le prouver, commencez par prendre ceci, dit-elle, en lui donnant un petit ſac, brodé d'argent?... Vous n'y voyez que trois rouleaux de bois? Mais demain, à votre réveil, ils ſeront convertis en Or. Mettez-les ſous votre chevet?... Racontez votre aventure à votre Epoux; & ſongez, tous les deux, à la tenir toujours ſecrette! »

» De l'un de ces rouleaux, faites faire un hareng; de l'autre, des jettons; & du troiſième, une quenouille. Vous aurez trois garçons, qui formeront, un jour, trois branches dans la Maiſon de *Falinſperk*. Le poſſeſſeur du hareng deviendra fameux dans la guerre; ainſi que ſes deſcendans; celui qui aura les jettons, poſſédera les premiers emplois de l'État, ainſi que ſa poſtérité;

& la quenouille portera l'abondance, tant en biens qu'en ſucceſſeurs, dans la branche qui la conſervera.

La Comteſſe, qui d'abord avoit eu de la peine à ſe rendormir, ſe réveilla pourtant avant ſon mari, & lui raconta ſon aventure, qu'il prit pour un rêve, & dont il rit beaucoup. Mais à la vue des trois rouleaux qui, réellement étoient d'or, il crut ne rien riſquer en exécutant, de point en point, ce que la Naine avoit preſcrit à ſa femme.

Il eut en effet trois garçons, qui tous (dit la Chronique) tant qu'ils ont conſervé cette eſpèce de Taliſman dans leur maiſon, ont eu les deſtinées qui leur avoient été prédites.

Ceux de la branche des jettons prétendent même encore (à ce qu'on aſſure aujourd'hui) qu'un Roi de Danemarck, leur en ayant un jour demandé un; celui qui conſentit à lui donner,

ſentit, au même inſtant, un mouvement auſſi ſubit que douloureux dans les entrailles.

TRAIT SINGULIER DU COMTE DE *ROCHESTER*. *

CE Lord s'étant attiré la disgrace de *Charles II*, Roi d'Angleterre, par une fameuse Satyre qu'il avoit faite contre ce Prince, avoit reçu ordre de ne plus paroître à la Cour. Dans le même-tems, le Duc de *Buckingham*, (*Georges de Villiers*) se trouvoit exilé pour quelques affaires d'une autre espèce; de sorte que l'un & l'autre se trouvant également désœuvrés, avec la plus grande conformité de sentimens & de goûts, ils résolurent, un beau soir, de parcourir ensemble toute l'Angleterre, ainsi que les anciens Chevaliers Errans, pour y chercher des Aventures qui pussent les désennuyer.

* *In the Life of the Earl, of* ROCHESTER.

Quelques unes de celles qu'ils mirent à fin, ſont depuis long-tems connues. La ſuivante l'eſt, dit-on, un peu moins.

Ayant, un jour, apperçu ſur la route de *Newmaket*, ſi fameux pour les courſes de Chevaux, une hôtellerie fermée, ſur la porte de laquelle ils virent qu'elle étoit à louer; & l'idée de s'y établir, en qualité d'Aubergiſtes leur ayant paru plaiſante; les deux Chevaliers ſe défont, dans la maiſon voiſine, de leurs équipages, reviennent louer cette maiſon, & la rempliſſent de tous les meubles & effets néceſſaires à la profeſſion qu'ils ſont enchantés d'embraſſer.

Ils avoient gardé quelques laquais de confiance; ſur-tout l'un d'entre eux, aſſez bon Cuiſinier, & s'étant réſervé le rôle de Maître, qu'ils exerçoient alternativement, ils n'eurent d'abord d'autre but que celui de s'amuſer aux dépens de leurs hôtes; & d'établir, en les traitant bien & à très-bon compte, la réputation de leur maiſon.

Le ſuccès n'ayant pas tardé à remplir leur attente, ils crurent ne devoir pas différer plus long-tems à mettre à exécution le plan de conjuration qu'ils avoient formé contre les pauvres maris des environs. Ils connoiſſoient trop le caractère des Payſans renforcés de ce pays, qui ne reſpirent que le plaiſir & la bonne chère, pour n'être pas ſûrs qu'en les prenant par ce foible, & ſurtout en les régalant auſſi bien qu'à bon marché, ils ne pouvoient manquer de voir bientôt abonder chez eux les plus diſtingués du Canton, avec leurs épouſes & leurs parentes.

Auſſi ne parla-t-on bientôt plus dans la Province que des deux nouveaux Aubergiſtes, de l'excellence de leur Cuiſinier, de la bonté de leurs vins, de leur affabilité pour les maris, de leur galanteries envers les dames, ainſi que de la modicité du prix qu'ils mettoient aux attentions & aux bons traitemens

qu'on étoit toujours sûr de trouver chez eux.

Ces bonnes gens ignoroient, il est vrai, ce qu'il leur en coutoit d'ailleurs, & sur-tout lorsqu'ils étoient ivres; & que si *Bacchus* & *Comus* triomphoient d'un côté, *Venus* ne perdoit pas son tems de l'autre.

Ce train de vie, & la diversité des scènes piquantes qui se succèdoient les unes aux autres, amusoient nos deux Lords exilés, au point de leur faire oublier leur disgrace; lorsqu'une Course de Chevaux, dont on faisoit grand bruit, ayant attiré le Monarque & une partie de sa Cour à *Newmaket*, où tout retentissoit du nom de nos deux Aventuriers; ce Prince, qui voulut les voir, reconnut bientôt en eux les deux Lords; & que la singularité de leur métamorphose lui parut assez plaisante, pour qu'il lui fût possible de leur garder plus long tems rancune.

N. B. Jean *Wilmot*, Comte de *Rocheſter*, né en 1648, & mort en 1680, prit d'abord le parti des armes, ſervit avec diſtinction ſa patrie, & bientôt s'abandonna tout entier à ſon goût pour les plaiſirs & pour l'étude; mérita les faveurs du Roi par ſon zèle, joint aux agrémens de ſon eſprit, & bientôt ſon indignation, par ſes Satyres. Ses Ouvrages, auſſi mordans qu'obſcènes, mais pétillans de traits ſublimes, de penſées hardies & d'imagination ſont généralement connus en Angleterre, & pluſieurs de ſes Satyres ont été traduites en François.

Voici comme il eſt peint par une femme, dans *les Mémoires de Gramont*, (par le Comte *Antoine Hamilton*:) le » Lord *Rocheſter* eſt ſans contredit » l'homme d'Angleterre qui a le plus » d'eſprit, & le moins d'honneur. Il » n'eſt dangereux que pour notre ſexe;

» mais il l'eſt au point qu'il n'y a pas
» de femme qui l'écoute trois fois, qui
» n'en ſoit pour ſa réputation. C'eſt
» une bonne fortune qui ne peut lui
» échapper, de façon ou d'autre, puiſ-
» qu'il la poſſède dans ſes écrits, s'il
» n'en peut avoir autre choſe; & dans
» le ſiècle où nous vivons, l'un vaut
» l'autre à l'égard du public, &c. »

PHILOSOPHIE ET MORT D'UN JEUNE SUÉDOIS *.

DE quelles idées, quelque extraordinaires qu'elles ſoient, l'eſprit humain n'eſt-il pas ſuſceptible?

Peu de jours avant notre voyage de *Suède* (dit le célèbre *Huet*, Evêque d'*Avranches*) il arriva à *Stockholm* une étrange aventure. Un jeune homme, qui ne manquoit pas de fortune, & dont la conduite avoit toujours été aſſez réglée, prit, en plein jour, un enfant dans la rue, jouant devant la boutique de ſon père, & lui coupa la gorge. On l'arrête auſſi-tôt, & on le mène devant les Juges. Interrogé ſur les motifs de cette méchante action: Meſſieurs (dit-il) j'avoue mon crime, & je reconnois que j'ai mérité la mort. Bien loin de vouloir

me juſtifier, & tâcher d'obtenir le pardon de ma faute, je ſens trop que vous commettriez une grande injuſtice, en me la pardonnant. Après avoir bien conſidéré la vie, & bien étudié la mort, j'ai jugé la mort préférable à la vie; & dès-là, j'ai cherché les moyens de ſortir de ce monde.

Après bien des réflexions, voyant que je ne pouvois aller au but où je tendois, que par un crime; je me ſuis fixé à celui que j'ai commis, comme le moins méchant, & le plus excuſable. J'ai tué un enfant, dans l'âge d'innocence, & par-là lui ai aſſuré ſon ſalut. J'ai même ſoulagé ſon père, déja chargé d'une très nombreuſe famille, & de trop peu de moyens pour la faire aiſément ſubſiſter. Je ſais, néanmoins, que je ſuis coupable: mais j'eſpère que la punition que j'attens de vous, & la manière dont je la recevrai, obtiendront de Dieu le pardon de ma faute.

Ce jeune homme alla à la mort, en chantant ; & la reçut avec une joie & une fermeté qui étonnèrent les témoins de ſon ſupplice.

FIDÉLITÉ D'UN CHIEN.

Le même Auteur rapporte un autre trait de l'attachement d'un Chien, qui n'eſt pas moins ſurprenant :

Dans un Village, ſitué entre *Caen* & *Vire*, ſur la liſière du Canton, qu'on appelle le *Bocage* ; un Payſan, de mauvaiſe humeur, maltraitoit ſouvent ſa femme, au point que les voiſins étoient quelquefois obligés, par les cris de cette dernière, de venir mettre le *hola*. Après s'être déterminé à feindre de changer de conduite, & de ſe réconcilier avec elle, il en avoit en effet changé ; & dans les jours de loiſir, lui procuroit des promenades & des parties de plaiſir.

Un jour d'Eté, après une grande cha-

leur,

leur, l'ayant menée ſe repoſer ſur le bord d'une fontaine, ſous prétexte d'être fort altéré ; & la belle eau qui étoit devant eux, l'invitant (diſoit-il) à boire, il ſe couche de ſon long ſur le ventre, ſe déſaltére à longs traits, vante la fraîcheur de l'eau, & de-là propoſe à ſa femme d'en faire autant. Mais à peine la voit il dans la même poſture qu'il avoit lui-même priſe, qu'il ſe jette ſur elle, & lui plonge la tête dans l'eau, pour la noyer.

La pauvre femme ſe défendoit de ſon mieux, pour ſauver ſa vie ; mais auroit enfin ſuccombé, ſans le ſecours de ſon Chien, qui l'avoit ſuivie, qui l'aimoit, & ne la quittoit pas.

Ce fidèle & courageux animal, ſe jette alors ſur le mari, le prend à la gorge, lui fait lâcher priſe, & ſauve la vie à ſa Maîtreſſe.

ANECDOTE FRANÇOISE,

HISTORIQUE ET SURPRENANTE,

Depuis qu'on y croit moins, les Prodiges ſont rares.

LE Marquis de *Rambouillet*, frère aîné de Madame la Ducheſſe de *Montauſier*, & le Marquis de *Précy*, aîné de la Maiſon de *Nantouillet*, tous deux âgés de vingt-cinq à trente ans, étoient intimes amis, & alloient à la guerre, comme y vont en France preſque toutes les perſonnes de qualité.

Un jour qu'ils s'entretenoient des affaires de l'autre monde, après pluſieurs propos par leſquels ils s'avouèrent réciproquement, n'en être pas abſolument perſuadés, ils ſe promirent l'un à l'autre, que le premier des deux qui mourroit, en apporteroit des nouvelles à l'autre. Au

bout d'environ trois mois, le Marquis de *Rambouillet*, étant parti pour la Flandre, où la guerre étoit alors, ſon ami, que retenoit au lit une groſſe fiévre, ſe vit obligé de reſter à Paris.

Six ſemaines après, le Marquis de *Précy*, vers les ſix heures du matin, entend tirer les rideaux de ſon lit, ſe retourne bruſquement pour voir qui c'étoit, & appercevant le Marquis de *Rambouillet*, en buffle & en bottes, ſort de ſon lit, lui ſaute au col, & lui témoigne toute la joie que lui cauſoit ſont retour. Mais *Rambouillet*, en reculant quelques pas, lui dit d'un ton auſſi grave que ferme : que ces careſſes ne ſont plus de ſaiſon ; qu'il ne vient que pour s'acquitter de la parole qu'il lui avoit donnée ; qu'il avoit été tué, la veille, à l'armée ; que tout ce qu'on diſoit de l'autre monde, étoit certain ; & qu'il devoit par conſéquent ſonger à changer au plutôt de vie ; attendu que

lui-même, *Précy*, ſeroit auſſi tué dans la première affaire où il ſe trouveroit employé.

On ne peut exprimer l'excès de la ſurpriſe où fut à ce diſcours, le Marquis de *Précy !*... Sans pouvoir croire à ce qu'il entendoit, il fit de nouveaux efforts pour embraſſer ſon ami, qu'il croyoit le vouloir abuſer, pour s'apprêter matière à rire de ſa crédulité. Mais il n'embraſſa que du vent; & *Rambouillet*, pour le guérir de ſon incrédulité, lui montra, du doigt, ſa bleſſure, qui étoit dans les reins, & d'où le ſang ſembloit couler encore. Après quoi, le Phantôme s'évanouit, & laiſſa ſon ami dans une épouvante plus aiſée à comprendre qu'à exprimer. L'inſtant après, il ſonna ſon valet-de-chambre; & ſes cris ayant réveillé toute la maiſon, pluſieurs perſonnes accoururent, auxquels il raconta, en ſanglottant, cette étrange apparition; & dont le plus grand nombre imaginant

qu'elle ne pouvoit être attribuée qu'à l'ardeur de la fiévre, on le pria de ſe remettre au lit, en lui repréſentant, unanimement, que cette viſion ne pouvoit être que l'effet d'un rêve.

Malgré toutes ſes proteſtations ſur la réalité de l'aventure, il ne paſſa pas moins pour un Viſionnaire, juſqu'au jour où la poſte de Flandre étant arrivée, on apprit qu'en effet, le Marquis de *Rambouillet* avoit été tué à l'Affaire de....

Cette première circonſtance s'étant trouvée véritable & conforme, en tous points, au récit qu'en avoit fait *Précy*; ceux auxquels il en avoit fait part, commencèrent à croire qu'il pouvoit bien en être quelque choſe, attendu ſurtout que *Rambouillet* ayant été tué préciſément la veille du jour que *Precy* l'avoit dit, il étoit phyſiquement impoſſible qu'il l'eût appris naturellement.

Ce qu'il y a d'inconteſtable, c'eſt que

le Marquis de *Précy*, s'étant trouvé, quelque tems après, entraîné dans les guerres civiles, fut en effet tué, au combat de la porte *Saint Antoine*.

P. S. En ſuppoſant la vérité de toutes les circonſtances de ce Fait (dit l'Auteur d'une brochure* faite dans le tems) voici ce que je dirai pour détruire les conſéquences qu'on prétend en tirer :

Il n'eſt pas difficile de comprendre, que l'imagination du Marquis de *Precy*, échauffée par la fiévre, & troublée par le ſouvenir de la promeſſe mutuelle que le Marquis de *Rambouillet* & lui s'étoient faite, lui ait repréſenté le phantôme de ſon ami, qu'il ſavoit être expoſé aux coups, & par conſéquent à toute heure en danger d'être tué. Les circonſtances

---

* Intitulée : *Diſſertation ſur l'Aventure arrivée à Saint-Maur, Page* 33.

de la mort du Marquis de *Rambouillet*, & la prédiction de la mort de *Précy* qui ſe trouve accomplie, ont quelque choſe de plus grave. Cependant ceux qui ont éprouvé quelle eſt la force des preſſentimens, dont les effets ſont connus pour très-extraordinaires, n'auront pas grand, peine à concevoir, que le Marquis de *Précy*, dont l'eſprit violemment agité par l'ardeur de ſon mal, ſuivoit ſon ami dans tous les haſards de la guerre, & s'attendoit toujours à ſe voir annoncer par ſon phantôme ce qui lui devoit arriver à lui-même, ait prévû que le Marquis de *Rambouillet* avoit été tué d'un coup de Mouſquet dans les reins; & que l'ardeur qu'il ſe ſentit lui-même de ſe battre, malgré la prédiction de ſon ami, l'ait fait périr dans la première Affaire où il ſe trouva.

TABLEAU
D'UN ANCIEN MÉNAGE NOBLE.

UN Gentilhomme, après avoir cherché dans les papiers de ſa famille les preuves de ſon extraction, étant arrivé quelque tems après à Paris, me dit avoir trouvé dans un vieux Bahut, un Rouleau de parchemin, dont le caractère, rempli d'abréviations, lui avoit paru preſque indéchiffrable; & ſur le deſir que je lui témoignai de le voir, il voulut bien me le confier.

Après l'avoir bien examiné, & fait examiner par des yeux encore plus exercés dans ce genre de littérature, que ne ſont les miens, il en eſt réſulté, que c'eſt une eſpèce de journal, tenu par un ancien Seigneur *Lorrain*, de toutes les Tracaſſeries de l'intérieur de

ſon domeſtique, & dont le ſtyle auſſi naïf que piquant, m'a paru mériter, que de l'aveu du propriétaire, j'en tiraſſe une copie.

Je vous l'envoie, Monſieur, dans ſon langage, comme la préſumant propre à vous amuſer quelques inſtans, ainſi qu'à faire connoître la ſimplicité des mœurs de nos bons ayeux.

JOURNAL.

Du premier Janvier 63, (probablement 1363

J'AI reçu dans mon Châtel, les viſites des Damoiſeaux, & les hommages de mes Vaſſaux. Madame n'a pas été viſible. Elle a fait ſes préſens de l'année à ſes ſerviteurs.

2. J'ai été voir le Commandeur des *Hoſpitaliers*, & le Recteur (le Curé)

3. Fête de *Sainte Genevieve*. J'ai beaucoup gagné au jeu.

4. Madame a été d'une humeur insupportable. Moi, sa mère, ses femmes, tout s'en est ressenti.

5. On a tiré la Fève. Dieu, la Sainte Vierge & les Pauvres ont eu les premières parts. J'ai été Roi. On a beaucoup bu de vin.

6. Le Recteur est venu souper au Châtel.

7. J'ai été à la chasse, avec le Baron. Mauvaise Chasse.

8. Madame a pris de la liqueur *du Levant*, que le Docteur lui a ordonnée. Ce n'est pas cela qu'il lui faut.

9. Madame a acheté, d'un Ambulant, des Coliers, des Ceintures dorées, & autres superfluités. Elle m'en a avoué une partie. J'ai découvert le reste.

10. J'ai été à *Nancy* pour mes Affaires.

11. La mère de Madame m'a querellé, la fille aussi.

12. Mauvaiſe mine par tout. J'ai menacé de rompre.

13. Tiré les *Machurés* *. Madame a été Reine.

14. Je ſuis parti pour *Nancy*, tenir les *Aſſiſes* de Monſeigneur le Duc. Que ne les tenoit-il lui-même ?

. . . . . .

. . . . . .

19. Reçu des amitiés de Madame, tout-à-fait aimable aujourd'hui.

20. Madame a fait venir des bijoux précieux, de la grande ville.

21. Madame s'ennuie. Elle eſt malade pendant quatre jours. Pour éprouver ma tendreſſe elle me querelle ſur toutes choſes. Comme je ſuis conſtant à lui témoigner de l'amitié, elle

---

* *Il eſt encore d'uſage en* LORRAINE, *de tirer un Gâteau, le jour de l'Octave* DES ROIS. CELUI QUI A LA FÉVE, SE BARBOUILLE, *& en fait autant aux Convives, en mémoire du Roi* MAURE.

m'accuſe de feindre, & d'en aimer un un autre. Vraie ſingerie.

25. Le *Commandeur* vient. Madame ſe déride.

26. Ma belle-mère me chagrine. Je perds patience. Elle m'accable d'injures.

27. Madame fait mille carreſſes au *Commandeur*, & affecte de me mortifier devant lui.

28. Le *Recteur* vient au Châtel. Il amuſe Madame, par ſa ſimplicité.

29. J'eſſuie mille caprices, de la part de Madame. Impatienté, je monte à cheval, & vais à la Chaſſe avec mes amis.

30. & 31. Je retourne à la chaſſe de la groſſe-Bête. Madame y vient ſur ſa haquenée, & accompagnée de ſa ſuite.

Février.

1. Reproches piquans de Madame,

fondés sur rien. Je lui rends la pareille, avec plus de raison. Pleurs, cris, secondés par la mère, & défaillances réitérées. Je regrette ma liberté perdue. La fille enfin, enhardie par sa mère, ose me.....

(Il y a ici une lacune.)

2. Le *Recteur* me présente, à la Messe, la Chandelle bénite, l'Eau bénite, le Pain & l'encens.
3. Réconciliati on sincère avec Madame, & plâtrée avec la mère.
4. Projet d'aller demeurer à la grande ville de *Nancy*.
5. Madame est d'une gaieté inconcevable.
6. De même. Mais sur un mot échappé, reproches, pleurs. J'ai tout essuyé. Je ronge mon frein.
7. J'ai fuis du Châtel. J'ai monté à cheval, pour aller voir le Comte.
14. Je suis revenu. Plaintes, caresses, réconciliation.

15. Madame fait de groſſes emplettes. Je me fâche.

16. Madame gronde toute la maiſon.

17. On parle de Couvent & de ſéparation. J'offre d'y conſentir.

18. Le *Recteur* & le *Commandeur* arrivent, ils rétabliſſent la paix. Moi, qui devrois me plaindre, on me fait la loi.... Allons, patience !

19. Madame ſe brouille avec le *Recteur*, qui avoit prêché contre le faſte, la coquetterie & la parure.

20. La Belle-mère s'en va.

26. La tranquillité eſt revenue. Je vais au rendez-vous, pour l'*Arrière-ban*.

Mars.

17. Je reviens. Madame eſt affligée. Elle avoit perdue, au jeu, tout ce que je lui avois laiſſé d'argent. Elle le nie; & dit avoir été volée. Je la conſole, & lui en redonne.

18. Des Créanciers de Madame m'ap-

portent de grands & longs Mémoires à payer. Elle me previent ſur les reproches, & m'en fait à moi-même.

19. Le *Commandeur* arrive, joue avec Madame, la gagne. Elle eſt de belle humeur. Et je me trouve trop heureux !

20. Madame part pour la Cour, avec le *Commandeur*. Je lui donne vingt beau *Florins du Rhin*.

21. Je vais à la Chaſſe.

25. Je fis éſſoriller un Malfaiteur, par les Officiers de ma haute Juſtice.

26. Je ſuis ſeul, ſans femme, & le plus heureux des hommes !

27. Madame revient, me careſſe, me jure qu'elle m'aime. J'apprens, l'inſtant après, qu'elle n'a pas le ſol. Je feins de l'ignorer.

28. Madame gronde, de ce que je trouve mauvais qu'elle ait encore emprunté de l'argent à la Cour pour jouer.

29. Grande querelle. Je cède. Madame reprend ſa belle humeur.

30. Madame (j'ignore pourquoi) paſſe une partie du jour à l'Egliſe.

31. Madame m'a fait de longues Morales; veut que je porte un Chapelet, des Reliques, &c.

Avril.

1. La Belle-mère revient, joie entière. De là, nuages, tempêtes. Je montre un Mémoire de cinquante Ducats, que Madame a dépenſés à mon inſçu. J'ai encore tort.

2. La Mère de Madame, gronde & s'en va. Sa fille pleure. Je ris.

3. Des Baladins, paſſagers, nous divertiſſent.

4. Sur un reproche, fondé, que je fais à Madame, elle me ſacrifie à ſa famille. Pleurs, cris, menaces, le diable au Châtel.

5. Grand feſtin, donné à des Seigneurs

voiſins, qui n'étoient pas attendus. Les Baladins reſtent.

6. Ordre de ſuivre le bon Duc, à *Jéruſalem*. Pleurs, tendreſſes de la part deMadame. Je me réſouds à partir.

7. On m'apporte de nouvelles *Parties* dues par Madame, & montant à de groſſes ſommes, dont je n'avois nulle connoiſſance. Je gronde Madame. On ne me répond rien.

8. Je range mes affaires domeſtiques, & fais mon Teſtament.

9. Je fais mes adieux aux Seigneurs mes voiſins.

10. Je donne à l'Egliſe (à précaire) une Terre; avec les ſerfs.

11. Je reçois les Adieux de la Belle-mère, du *Recteur* & du *Commandeur*.

12. Je mets Madame, bien affligée, dans un Couvent *à Nancy*.

13. Je pars pour *Jeruſalem*, avec tous mes Vaſſaux.

N. B. *Il y a ici quelques feuilles blanches. Le Journal recommence enſuite. Mais l'humidité a tellement gâté le Manuſcrit, qu'on en déchiffre, à peine, quelques mots.... C'eſt bien dommage!*

VERS

PEU CONNUS,

Et petites Anecdotes Poëtiques.

Mot de *MARIE LECZINSKA*, Reine de France.

UN Tréſorier, diſoit à notre auguſte Reine:
« Modérez les tranſports d'un cœur ſi généreux!
Les tréſors de l'Etat vous ſuffiroient à peine,
Pour fournir aux beſoins de tant de Malheureux! »
« Ce diſcours ne ſauroit (dit l'illuſtre Princeſſe
« Interrompre le cours de mes ſoins bienfaiſans.....
« Allez, conformez-vous aux vœux de ma tendreſſe:
« Tout le Bien d'une mère appartient aux enfans. »

Cette Princeſſe avoit beaucoup d'eſprit, aimoit ceux qui en avoient, & jugeoit ſainement. Un Auteur ayant joué, devant elle, le rôle D'*AUGUSTE dans CINNA, & ne lui ayant donné que le ton d'un Bourgeois qui pardonne,*

en prononçant ces mots : » *Soyons amis,* CINNA. « *La Reine dit :* » *je savois* » *qu'*AUGUSTE *étoit clément, mais* « *j'ignorois qu'il fut bonhomme.* «

L'Editeur, né à Calais, en 1707, se rappelle que dans sa jeunesse il s'y trouvoit trois sœurs, plus que Majeures de race Anglaise (disoit-on) & les trois plus mauvaises langues du Pays.

Un gros & vieux Marchand de Draps, nommé *la Roche*, qui plus d'une fois, avoit été mordu par elles, perdant enfin toute patience & tous égards pour ces redoutables femelles, leur envoya un jour le Couplet suivant, sur l'air, alors en vogue, des *Fanatiques des Cévennes.*

Les Fanatiques de *Calais*,
Sont vos langues *Clipettes* *.
La Paix n'habita jamais,
Dans les lieux où vous êtes :

---

* *Le père s'appelloit* CLIPET.

Vous vengez bien les Anglois, *
Par les maux que vous y faites !

P. S. Il eſt peut-être bon d'obſerver que le Bonhomme *la Roche*, ayant fait apprendre ſon Couplet à quelques Ecoliers, qui bientôt l'apprirent à d'autres ; ces trois eſpèces de *Furies* ne pouvoient plus ſe montrer dans les rues, ſans que mille voix le ſiffent retentir à leurs oreilles, & que l'une d'elles n'y ſurvécut (dit-on) pas trois mois... Châtimens digne de pareilles Vipères ! Bien faits pour immortaliſer l'Auteur, ainſi que les Victimes, & ſur-tout en Province.

DE VOLTAIRE.

BELLE C***. J'apperçus l'autre jour,
Tes yeux charmans s'enflâmer de colère.
J'allois m'en plaindre au Maître de *Cithère*,
Au grand Dieu, qu'on appelle Amour.

* *On ſait que cette ville avoit été ſous la puiſſance Anglaiſe, pendant deux cents dix ans, lorſquelle fut reprise ſur eux par le Duc de Guiſe, en 1558.*

» Hélas ! ta plainte eſt inutile,
Me dit ce Dieu, tu perdras tous tes vœux ;
Lui plaire n'eſt pas facile,
La choquer eſt dangereux,
La ſéduire eſt difficile !
J'y ſuis embaraſſé moi-même avec mes feux,
Avec tout mon pouvoir, & mes ſoins & mon zèle ;
Et tu n'es pas le premier malheureux,
Qui vient à moi ſe plaindre d'elle «.

DU MÊME,

CONTRE *DANCHET*.

DANCHET, ſi mépriſé jadis,
Apprend aux pauvres de Génie,
Qu'on peut gagner l'Académie,
Comme on gagne le Paradis !

COUPLETS DE *PIRON*.

DÉFIEZ-VOUS de l'hymenée ;
L'époux débute en vrai Lutin :
Mais dès la ſeconde journée,
Il lui faut un réveil-matin.

Entre Amans, c'eſt une autre affaire.
Mais auſſi l'Amour eſt bien fin!
A chaque horloge de *Cythère*,
Il met un bon réveil-matin.

DU MÊME,
CONTRE UN PRÉDICATEUR.

MONSIEUR l'Abbé la *T*... *du P****,
Auroit dû, dit certain Critique,
Au lieu d'un Rôle Evangélique,
Choiſir un rôle d'*Arlequin*.
Il auroit fait une ſottiſe,
Dit, à l'inſtant, un autre Abbé:
Au Théâtre on l'auroit ſifflé;
On ne ſiffle point à l'Egliſe.

QUATRAIN
D'UN AUVERGNAT.

METTRE à profit tous les inſtans,
Eſt l'unique ſoin du vrai Sage:
Il naît des fleurs dans tous les tems;
Il eſt des Plaiſirs à tout âge.

AUTRES *IDEM.*

ON ſe pare de ſes erreurs;
Et ſouvent on leur doit le bonheur de ſa vie :
La femme du grand monde, annonce les vapeurs;
La Coquette, ſa perfidie;
Le Satyrique, ſon aigreur;
Le vil Protégé, ſa baſſeſſe;
Le Petit colet, ſa fadeur;
Le ruſé Gaſcon, ſon adreſſe;
Le Paraſyte, ſes Bons mots;
L'Intrigant, ſes tracaſſeries;
Le Petit-maître, ſes chevaux;
Et l'Actrice, ſes fantaiſies.

ÉPIGRAMME
DE *M. FAVART.*

POUR aſſurer notre bonheur,
La Banqueroute eſt fort utile!
Mais je perdrois crédit, honneur,
Diſoit un Marchand de la Ville.
Sa femme lui répond, tout bas :
Peut on perdre ce qu'on n'a pas?

COUPLET

COUPLET SATYRIQUE

DE *PANART*,

A un Danſeur de l'Opéra, qui vouloit exécuter des pas d'*Arlequin*, non imprimé dans ſes Œuvres.

AIR : *de Joconde.*

QUOIQUE ici les jeux ſuivent tout
Votre Danſe légère,
On voit pourtant auprès de vous,
Moins d'Amours qu'à *Cythère* :
Si *Terpſicore*, aux pieds charmans,
Exige qu'on l'admire,
Tous ſes pas ſont des ſentimens ;
Les vôtres feront rire.

VERS DE *PIRON*,

A M. *LE FÉVRE*, *Neveu de la* MOTTE-HOUDART, *qui lui avoit envoyé l'Edition complette des Ouvrages de ce dernier, & auquel* PIRON *envoyoit les ſiens* *.

SAGE & digne Neveu d'un illuſtre Ecrivain,
Orateur & Poëte, en tout genre eſtimable,
Eſprit univerſel, également capable
Du naïf & du beau, du ſublime & du fin,
Philoſophe ſans morgue, humain, doux, agréable,
Et d'un très bon exemple à tous nos beaux eſprits,
Qui, (s'ils en profitoient, comme de ſes Ecrits,
Du Monde ſeroient moins la fable,
Et rehauſſeroient bien leur prix!..
Le Févre, tu m'as fait préſent de ſes Ouvrages,
Que j'ai vingt fois lus & relûs,
Et qui réuniront, à coup ſûr, les ſuffrages,
Quand l'Envieux ne ſera plus.
Pour ces nouveaux Ecrits, ſi dignes de louanges,
Je te donne aujourd'hui les miens:
Ainſi ſe font bien des échanges;
Pour un tréſor je te donne des riens:

* Ils ne ſont pas imprimés dans ſes Œuvres.

C'eſt bien donner l'Ecolier pour le Maître !..
Mais je ne puis offrir, ami, que ce que j'ai.
En m'acquittant ſi mal, tu vas du moins connoître,
Combien je ſuis ton Obligé.

ORDONNANCE DE MÉDECINE, POUR LES MARIS.

POUR guérir ce grand mal, qui vient, quoi qu'on y penſe,
Je ſuis grand Médecin; voici mon Ordonnance:
Pour l'Avenir, prenez fortes Précautions;
Pour le Préſent, beaucoup de Patience;
Pour le Paſſé, l'oubli, la douceur, le ſilence;
Et prenez tous cela ſans conſultations.

JEU DE MOTS.

QUAND le Ciel gronde, Frére *Pierre*,
Court à la cave ſe cacher.
Vous penſez qu'il craint le Tonnère !..
C'eſt la Tonne qu'il va chercher.

Par BOUDIER

IMITATION

DE L'ÉPIGRAMME DE *CATULLE*,

Commoda dicebat, &c.

PAR LE MÊME.

ARRIUS écorche l'oreille,
Avec son aigre son de voix :
Au lieu d'Abeille, il dit Habeille,
Au lieu d'Autrefois, Hautrefois ;
Et plus il y donne de poids,
Et plus il croit dire merveille.

C'est un vice de Parenté,
Qui coule en lui cette manie ;
Son oncle en étoit infecté,
Et sa mere, & sa tante *Arrie*.

Quand il partit pour la *Syrie*,
Nous pensions être en sûreté.
Mais j'apprens de la voix publique,
Que les avis qu'on a reçus,
Portent que la Mer *Ionique*,
Depuis qu'il a cinglé dessus,
S'appelle la Mer *Hionique*.

René Boudier, né à Freilly, près de Coutances, & Seigneur de la Terre de la Jousseiniere, dont il portoit le nom, y vécut en Philosophe voluptueux; & par une suite de son goût pour la liberté, ne voulut jamais se marier. Il mourut à Mante-sur-Seine, en 1723, âgé d'environ quatre-vingt-dix ans. Dès l'âge de treize ans, il savoit le Grec, le Latin, l'Espagnol, & faisoit, en François, d'assez jolis vers. Il touchoit le Luth, dessinoit, peignoit, cultivoit l'Histoire, la Grammaire, la Géographie, écrivoit sur les Médailles, & a fait différens Ouvrages. Mais il n'y a que son Histoire Romaine, qui soit imprimée.

Voici son Epitaphe, faite par lui-même :

J'étois Gentilhomme Normand,
D'une antique & pauvre noblesse,
Vivant de peu tranquillement,
Dans une honorable paresse.

Sans ceſſe le livre à la main,
J'étois plus ſérieux que triſte,
Moins François que Grec & Romain,
Antiquaire, archi-Médailliſte;
J'étois Poëte, Hiſtorien....
Et maintenant, que ſuis-je ?... Rien !

LE MAL DE TÊTE,

A MADAME

LA DUCHESSE DE CONTAUT,

Par M. BERNARD.

CONTAUT, ce mal eſt peu de choſe :
Jupiter en eut un pareil.
Sans *Eſculape* & ſon conſeil,
Mes vers vous en diront la cauſe....
Entre la Sageſſe & l'Amour,
L'Eſprit voulant former une paix ſignalée,
Convint des loix, fixa le jour,
Et prit le lieu de l'aſſemblée.
De votre cerveau l'on fit choix,
(Séjour conçu de tous les rois.)
On s'aſſemble, on crie, on tempête;
On fait pour défendre ſes droits,
Un bruit à vous fendre la tête.
On convient des faits, on s'arrête,
Le bruit ceſſe avec la douleur;

L'Esprit triomphe & se fait fête
De votre repos & du leur !

Pour vous se fit cette alliance ;
L'Amour de vos yeux s'empara,
La Sagesse, au cœur pris séance,
Et l'Esprit content demeura,
Au lieu marqué par l'Audience...
Amour, Sagesse, Esprit, vous êtes tous bien là !

N. B. Cette pièce fut faite en 1736.

EXEMPLES D'IMITATIONS HEUREUSES.

Fac mihi divitias, nihil concupiscendo.

Sénèque.

Mais j'ai fû m'enrichir, en perdant des besoins.

Palissot.

Quas dederis, solas semper habebis opes.

Ovide.

Les biens que vous donnez, sont les seuls qui vous restent.

Voltaire.

Si judices, cognosce; si regnas, jube.

Sénèque.

Es-tu que Roi? Commande. Es-tu Juge? Examine.

Par le même.

PLACET D'UN GASCON A LOUIS XIV.

Pour obtenir la Pension d'un Officier, qui venoit de mourir.

SIRE, *Férin*, Capitaine,
Autrefois dans *Balthazar*,
Est allé trouver *Cesar*,
Là-bas, dans la vaste plaine,
Où, sans caroſſe ni char,
Ce grand homme ſe promène.
Mais comme ſa Penſion,
Veuve & dans l'affliction,
Sans ceſſe pour moi ſoupire;
Et pour mari me deſire;
J'ai dit: je n'en ferai rien,
Si le Roi ne le veut bien....
Que me commandez vous Sire?

Et le Gaſcon, qui d'ailleurs méritoit, eut la Penſion.

LE NOUVEL ÉSOPE.

QUELQUES Badauts, de ces gens toujours prêts
A vous railler sur les torts de Nature,
D'un Bossu qui n'en pouvoit mais,
Contrôloient, à l'envi, la grotesque figure.
L'un d'eux, sur-tout, se croyant fort plaisant,
Crioit: Messieurs, c'est *Ésope*! — Oui vraiment,
Repart notre Bossu, sans détourner la tête,
Ésope, ainsi que moi, fit parler mainte Bête.

N. B. *On dit que l'Aventure est arrivée à un Prince de* SALM, *qui alors étoit à Paris.*

FRAGMENT D'*AGRIPPA*,
TRAGÉDIE
DU PERE *FOLARD*

C'EST le fils de *Néron*, dont le cœur indomptable
Ne croit règner sur nous qu'autant qu'il nous accable:
Cruel, sans le paroître, il a l'art inhumain
D'enfoncer le poignard, & de cacher la main.

Ame double & ſans foi, dont les ſombres penſées,
Sont d'un nuage épais toujours enveloppées, &c.

N. B. *Ce dernier vers eſt pris de l'Art Poëtique de* BOILEAU.

Cette Tragédie n'a pas été imprimée; on n'en a pu recouvrer que ces ſix vers.

PETITE CHANSON PRINTANNIERE.

AMIS, laiſſons regrets & pleurs,
A la Vieilleſſe;
Jeunes, il faut cueillir les Fleurs
De la Jeuneſſe.
En ce tant joli mois de Maî,
Tandis que le Ciel eſt plus gai,
Aimons Mignone;
Ne combattons pas le deſir:
En ce Monde n'a de plaiſir,
Qui ne s'en donne!

Croiroit-on que ce Couplet, vrai-

ment Anacréontique, ſe chantoit en France, il y plus de deux cens ans ?

Il eſt de *Jean Paſſerat*, Profeſſeur d'Éloquence au Collège Royal à Paris, né à *Troyes*, en 1534, & mort en 1602.

Son zèle pour le progrès des Lettres, ne contribua pas peu à en répandre le goût parmi ſes contemporains.

L'*Abbé de Boisrobert* n'avoit probablement pas lieu de s'applaudir d'avoir favoriſé auprès du Cardinal de *Richelieu*, l'établiſſement de l'Académie Françoiſe, ſi l'on en croit à ce Fragment d'une de ſes Épitres :

POUR dire tout enfin dans cette Épitre,
L'Académie eſt comme un vrai Chapitre :
Chacun, à part, promet d'y faire bien ;
Mais tous enſemble, ils ne tiennent plus rien.
Depuis ſix ans, deſſus *l'F* on travaille.
Criton prétend qu'ils n'ont rien fait qui vaille,
Et le deſtin m'auroit fort obligé,
S'il m'avoit dit : Tu vivras juſqu'au *G* !

Racan traduiſit ainſi la fameuſe Strophe *d'Horace*, *Pallida Mors*, &c.

Les loix de la mort ſont fatales,
Auſſi-bien aux Maiſons Royales,
Qu'aux taudis couverts de roſeaux.
Tous nos jours ſont ſujets aux Parques :
Ceux des Bergers & des Monarques,
Sont coupés des mêmes Ciſeaux.

Quelqu'un demandoit à *Boileau*, pourquoi il n'avoit point parlé du Pére *le Moine*, dans ſes Écrits ?... Il répondit :

Il s'eſt trop élevé pour en dire du mal,
Il s'eſt trop égaré pour en dire du bien.

C'eſt dans une Épitre de ce même Père *le Moine*, qu'on trouve ces quatre vers, fauſſement attribués à *Voltaire* :

Et ces vaſtes pays d'azur & de lumière,
Tirés du ſein du vuide & formés ſans Matière,
Arrondis ſans compas, ſuſpendus ſans pivot,
Ont à peine coûté la dépenſe d'un mot !

On ſait que *Patru*, de l'Académie Françoiſe, & auſſi pauvre que célèbre Avocat, ſe trouvant forcé de vendre ſa Bibliothèque, & que *Boileau*, l'ayant achetée, voulut qu'il en conſervât la jouiſſance.

Voici des vers que fit l'honnête Satyrique, à la mort de *Patru*; & qui ne ſe trouvent pas dans les Œuvres imprimées du bienfaiteur :

Je l'aſſiſtai dans l'indigence :
Il ne me rendit jamais rien.
Mais quoiqu'il me dût tout ſon bien,
Sans peine il ſouffroit ma préſence..,
Oh ! la rare reconnoiſſance.

Ménage s'abſtenoit difficilement de lâcher ce qu'il croyoit un bon mot. l'Épigramme ſuivante qu'il fit contre *M. Couſin*, ſon ancien ami, qui venoit de ſe marier, les brouilla pour la-vie :

Le grand Traducteur de *Procope*,
Faillit à tomber en ſyncope,

Au moment qu'il fut ajourné
Pour conſommer ſon mariage :
» Ah ! dit-il, le pénible Ouvrage,
» Et que je ſuis infortuné !
» Moi, qui fais de belles harangues,
» Moi, qui traduis en toutes langues,
» A quoi ſert mon vaſte ſavoir ;
» Puiſque par-tout on me diffâme,
» Pour n'avoir pas eu le pouvoir
» De traduire une fille en femme ? «

Le *Préſident Couſin* perſécuta longtems la *Monnoie*, pour rendre publique cette Epigramme, qu'il avoit faite contre ſon ennemi :

Laiſſons en paix Monſieur *Ménage* :
C'étoit un trop bon perſonnage,
Pour n'être pas de ſes amis.
Souffrez qu'à ſon tour il repoſe,
Lui, de qui les Vers & la Proſe,
Nous ont ſi ſouvent endormis.

Le Préſident enfin, pour ſignaler ſa vengeance, après la mort de *Ménage*, fit ſon éloge d'une manière ironique, à peu près comme *Voltaire* a fait celui de *Crébillon*, qui n'avoit pas fait d'É-

pigrammes contre lui, mais des Tragédies, qu'on a jouées, qu'on joue & qu'on jouera long-tems.

Sous un portrait de *Ménage*, gravé par *E. Desrochers*, on lit les vers suivans.

Soit injustice, soit envie,
Ménage dans l'Académie
Ne put jamais être reçu.
Mais ses Ouvrages font connoître
Que jamais homme n'a mieux sû
Ce qu'il faut savoir pour en être.

M. *Conrart*, de l'Académie Françoise, ayant fait présent a Mademoiselle *de Scudéri*, d'un Cachet, elle lui envoya le billet suivant :

Pour mériter un Cachet si joli
Si bien gravé, si brillant, si poli,
Il faudroit avoir, ce me semble,
Quelque joli secret ensemble :
Car enfin de jolis Cachets,
Demandent de jolis secrets,
Ou du moins de jolis Billets ?

Mais comme je n'en fais point faire,
Que je n'ai rien qu'il faille taire;
Il faut vous dire seulement,
Que vous donnez si galamment,
Qu'envain on voudroit se défendre,
De vous donner son cœur, ou de le laisser prendre.

Nous venons d'apprendre que l'Auteur de la très-jolie chanson à boire, qui commence par, *j'ai désarmé l'Amour, & de tout son bagage*, qui se trouve dans le cinquième volume de ce Recueil, page 165, est d'*Alexandre Lainez*, né à *Chimay*, *en Hainaut*, en 1650, & mort à Paris en 1710.

Voici un de ses Madrigaux à la belle Madame *de Martel*, qui acheve de prouver combien l'esprit de ce Poëte étoit aussi facile, & aussi orné qu'agréable.

Le tendre *Apelle*, un jour, dans ces jeux si vantés,
Qu'*Athènes* autrefois consacroit à *Neptune*,
Vit au sortir de l'Onde éclater cent beautés;
Et prenant un trait de chacune,

Il fit de ſa *Vénus*, un portrait immortel.
Sans cette recherche importune,
Hélas! s'il avoit vû la divine *Martel*,
Il n'en auroit employé qu'une.

On connoît, en Poëſie, nombre de jolies Pièces, auſſi galantes que légéres du Marquis de *Saint Aulaire*, mort à quatre vingt dix-huit ans, en 1742. Le Couplet ſuivant eſt (dit-on) un peu moins vulgaire:

Bergère, détachons nous
De *Newton*, de *Deſcartes*.
Ces deux eſpèces de fous,
N'ont jamais vû le deſſous,
Des Cartes, des Cartes, des Cartes.

L'Éditeur a autrefois tenté de peindre cet aimable Vieillard, dans les vers ſuivans:

Ci-deſſous gît *Saint-Aulaire*;
Homme d'eſprit & de bien;
Qui, plus que Nonagénaire,
Sans avoir regret à rien,
Garda le talent de plaire,
Et mourut en bon Chrétien!

L'Abbé *de Grécourt*, étoit fort amoureux d'une Belle Chapellière, de la Place *Maubert*. Elle étoit janséniſte décidée, & ſachant qu'il étoit Poëte, ne lui fit entrevoir quelques apparences de lui plaire, qu'autant qu'il compoſeroit quelque Ouvrage piquant contre la Bulle & les Jéſuites. Ainſi c'eſt à l'Amour que l'on a dû *Philotanus*, dont le ſuccès fut alors éclatant.

Quelques années après, le bon Abbé s'étant pris de goût pour la femme d'un Cordonnier, qui déteſtoit le janſéniſme, depuis que la Maiſon de *Saint-Magloire* avoit ôté ſa pratique à ſon mari; elle exigea que l'Abbé tournât également en ridicule, *les Arnaud*, *les Saint-Cyran & les Pâris*.

Cet Auteur, né en 1683, étoit Chanoine de *Tours*, où il mourut en 1743.

Le Poëte *Roy* s'étant pris de querelle, à la porte de l'Opéra, avec un Fiacre, & en ayant reçu quelques coups de fouet, reçut, le lendemain, cette Epigramme, de la part d'un Anonyme:

Roy, malgré sa brillante escorte,
A l'Opéra, près de la porte,
A coup de fouet fut écorché:
Ce fut le lieu de son supplice.
Aux lieux où nous avons pêché,
Il est juste qu'on nous punisse!

Il venoit, dit-on, d'y voir tomber un de ses Poëmes lyriques.

Le lendemain de la réussite du *Méchant*, de *Grêsset*, on lui envoya cette Épigramme:

Un Membre de Café, Philosophe Pédant,
Qui de l'esprit se croit & le juge & l'arbitre,
En sots propos s'égayoit sur le Titre
De votre Pièce du *Méchant*.
Quelqu'un dit au mauvais plaisant:
» Pour un Auteur c'est bon augure,
» Lorsque dans un livre nouveau,
» L'envie, au désespoir de ne voir que du beau,
» Déchire ou mord la Couverture.

A l'occasion de la séance de Voltaire à la loge *des Neuf-Sœurs*, M. *de la Dixmerie*, lui présenta le joli quatrain suivant :

Au seul nom de l'Illustre *Frère*,
Tout Maçon triomphe aujourd'hui ;
S'il reçoit de nous la lumière,
Le monde la reçoit de lui.

Un très jeune Militaire, qui desiroit extrêmement de voir jouer *Nanine*, à *Berlin*, où *Voltaire* étoit alors, lui adressa ces vers :

Ne pouvant plus gourmander
L'ardent desir qui m'anime ;
Daignez, Seigneur, m'accorder
Un Billet pour voir *Nanine* !

Voltaire lui fit, sur le champ, la réponse suivante :

Qui sait si bien intéresser,
Mérite bien qu'on le prévienne.
Oui, parmi nous viens te placer.
Et nous ferons qu'on t'y retienne.

Le jeune homme fut, dès le même soir, présenté par l'Auteur à *Frédéric II*, d'où s'en suivit sa fortune.

On a dit, & même écrit, que le feu Comte *de Treſſan*, mécontent d'une Dame, très-titrée & d'un grand crédit, n'avoit pas craint de lâcher contre elle l'Epigramme ſuivante :

Quand le Seigneur, non ſans remords,
De *Céphiſe* eût formé le corps;
Voyant qu'une âme raiſonnable,
N'y pouvoit loger ſans dégoûts,
Il y fit habiter un Diable :
Ce fut le plus mauvais de tous !

Ce qui peut prouver la fauſſeté de cette ſcandaleuſe Anecdote, c'eſt qu'il s'agit ici d'un Couplet du fameux Baron de *Blot*, qui vivoit encore, lorſque naquit le Comte de *Treſſan*, & qui ſe trouve, à quelques légers changemens près, dans nombre d'anciens Recueils.

Lorſque le beau Portrait du *Grand-Condé*, gravé par *N.* de *Poilly*, fut rendu public, l'Artiſte reçut, de la part d'un Anonyme, les vers ci-deſſous :

Son bras, toujours victorieux,
L'ayant fait mettre au rang des Dieux,
Téméraire Graveur, tu lui fais un outrage !
Tu devois le portraire *en Mars* ;
Dès qu'il en a dans les hazards,
Mille fois égalé l'invincible courage.

LE CURÉ MALHEUREUX,

Ou Lettre à l'Auteur d'un Ouvrage Périodique Anglois.

MONSIEUR,

La fin de cette Lettre vous apprendra pourquoi je viens vous importuner.

Je suis Ecclésiastique, & je me flatte d'avoir rempli les devoirs de ma vocation, autant que l'imperfection de notre nature peut le permettre. Je ne crains pas d'offenser personne, en disant que je me suis plus occupé à enseigner les devoirs de la Morale Chrétienne, qu'à en expliquer les Mystères, & à rechercher les éloges des hommes par des discours inintelligibles. Un de mes premiers soins a été d'inculquer le grand devoir de la bienfaisance universelle, & un de mes premiers plaisirs de le pratiquer.

Mais je me vois forcé, par une ſuite de fatales expériences, de déclarer que j'ai été malheureux à proportion du bien que j'ai voulu faire; & que je me ſuis avili moi-même, auſſi ſouvent que j'ai tâché de relever la dignité de la nature humaine.

L'an 1748, que j'étois Curé d'une Paroiſſe à *Yorck*.— L'article ſuivant parut dans toutes les Gazettes de Londres:

» *Yorck*, 25 Mars. Aujourd'hui l'on » a exécuté ici, pour vol, avec effrac- » tion. *William Wyott* & *John Sym-* » *pſon*: ils ſe ſont comportés en vrais » pénitens, mais n'ont pas avoué leur » crime. On avoit enivré le bourreau; » qui ſuppoſant qu'il y avoit trois per- » ſonnes à exécuter, alla mettre une » des cordes au col du Miniſtre, qui » étoit aſſis dans la charette; & ce n'a » été qu'avec beaucoup de peine, que » le Geolier parvint à la lui faire ôter».

Ce Miniſtre, Monſieur, c'étoit moi;

Tout

Tout l'article eſt exactement vrai, excepté que le Geolier étoit auſſi complettement ivre que le Bourreau; & que ce fut ſeulement après que la corde eût été, ſorcément, miſe autour de mon col, & au moment que la charette alloit partir, que l'Officier du *Shérif* rectifia la mépriſe.

Ainſi je riſquai de mourir ignominieuſement, en rempliſſant les devoirs de mon emploi, par une tendre attention pour les âmes de ces pauvres malheureux, en veillant ſur leurs derniers momens pour en adoucir les amertumes, & pour les engager à confeſſer le crime dont ils alloient être punis.

Mais cet affront n'eſt pas le ſeul que j'aie eſſuyé. Il y a à *Yorck*, auſſi bien qu'à *Londres*, des gens qui tournent le Clergé en ridicule; & je vous proteſte, avec la ſincérité d'un Miniſtre, que dans la ſuite je marchai rarement dans les

rues, ſans m'entendre appeller le Miniſtre, *demi-pendu.*

A peine le tems avoit-il effacé ce ridicule, qu'il m'arriva un autre accident plus fâcheux encore.

J'eus le malheur d'envoyer à un Gazettier, un avis, portant que » ſi » une certaine jeune fille vouloit s'a» dreſſer au *R. M. W. B.* » (C'étoit moi, & mon nom avoit été imprimé tout du long) » à l'Auberge du *Ve*» *rat bleu* à *Holbourne*, elle appren» droit quelque choſe qui l'intéreſſe» roit beaucoup ».

Voici, au vrai, l'occaſion de cet Avertiſſement: la jeune perſonne en queſtion, avoit été ſervante à *Yorck*, & lâchement & miſérablement ſéduite par ſon maître; qui, quelques années après, ſur le point de mourir, & ſentant les plus grands remords de cette action criminelle, avoit voulu faire à cette malheureuſe créature, toute la réparation qui

étoit en ſon pouvoir, & m'avoit remis, pour cet effet, cent guinées, pour lui être payées après ſon décès. Et comme il la ſuppoſoit en ſervice à *Londres*, il m'avoit conjuré de la manière la plus preſſante de tâcher, en la déterrant, de lui remettre cette ſomme.

Afin de m'acquitter plus ſûrement de cette commiſſion, j'allai à *Londres*, & je fis mettre dans la Gazette l'avis dont je vous ai parlé. La jeune fille, en conſéquence, vint dès le lendemain, à mon Auberge; & m'ayant prouvé qu'elle étoit en effet la perſonne que je cherchois, quoique je fuſſe étonné de la voir ſi belle Dame, je lui remis les cens *guinées*, qu'elle reçut avec beaucoup de modeſtie & de remercimens, en m'invitant à dîner, & même à loger chez elle, pendant mon ſéjour à *Londres*. Après lui avoir marqué toute ma reconnoiſſance, j'acceptai ſa propoſition, d'autant plus volontiers,

qu'elle ajouta que ſa maiſon étoit grande ; & que les perſonnes qui logeoient chez elle (car elle tenoit un logement, diſoit-elle, pour de jeunes dames) ſe plaiſoient ſingulièrement dans la converſation des pieux Eccléſiaſtiques.

Je dînai avec elle ce jour là, & reſtai dans ſa maiſon juſqu'au ſoir, ſans ſoupçonner le moins du monde quelle étoit l'occupation de ſes habitantes ; quoique je ne puſſe m'empêcher de remarquer, qu'elles me traitoient avec une familiarité extraordinaire, qu'il y avoit quelque indécence dans leur habillement, & qu'elles n'étoient pas tout à fait auſſi ſcrupuleuſes en certaines occaſions, que nos jeunes Dames du Comté d'*Yorck*. Mais comme je n'avois point encore été à Londres, & que j'avois beaucoup ouï parler de la liberté des Dames de la Capitale, je conclus que c'étoit les manières à la mode ; & quoique je ne les goutaſſe pas extrémement,

le savoir vivre m'empêcha d'y trouver à redire.

Vers sept heures du soir, comme je buvois le thé, avec deux de ces Dames, je vis entrer quelques jeunes gens, dont l'un se trouvoit être le fils d'un de mes proches voisins d'*Yorck*. Au moment qu'il me vit, il jure son grand juron : » que j'étois le plus honnête Curé de » toute l'Angleterre, puisque les plus » hardis débauchés d'entr'eux, se se- » roient fait scrupule d'être dans un » *mauvais lieu*, avec des filles de joie, » & dans une chambre publique, sans » même en fermer la porte ».

Un grand éclat de rire, auquel se joignit toute la compagnie, m'empêcha de réprimander ce jeune homme, comme je croyois qu'il le méritoit. Mais les propos & les manières de ces Dames avec ces Messieurs, leurs insolentes & indécentes plaisanteries, tant sur ma personne que sur mon habit, m'ayant

enfin ouvert les yeux, je vis clairement où, & avec qui j'avois le malheur d'être !... Je me précipitai en bas de l'escalier; & le lendemain, de grand matin, je repris la route d'*Yorck*, où par l'empreſſement du jeune homme dont j'ai parlé, mon hiſtoire étoit arrivée avant moi. J'y fus cruellement raillé par toutes mes connoiſſances, d'avoir pris la peine & fait les frais d'un voyage à Londres, pour deux filles de joie, tandis que j'en devois connoître au moins une vingtaine à *Yorck*, qui m'euſſent obligé pour la moitié de ce qu'il m'en avoit couté.

Il me fut inutile de proteſter, même par ſerment, de mon innocence, & de raconter les détails de mon hiſtoire. Je ne m'en rendis que d'autant plus ridicule, & mes fonctions devinrent inutiles dans ma paroiſſe, parce que j'avois rempli trop ponctuellement mon devoir, en me conformant, religieuſement, à la dernière volonté de l'une de mes Ouailles!

Cette dernière disgrace me força de quitter *Yorck*, & j'obtins par des recommandations, quoiqu'avec beaucoup de difficultés, une autre Cure, dans le Comté de *Lincoln*.

J'y passai, heureusement, un tems assez considérable; j'y devins même le compagnon favori du Seigneur de la Paroisse. C'étoit un grand Chasseur, tout cœur pour ses amis, âpre dans ses ressentimens, & implacable envers les Braconniers.

Il se trouva qu'à peu près depuis le tems que j'étois venu dans la Paroisse, on voloit si impunément les lièvres dans le Parc du Seigneur & dans la campagne des environs, que tout le monde crioit contre le voleur. Comme je croyois qu'il étoit de mon devoir de travailler à découvrir les méchancetés de quelque espèce qu'elles fussent; que je cherchois d'ailleurs toute les occasions de témoigner toute ma reconnoissance

à mon Patron, je rodois, exactement, ſoir & matin, pour tâcher de prendre ſur le fait mon voleur. Je réuſſis enfin dans mes recherches, & le ſurpris, à l'inſtant même où il tendoit ſes lacets. Mais qui l'auroit cru?... C'étoit le Garde-Chaſſe même!... Qui le croiroit encore?.. Cet impudent coquin, ſe voyant découvert, eut la préſence d'eſprit de crier le premier au voleur; & me ſaiſiſſant au collet, il me traîna tout de ſuite à la maiſon de ſon Maître!.. J'étois tellement étourdi de cet excès d'effronterie, que je m'entendis accuſer, ſans avoir la force d'articuler un mot... Pour completter la preuve de mon crime, on trouva, en me fouillant, quantité de fils-de-fer, & d'autres choſes, dont l'uſage étoit aſſez connu, & que mon pendard d'accuſateur avoit adroitement gliſſées dans mes poches, pendant qu'il me traînoit vers mon Juge!

Bref, mon cher Monſieur, je fus em-

priſonné, examiné & convaincu; & après avoir eſſuyé toute la rigueur de la loi, je me vis enfin obligé de chercher un azile en cette ville, pour éviter les avanies qu'on ne ceſſoit de me faire à la campagne.

Ce ſeroit paſſer les bornes de votre feuille, que de vous raconter, en détail, tous les malheurs qui me ſont arrivés à Londres... Je me borne à vous faire part de mes aventures de la nuit dernière.

Je retournois chez moi, après minuit, venant de voir un ami malade. En paſſant par *le Strand*, ayant entendu, à quelque diſtance de moi, un bruit de coups, & les cris d'une femme; j'ai doublé le pas, & n'ai pas tardé de voir une jeune créature, fort jolie, à genoux, implorant la pitié d'un Soldat qui, par la fureur qui éclatoit dans ſes regards, & ayant un bâton levé ſur elle, ſembloit prêt à lui en faire ſentir la peſan-

teur. La ſimple humanité, jointe au ſentiment de mon devoir, m'a engagé à m'arrêter, & à faire quelques repréſentations à ce barbare. L'effet de cette remontrance a été que, bientôt après, je me ſuis trouvé ſur le carreau, comme revenu d'une extâſe, ayant la tête fracaſſée, le corps briſé, les poches vuides, & ne voyant plus ni le Soldat, ni la jeune perſonne.

Hélas, Monſieur! ſi c'eût été la ſeule infortune de cette nuit, je ſerois retourné en me réſignant, chez moi: mais j'ai eu à eſſuyer une aventure bien plus cruelle.

J'allois mon chemin, en me conſolant dans la penſée que j'avois fait mon devoir de Chrétien; lorſqu'un grand cri, comme de quelqu'un qu'on aſſaſſine, & immédiatement après, la vue d'un Cavalier qui ſe débattoit contre deux drôles, de très-mauvaiſe mine, m'a replongé dans mes allarmes. Tout briſé

& tout ſanglant que j'étois, j'ai volé, ſans héſiter, à ſon ſecours; & attendu que je ſuis alerte & vigoureux, je l'eus bientôt délivré de leurs griffes; & mon homme en a fait l'uſage le plus naturel, en s'enfuyant de toutes ſes forces.

Me voila donc à la merci de deux hommes, que je prenois pour des voleurs; qui d'abord m'ont ſaiſi ſi promptement au corps, que je n'ai pû m'échapper de leurs mains.. Mais ce qui m'a plus cruellement terraſſé, en me couvrant de confuſion, ça été d'apprendre que c'étoient deux Bailliſs, qui venoient, pour une dette de trente trois *Guinées*, d'arrêter ce jeune homme; & qu'il falloit que je donnaſſe caution pour cette même dette, ou marcher, ſur le champ, en priſon!

Pour terminer mon malheureux *récit*, ils m'ont conduit chez l'un d'eux; d'où j'ai envoyé chez mon hôte qui, ayant en main pour la valeur d'un peu plus

de trente pièces à moi, c'eſt-à-dire, tout ce que j'ai au monde, a eu la bonté d'être ma caution.

Par un principe de conſcience, ſachant que je m'étois fait réellement débiteur, j'aurois payé cet argent tout de ſuite, ſi je n'avois ſongé que ce Cavalier, que j'ai délivré, ſeroit peut-être aſſez honnête homme, lorſqu'il lira ces particularités dans vos feuilles, pour me remettre ce que je ſuis engagé de payer pour lui.

Auſſi-tôt que je verrai cette lettre dans votre journal, je me ferai connoître à *M. Dodſley*, à qui je ſouhaite qu'on remette l'argent. Ou ſi ce Cavalier préfère de venir, en perſonne, & décharger ma caution, *M. Dodſley*, pourra lui apprendre où l'on peut me trouver.

Je vous ſupplie de publier, auſſi-tôt, cette lettre, & ſuis Monſieur, Votre &c, *W. B.*

P. S. Je n'ai point parlé des gens du Guet dans mon hiſtoire de la nuit dernière, parce que je n'en ai apperçu aucun. Je ſuppoſe que ce n'étoit pas l'heure convenable, pour faire leur ronde, ou pour être à leurs poſtes.

Note de l'Editeur.

Le bon & trop ſimple Curé ne voyoit pas que cettecirconſtance ſeule eſt une preuve que ces deux prétendus Baillifs n'étoient autre choſe, que de nouveaux fripons. Car de vrais Baillifs l'euſſent mené d'abord au Corps-de-Garde du Guet, qui en cas de conteſtation, les eût conduits tous les trois, chez le Juge de Paix, le plus voiſin.

COPIE
D'UNE LETTRE SINGULIÈRE
DE BOILEAU,
AU MARQUIS DE *MIMEURE*.

CE n'eſt point, Monſieur, un faux bruit, c'eſt une vérité très-conſtante, que dans la dernière aſſemblée qui ſe tint au *Louvre*, pour l'élection d'un Académicien, je vous donnai ma voix, & vous la donnai avec d'autant plus de raiſon, que vous ne l'aviez point briguée, & que c'étoit votre ſeul mérite qui m'avoit engagé dans vos intérêts. Je n'étois pourtant pas le premier à qui la penſée de vous élire étoit venue; & il y avoit un fort bon nombre d'Académiciens qui me paroiſſoient dans les mêmes diſpoſitions que moi. Mais je fus fort ſurpris, en arrivant dans l'aſſem-

blée, de les trouver tous changés, en faveur d'un *M. de Saint-Aulaire*, homme (disoit-on) d'une fort grande réputation, mais dont le nom pourtant, avant cette affaire, n'étoit pas venu jusqu'à moi. Je leur témoignai mon étonnement, avec assez d'amertume ; mais l'on me fit entendre, d'un air assez pitoyable, qu'ils étoient liés.

Comme la brigue de *M. de Saint-Aulaire* n'étoit pas médiocre, * ils m'avoient écrit en faveur de cet aspirant à la dignité Académique. Mais par malheur pour lui, dans l'intention de me faire mieux concevoir son mérite, on m'avoit envoyé un Poëme de sa façon, très-mal versifié, où, en termes assez confus, il conjure la volupté de venir prendre soin de lui dans sa vieillesse, & de réchauffer les restes glacés de sa concupiscence. Voila en effet le but où tend ce beau Poëme !

* Madame la Duchesse *du Maine* étoit à la tête.

Quelque bien qu'on m'eût dit de Lui, j'avoue que je ne pus m'empêcher d'entrer dans une vraie colère contre l'Auteur d'un tel Ouvrage. Je le portai à l'Académie, où je le laiſſai-lire à qui voulut; & quelqu'un s'étant mis en devoir de le défendre, je jouai le vrai perſonnage de *Miſantrope;* ou plutôt j'y jouai mon propre perſonnage, le chagrin de ce *Miſantrope* contre les méchans vers ayant été, comme *Molière* me l'a confeſſé pluſieurs fois lui-même, copié ſur mon modèle.

Enſuite on procéda à l'élection par billets; & bien que je fuſſe le ſeul qui écrivis votre nom dans mon billet, je puis dire que je fus le ſeul qui ne parut point honteux & déconcerté.

Voila, Monſieur, au vrai, toute l'hiſtoire de ce qui s'eſt paſſé à votre occaſion à l'Académie. Je ne vous en fais pas un plus grand détail, parce que *M. le Verrier* m'a dit qu'il vous en

avoit déjà écrit, fort au long. Tout ce que je puis dire, c'eſt que dans tout ce que j'ai fait, je n'ai ſongé qu'à procurer l'avantage de la Compagnie, & rendre juſtice au mérite.

Cependant je vois que, par là, je me ſuis fait une fort grande affaire, non-ſeulement avec M. *de Saint-Aulaire*, mais avec vous; & que je ſuis plutôt l'objet de vos reproches que de vos remercimens. Vous vous plaignez, ſurtout, du hazard où je vous expoſois, en vous nommant Académicien, à faire une méchante harangue.

Je ſuis perſuadé que vous ne la pourrez faire que fort bonne. Mais quand même elle auroit été mauvaiſe, n'aviez-vous pas un nombre infini d'illuſtres exemples pour vous conſoler? Et puis votre mérite, d'ailleurs, ne vous auroit-il pas ſoutenu? Eſt-ce donc la première méchante affaire, dont vous ſeriez ſorti glorieuſement?

Vous dites, qu'en vous, j'ai prétendu dénommer un *Bretteur* à l'Académie ?.. Oui, ſans doute; mais un *Bretteur*, à la manière de *Céſar* & d'*Alexandre*. Eh quoi donc, aviez vous oublié que le bonhomme *Horace* avoit été Colonel d'une Légion; & n'étoit pas revenu ſi bien que vous d'une très-grande deffaite ? *Cùm fracta virtus, & minares turpe ſolum tetigere mento.* Cependant dans quelle Académie n'auroit-il point été reçu, ſuppoſé qu'il n'eût point eu pour concurrent *M. de Saint-Aulaire* ?

Enfin, Monſieur, vous me faites concevoir que je vous ai, en quelque ſorte, compromis par trop de zèle, puiſque vous n'avez eu pour vous que ma ſeule voix ?

Mais ſi j'ôſe faire ici le fanfaron, prétendez-vous que ma ſeule voix, non briguée, ne *vaille* pas bien vingt voix mandiées baſſement ? Et de quel droit prétendez-vous qu'il ne ſoit pas permis

à un Cenſeur, ſoit à droit, ſoit à tort, inſtallé, comme moi, depuis long-tems ſur le *Parnaſſe*, de rendre, ſans votre congé, juſtice à vos bonnes qualités, & de vous donner ſon ſuffrage pour une place qu'il croit que vous méritez?

Ainſi, Monſieur, demeurons bons amis; & ſur-tout, pardonnez-moi les ratures qui ſont dans ma lettre, puiſqu'elle me coûteroit trop à récrire, & que je ne ſais ſi je pourrois venir à bout de la mettre au net,

Du reſte, croyez qu'il n'y a perſonne qui vous eſtime pluſque moi, & que je ſuis très-affectueuſement, &c.

Deſpreaux.

P. S. Nous avons déja bu pluſieurs fois à votre ſanté, dans l'illuſtre Auberge, où l'on boit ſi ſouvent, *gratis*, comme vous ſavez.

A Paris, 4 Aouſt 1706

N. B. L'original de cette lettre a été donné par *Madame* la Marquiſe *de Mimeure*, à *Piron.*

Une des ſingularités de cette même lettre, eſt qu'elle eſt preſque ſans Ponctuation, & d'une Orthographe, déjà vieille, en 1706, cependant plus que nouvelle à l'égard de l's, ſubſtituée au z.

Le Marquis de *Mimeure* fut reçu en 1709 à l'Académie; ce fut la *Motte*, qui n'y entra qu'en 1710, qui lui fit ſon diſcours de réception.

ANECDOTE

CONCERNANT *BOILEAU.*

L'ENFANCE de ce fameux Satyrique avoit été confiée à une Nourrice de Campagne, qui l'avoit emmené dans ſon village, où il reſta plus de trois ans.

Un jour qu'il voulut battre un gros Dindon, en colère, l'animal furieux s'élança ſur lui, le jetta par terre, & à grands coups de bec le bleſſa à l'endroit où le malheureux *Abailard* fut puni avec tant d'injuſtice & de barbarie. Tous les ſecours de l'art ne purent rendre au jeune *Boileau* les dons de la Nature : en ſorte qu'il ſe vit, preſqu'en naiſſant, hors d'état de pouvoir jamais goûter les plaiſirs de l'Amour & de l'Hymen.

Comme il reſſentoit, de tems en tems, des douleurs à la partie par laquelle il n'étoit pas un *Achille*, il découvrit ſon état à feu *M. Gendron*, célèbre Docteur en Médecine, de la faculté de *Montpellier*, dont il connoiſſoit les lumières & la probité, qui d'ailleurs étoit ſon ami, & qui a occupé après lui la maiſon qu'il avoit à *Auteuil*. Il fit promettre à ce Médecin, qu'il lui garderoit le ſecret ſur un accident qui,

tout Tragique qu'il eſt, prête toujours à la plaiſanterie. Il craignoit, avec raiſon, les Epigrammes & les Couplets de tant d'Auteurs qu'il ne ménageoit guères, & qui n'auroient pas manqué de l'attaquer par ſon endroit ſenſible.

M. Gendron fut diſcret, pendant la vie de ſon ami ; & ce ne fut qu'après ſa mort, qu'il apprit cette circonſtance à feu *M. le Nain*, Intendant de Languedoc, qui la raconta à plus d'une perſonne digne de foi, de qui nous la tenons.

Cette découverte eſt d'autant plus intéreſſante, qu'on y trouve la cauſe immédiate de l'humeur dure & chagrine de *Boileau* ; de la ſévérité de ſa Poëſie & de ſes mœurs, du fiel de ſa plume, de ſes Satyres contre les femmes, de ſon averſion pour l'Opéra, de ſon antipathie enfin contre le tendre *Quinaut*, dont les vers n'étoient dictés que par l'Amour.

Le diſcours que *Boileau* prononça lorſqu'il fut reçu à l'Académie Françoiſe, n'ayant été trouvé bon ; on lui envoya les quatre vers ſuivans :

Boileau nous dit dans ſon écrit,
Qu'il n'eſt pas né pour l'éloquence.
Il ne dit pas ce qu'il en penſe ;
Mais je penſe ce qu'il en dit.

Boileau allant, un jour, toucher ſa penſion au Tréſor-Royal, remit ſon Ordonnance à un Commis qui, y liſant ces paroles : *A cauſe de la ſatisfaction que ſes Ouvrages nous ont donnés*, lui demanda de quelle eſpèce étoient ſes Ouvrages ? De *Mâçonnerie*, (répondit, gravement, le Satyrique) *je ſuis Architecte... Payez.*

Quand *M. Brouſſin* ſut que *Boileau* faiſoit une Satyre ſur un feſtin, il tâcha

de l'en détourner, disant que ce n'étoit pas un sujet dont il fût à propos de plaisanter : » Attaquez plutôt les hy-» pocrites ? (ajoutoit-t-il, très-sérieuse-» ment) Vous aurez pour vous tous » les honnêtes gens... Croyez moi, mon » ami, ne badinez pas là dessus ? »

On croit assez inutile d'ajouter ici, que *M. Brouſſin*, & ses amis, aimoient la bonne-chère.

Mademoiselle *de Lamoignon*, qui étoit vraîment pieuse, ne trouvoit pas bon que *Boileau* fît des Satyres, attendu qu'elles blessent la Charité.— » Mais » ne me permettez vous pas, (lui dit-» il un jour) d'en faire contre le *Grand* » *Turc*, ce Prince infidèle, l'ennemi » de notre Religion?— » C'est un Sou-» verain. Il ne faut jamais manquer de » respect aux personnes de ce rang.— » Mais contre le Diable, vous me le

» permettez

» permettrez bien ? — Il ne faut jamais » dire du mal de perſonne. «

Il ſe trouvoit, un jour, dans une compagnie de Dames, où l'on parloit beaucoup de la priſe de *Mons*; & au moment qu'il ſe levoit pour ſortir, une Précieuſe ſe lève, l'arrête, & lui dit, qu'il ne ſortiroit pas qu'il n'eût fait un Quatrain ſur cette nouvelle conquête de notre grand Roi. Il voulut envain s'en défendre : & de dépit lâcha les vers ſuivans :

Mons, nous dit-on, étoit une Pucelle,
Qu'un grand Roi gardoit avec ſoin.
Louis le Grand en eut beſoin
Mons ſe rendit .. Vous euſſiez fait comme elle.

Un Poëte Languedocien, nommé *Robin*, apprenant la mort de *Boileau*, fit, à l'*Impromptu*, dit-on, les vers ci-deſſous :

Le Critique fameux, qu'on appelloit *Boileau*,
Repôſe avec ſa Muſe au fond de ce Tombeau ;

Mai quand nos vœux pourroient le placer près des Anges,
En disant pour son âme un seul *De Profundis*;
Que feroit-il en Paradis?
On n'y chante que des louanges.

Le jour que le Président *de Mesmes* fut reçu à l'Académie Françoise, *Boileau*, courant à sa rencontre, lui dit: » Monsieur, je me hâte de venir à vous, » afin que vous me félicitiez de vous » avoir pour confrère. »

ANECDOTE ANGLOISE. *

UN Turc, qui se faisoit nommer *Herby*, & qui avoit la réputation d'être fort riche, étoit logé depuis plusieurs années dans une maison magnifique, mais écartée à deux milles de Londres, qu'il avoit achetée & embellie par des dépenses continuelles. Les jardins étoient vastes, les bâtimens d'une grande étendue; & comme il n'y avoit point d'autres maisons dans le voisinage, à la distance de plus d'un mille, & que *M. Herby* n'entretenoit aucune communication avec les Anglois, peu de personnes connoissoient l'intérieur de cette belle solitude. Ce n'est pas qu'il n'eût un très nombreux domestique: mais la plû-

* *Arrivée en* 1733, *& tirée des Papiers Anglois,* de 1734.

part étoient des Turcs qu'il avoit amenés de ſon pays, & qui paroiſſoient lui être fort attachés.

Pendant que *M. Herby* ſe tenoit renfermé dans cette retraite, d'où il ne ſortoit que pour ſe faire voir quelque fois à la *Bourſe*, & ſur le Port; pluſieurs familles de Londres avoient vû diſparoître de leurs maiſons de jeunes filles, fort aimables, & dont on attribuoit la fuite au libertinage, ou à la ſéduction de leurs amans. Dans une ville de la grandeur de Londres, ces ſortes d'aventures ne font pas aſſez d'éclat pour donner lieu à des recherches incommodes. Le plus grand ſoin des parens mêmes étoit de cacher leur perte; & l'impoſſibilité d'y remédier, fit qu'inſenſiblement, ils s'en conſolèrent. D'ailleurs qui ſe ſeroit défié que tant de Beautés Angloiſes fuſſent, volontairement, au pouvoir d'un Turc!

C'étoit néanmoins chez *M. Herby*

qu'il s'en trouvoit une douzaine, des plus charmantes!.. Et ſi la plûpart d'entre elles y avoient été attirées par adreſſe, il avoit trouvé le ſecret de leur rendre leur eſclavage ſi agréable, qu'elles en auroient regardé la fin, comme un malheur. Il eſt vrai qu'elles n'étoient pas d'une naiſſance bien diſtinguée: mais la Beauté eſt de toutes les conditions; & pour un Turc, ſur-tout, il ſuffiſoit qu'elles fuſſent aſſez belles, pour lui paroître aimables.

La première qu'il avoit attirée dans ſa maiſon, étoit une Lingère, qu'il avoit gagnée, à force de préſens. Celle-ci avoit contribué à lui en attirer d'autres: car la crainte du partage avoit fait moins d'impreſſion ſur elle, que l'ennui de ſe voir condamnée à une ſolitude continuelle.

La Lingère avoit pluſieurs amies, auſſi jolies qu'elle, & l'envie de les avoir pour compagnes, l'avoit fait en-

trer avec joie dans les idées de *M. Herby*.

Elle avoit écrit, d'abord, à celles qu'elle connoiſſoit les plus faciles ; & ſans leur marquer le lieu de ſa demeure, dont elle-même ignoroit le nom, elle leur avoit fait une peinture ſi agréable, & de tout point ſi ſéduiſante des plaiſirs qu'elle y goûtoit, qu'elle les avoit fait aiſément conſentir à lui rendre enſemble une viſite, ainſi qu'à ſe laiſſer conduire par la perſonne qu'elle avoit chargée de ſes lettres.

Un caroſſe que *M. Herby* avoit envoyé juſqu'aux murs de Londres, les avoit reçues & les lui avoit amenées. Elles étoient trois ; & pour mieux ſignaler leur arrivée, il avoit étalé ſes meubles les plus précieux, & tout ce qui pouvoit donner la plus haute idée de ſes richeſſes. Et en effet on verra par la ſuite de cette hiſtoire, qu'elles étoient immenſes ; les bijoux & les cu-

rioſités brillantes, tout en un mot ce qui étoit fait pour éblouir les yeux des femmes, y paroiſſoit ſemé, avec profuſion; & la Lingère avoit, ſur-tout, eu ſoin de ſe couvrir des parures les plus brillantes & les plus recherchées.

C'eſt dans cet état qu'elle avoit reçu ſes trois amies; & la deſcription qu'elle leur avoit faite de ſon prétendu bonheur, avoit achevé d'ajouter à l'idée que s'en faiſoit chacune d'elles; d'où il paroîtra moins extraordinaire que trois petites Bourgeoiſes, qui peut-être n'avoient rien vû de plus beau que leurs boutiques, n'euſſent pas manqué de ce laiſſer prendre à tant de magnificence.

Le ſentiment de la jalouſie avoit ſans doute ſuccédé à celui de l'admiration.... Mais la Lingère n'avoit pas tardé à leur faire entendre, qu'elle s'eſtimeroit heureuſe, en cas qu'elles vouluſſent partager ſon bonheur.

Le Maître, qui effectivement joignoit

à la bonne mine, un naturel fort doux, & qui de derrière un paravent, avoit prêté l'oreille, étant vènu tout à coup à paroître, avoit achevé par les propos les plus gracieux & les louanges les plus flatteuſes, de les diſpoſer à toute la confiance que tant de prévenances avoient eu droit de leur inſpirer.

C'eſt ainſi que *M. Herby* avoit commencé ſon établiſſement, dans lequel il en avoit attiré, ſucceſſivement, pluſieurs autres, & qu'il étoit venu à bout, par ſa complaiſance & par la vie délicieuſe qu'il leur avoit fait mener, de les rendre au plus contentes de leur ſort. Et il falloit être en effet auſſi riche qu'il l'étoit, pour pouvoir ſubvenir conſtamment, à une pareille dépenſe!

Les engagemens qu'il avoit avec ſes douze Maîtreſſes (car le nombre s'en étoit accru juſque-là) s'étendirent même bientôt plus loin, c'eſt-à-dire, qu'il ſe trouva forcé de pourvoir à l'entretien

de leur famille: la crainte d'être découvert, au cas qu'il s'y fût refusé, lui en avoit fait une néceſſité indiſpenſable... Et voici comme la choſe ſe paſſa.

Une de ces filles, commençant à s'ennuyer de ſa retraite, le preſſa, un jour, de lui accorder enfin la liberté de voir ſon père & ſa mère, qu'elle ſuppoſoit fort affligés de ſon abſence. ſoit par caprice, ſoit par tendreſſe naturelle, elle accompagna cette prière de tans d'inſtances & de larmes, qu'elle obtint une partie de ce qu'elle ſouhaitoit. *M. Herby* forma lui-même le plan de cette entrevue, & ſe propoſa d'en tirer autant de plaiſir que ſa Maîtreſſe. Ce fut de faire amener le père & la mère, qui n'étoient pas gens de condition relevée, de les y faire conduire par des chemins détournés, & de les recevoir avec tant d'honneurs & de magnificence, qu'il pût ſe faire un

vrai divertiſſement de leur ſurpriſe & de leur embarras.

Ces bonnes gens, qui avoient été véritablement affligés de la perte de leur fille, n'eurent pas plutôt reconnu ſa main, dans la lettre qu'elle leur écrivoit, qu'ils brulerent d'envie de la revoir. Elle leur parloit, d'ailleurs, de ſa fortune, comme ſi elle eût été la première Reine du monde, & les invitoit à venir s'en aſſurer par leurs propres yeux. Le Porteur de la lettre ne leur recommanda que le ſilence & la diſcrétion; puis convenant avec eux du jour de leur départ, il promit de les venir prendre dans un bon caroſſe.

L'ordre étoit donné de prolonger ſi bien le tems, par les détours qu'on leur fit faire ſur la route, qu'ils n'arrivèrent chez *M. Herby*, qu'à l'entrée de la nuit.

Tout s'étoit préparé pendant cet intervalle à l'accueil qu'il vouloit leur

faire. Les appartemens étoient embellis par les décorations les plus riches & les plus extraordinaires. Les bougies n'avoient pas été épargnées, pour relever l'éclat des meubles, & frapper d'autant plus vivement l'imagination de ses hôtes. Comme c'étoit pour leur fille, qu'on donnoit cette fête, il avoit voulu que ses onze compagnes contribuassent de leur mieux, à tout ce qui pouvoit lui faire honneur. Elles furent vêtues plus simplement qu'elle, afin qu'elles pussent passer pour ses suivantes, quoique cette simplicité même ne fût pas en effet moins magnifique. Pour elle, rien n'étoit si riche & si brillant que sa parure. Elle fut placé, sous un dais, dans un fauteuil doré, tandis que toutes les autres & *M. Herby* même, qui vouloit être regardé comme son premier domestique, étoit debout, à quelque distance, dans une posture aussi soumise que respectueuse. Tous les Valets

Turcs de ſa maiſon, ſe tenoient dans les antichambres.

Cette ſçène que *M. Herby* vouloit ſe donner, ne pouvoit manquer d'être agréable : auſſi réuſſit-elle au-delà de ſes eſpérances.

Les deux bons Bourgeois de Londres, ſe crurent dans une Maiſon Royale; & s'imaginèrent que leur fille étoit devenue, tout au moins, une Princeſſe d'Angleterre. On leur donna un ſplendide ſouper, où ils furent ſervis auſſi reſpectueuſement que leur fille; & pour mettre le comble à leur joie, ils reçurent d'elle, en la quittant, un gros ſac d'écus, qui acheva de leur prouver clairement, que tout ce qu'ils avoient vû n'étoit rien moins qu'un ſonge; & l'on eut ſoin, en les faiſant partir avant la fin de la nuit, de les promener long-tems à travers des chemins détournés, pour empêcher qu'ils ne puſſent ſoupçonner d'où ils

venoient de recevoir un ſi brillant accueil.

Cependant, quelques précautions qu'on eût pû prendre, on ne trompa point tout à fait les ſoupçons du père, qui étoit homme de bon ſens. Il avoit déjà remarqué, en venant, que la voiture avoit fait pluſieurs détours. Les réflexions qu'il fit en ſortant de cette belle maiſon, ſur l'état où il avoit vû ſa fille, & ſur le peu d'explications qu'il en avoit tirées, eu égard à la cauſe extraordinaire de ſa fortune, ajoutèrent encore à ſes premiers ſoupçons, & le rendirent d'autant plus attentif à obſerver le chemin par lequel on le reconduiſoit; la nuit même n'étant pas abſolument aſſez ſombre pour qu'il ne pût faire aucune remarque, il en fit aſſez pour s'aſſurer de pouvoir, le lendemain, le reconnoître. Auſſi ſes recherches réuſſirent-elles. Ayant appris que *M. Herby* étoit un Turc, extrêmement opulent, il

ne douta pas un inſtant qu'il n'eût débauché ſa fille.

Après s'être un peu livré au reſſentiment d'avoir également été trompé, il prit le parti de s'en conſoler, en tirant de l'aventure tout le prix qu'il pourroit pour ſa fortune : une fête qui n'avoit duré qu'une nuit, & un ſac d'écus, lui parurent un prix trop modique pour l'honneur de ſa fille.

Sur quoi prenant, tout à coup, la plume, il marqua au Sultan ſubalterne, avec beaucoup de hauteur, non ſeulement qu'il le connoiſſoit comme un raviſſeur de jeunes filles ſans expérience ; mais que s'il ne recevoit un dédommagement proportionné à l'inſulte faite tant à lui-même qu'à la ſienne, il étoit fermement réſolu d'implorer contre lui toute la rigueur de la Juſtice.

L'amour de la paix, l'ignorance des loix du Pays, & d'autres raiſons, que l'on ſaura bientôt, déterminèrent *M.*

Herby à ſe prêter au moyen indiqué de terminer promptement cette affaire. Il fut convenu, qu'indépendamment d'un gros préſent, il feroit au père une penſion annuelle, auſſi longtems que ſa fille conſentiroit de vivre avec lui.

Bientôt les autres filles, auxquelles cette aventure ne put reſter long-tems cachée, ayant ſouhaité les mêmes faveurs pour leur famille; *M. Herby*, craignant les conſéquences de leurs murmures, & qui pouvoit beaucoup donner ſans s'appauvrir, prit le parti de les ſatisfaire, & ſe trouva conſéquemment le père de douze filles & de douze familles.

Mais ſi juſqu'ici cette aventure eut, à certains égards, pu être enviſagée d'un côté aſſez comique; on avouera bientôt que rien n'eſt en effet ni plus tragique, ni plus inattendu que le dénouement, qui ne tarda pas à s'en ſuivre.

Un matin, qu'un domeſtique affidé de *M. Herby* entroit, à l'heure de ſon lever, dans l'appartement de ſon Maître, qu'on ſe peigne ſa ſurpriſe & ſon épouvante, en le trouvant ſans tête, percé de coups, & à côté de lui l'une de ſes Maîtreſſes, également ſanglante, & qui venoit, à peine, d'expirer! Et en jettant les yeux ſur le cabinet, qui renfermoit les richeſſes du défunt, d'en voir la porte crochetée, la caiſſe vuide, & tout ce qu'il avoit d'effets les plus précieux, diſparus!

Ce qu'on a pu recueillir de plus poſitif ſur cet étrange événement, c'eſt que les clameurs du domeſtique ayant auſſi-tôt attiré toutes les filles & tous les autres domeſtiques dans la chambre; on s'apperçut qu'il manquoit deux valets Turcs, qui n'ont pas reparu depuis, quelques recherches qu'on ait pû faire pour les retrouver, & que l'or ſeul, indépendemment des pierreries, à la

connoiſſance des domeſtiques, montoit au de-la d'un million; que la Juſtice, qui ſur le champ, fut appellée, ſe trouva d'autant plus embarraſſée, au récit de ces circonſtances, qu'attendu qu'en Angleterre, on n'arrête point les gens ſur de ſimples vraiſemblances, les filles & les domeſtiques eurent également la liberté de ſe retirer

Les Eſclaves Turcs, n'ayant alors plus d'intérêt de déguiſer, ni le nom, ni les affaires de leur Maître, ne balancèrent pas à déclarer tout ce qu'ils en ſavoient.

Le véritable nom de *M. Herby*, étoit *Cidel Acmet*. Il étoit de Conſtantinople, & l'un des plus grands & plus opulens Seigneurs de l'Empire Ottoman.

Une paſſion ambitieuſe avoit cauſé toutes ſes infortunes. Ayant porté ſes deſirs juſques ſur une des filles du Sultan, il avoit eu la hardieſſe d'aſpirer à l'épou-

ſer, & pendant pluſieurs années n'avoit rien négligé pour y parvenir. Un *Bacha*, plus puiſſant & plus en faveur, l'avoit emporté ſur lui : Mais favoriſé par l'Amour autant que ſon rival par la fortune, il s'étoit fait aimer de la jeune Sultane, & avoit entretenu avec elle, par le moyen des marchandes & des Juives qui entrent au Sérail, un commerce de galanterie, juſqu'au point, dès qu'elle fut mariée, de la faire conſentir à la fuite, pour ſe dérober l'un & l'autre à la vengeance du grand Seigneur & du Bacha, ſous prétexte qu'il craignoit vraiſemblablement d'être trahi par les confidens de leur intrigue. Il avoit chargé un vaiſſeau de ſes richeſſes ; & la Sultane, après avoir fait main-baſſe ſur le tréſor de ſon mari, ils s'étoient heureuſement rendus à Veniſe, où ils avoient vécu, dans l'*Incognito*, fort tranquilles, juſqu'à la mort de la Sultane.

Le chagrin que lui avoit causée cette perte, & la crainte d'être enfin reconnu, tôt ou tard, dans une Ville, si voisine de la Turquie, le portèrent à changer d'azile. Ayant ouï parler des avantages qu'un étranger quelconque, trouve en Angleterre, qui est l'extrémité du monde pour un Turc, il remonta sur le même vaisseau qui l'avoit porté à Venise, & vint, droit à Londres, avec toute sa fortune,

Plusieurs marchands Turcs, qui y sont établis, ont déposé qu'il y étoit arrivé, depuis six semaines, trois hommes de leur pays, avec lesquels ils ont eu plusieurs entretiens, sans avoir pu découvrir le vrai sujet de leur voyage. Ils faisoient seulement entendre qu'ils se trouvoient chargés d'une commission importante, & s'informoient avec beaucoup de curiosité, du nom & de la situation de tous les Turcs, qui sont à Londres : & qu'il étoit sur-tout bon d'ob-

ſerver, que ces trois Turcs avoient pris congé de leur hôte, pour retourner, diſoient ils, dans leur patrie, le jour même qui avoit précédé la mort de *Cidel Acmet.*

Cette dernière circonſtance, jointe à la fuite des deux Valets & à l'impoſſibilité qu'il y auroit eue pour deux hommes de tranſporter un Million en or, & quantité de Pierreries, avec la connoiſſance qu'on avoit d'ailleurs de l'enlévement de la Sultane, ainſi que le reſſentiment que le Grand Seigneur & ſon Gendre ont dû concevoir de cet outrage; toutes ces raiſons, dis-je, purent porter à croire que les aſſaſſins d'*Acmet* étoient des émiſſaires dépêchés de Conſtantinople, qui avoient gagné deux de ſes principaux domeſtiques, pour avoir la facilité d'exécuter plus ſûrement leur coup; ſa tête qu'ils ont coupée, eſt encore une circonſtance qui favoriſe ce ſoupçon. Et ils ne l'ont emportée, ſans

doute, que pour rendre témoignage de leur ſuccès, & pour ſatisfaire pleinement la vengeance de ceux qui les ont employés. On raconte pluſieurs traits ſemblables, qui confirment cette opinion, & avec d'autant plus de raiſon, qu'il eſt même arrivé ſouvent que des eſclaves Turcs, chargés par leurs maîtres de les défaire d'un ennemi, ont employé juſqu'à vingt ans à le pourſuivre, & n'ont ôſé reparoître qu'après avoir exécuté cet ordre.

EXTRAIT

D'UNE CHRONIQUE DE PERSE,

De l'année 530 de l'Hégyre.

ABBAS CARULCAN, notre Souverain Maître, trouva bon de confier à ſon Serviteur *Myrſa*, le Gouvernement de la Province de *Touris*.

Jamais la corruption ne fit pancher en faveur de l'injuſtice la balance qui étoit entre les mains de ce Gouverneur ; & le tems de ſon Adminiſtration fut une de ces heureuſes époques où l'on vit l'innocence protégée, la ſcience honorée & l'induſtrie récompenſée. *Myrſa*, par une ſi belle & ſi rare conduite, étoit devenu un objet d'admiration pour tous les yeux, & un ſujet d'éloges pour toutes les bouches. Mais il étoit aiſé d'obſerver qu'au mi-

lieu des biens dont il étoit la ſource, ſon propre bonheur ne trouvoit aucune augmentation. Devenu triſte & mélancolique, tout ſon loiſir étoit donné à la ſolitude; s'il étoit dans ſon Palais, il y reſtoit ſeul, aſſis ſur un ſopha; s'il ſe promenoit, ſa démarche étoit lente, & les yeux baiſſés en terre; ne s'appliquant plus qu'avec répugnance aux affaires, il réſolut enfin d'abandonner le ſoin d'un Gouvernement, qui n'étoit plus à ſes yeux, qu'une continuité de travaux, devenus pour lui trop pénibles.

Après avoir obtenu la permiſſion de paroître devant le Trône de notre Souverain Maître; interrogé par lui ſur le ſujet de ſa demande: » Daigne, dit-» il, pardonner à ton eſclave, ſi *Myrſa*, » ôſe mettre aux pieds du grand *Abbas* » l'emploi qu'il a daigné lui confier, » dans le plus beau pays du monde!.. » Mais la plus longue vie, eſt à peine

» un période ſuffiſant pour ſe préparer » à la mort ! Toutes les autres affaires » ſont auſſi vaines que le travail d'une » fourmi ſur le chemin d'un voyageur, » ſous le pied duquel elle eſt anéantie » lorſque moins elle y compte !... » Permets donc que je me prépare à » l'approche de l'Eternité? Souffre, qu'à » l'aide de la ſolitude & du ſilence, » je me familiariſe avec les ſublimes » Myſtères de la Religion, juſqu'au » moment où l'Eternité viendra ſe dé- » voiler à mes yeux, en me mettant » aux pieds du Tribunal de l'Etre Su- » prême ! » En finiſſant cette courte & touchante harangue, *Myrſa* tomba, la face contre terre, & ſe tut.

Myrſa, lui dit *Abbas*, après un moment de réflexion, m'a rempli de terreur & d'incertitude !... L'effroi qu'il me cauſe eſt ſemblable à celui qu'éprouve un homme, lorſque, tout-à-coup, il s'apperçoit au bord d'un précipice !..

Je

Je ne puis cependant déterminer ſi mon danger eſt réel ou chimérique, Mes jours, comme les tiens, (je le ſens trop) quelques longs qu'ils puiſſent être encore, ſont à peine un inſtant vis-à-vis de l'Eternité!... Mais ſi je penſois comme toi; ſi tous les hommes capables de faire le bien, ſuivoient ton exemple, par qui donc les fidèles ſeroient-ils gouvernés? Ne ſera-ce que par ceux que la crainte d'une autre vie trouve inſenſibles, & qui dès-là n'ont d'autres guides que les paſſions dont ils ſont les eſclaves? Ne ſerois-je pas, ne ſerois tu pas toi-même reſponſable envers le Tout-Puiſſant des maux ſans nombre dont ce triſte univers ſe véroit inondé?.. Penſes y bien, *Myrſa*!.. Et tandis que j'y penſerai, plus mûrement, moi-même, retire-toi dans la maiſon que j'ai fais préparer ici, pour ta réſidence?... Puiſſe le Ciel nous inſpirer tous deux ſur le parti qu'il nous

convient de prendre, pour assurer notre repos mutuel!

Myrsa se retira.... Et n'ayant point reçu d'ordres le troisième jour, il demanda une seconde Audience, qui lui fut accordée.

Lorsqu'il reparut devant le Souverain, sa contenance annonçoit le repos de son âme. Il sortit une lettre de son sein, & après l'avoir baisée, il la remit au Sultan, en lui disant: » J'ai appris par » cette lettre, que j'ai reçue de *Cosrou*, » l'Iman, qui est actuellement devant » toi, de quelle manière on doit mettre » à profit la vie. Me voici, maintenant, » en état de regarder en arrière avec » plaisir, & en avant avec espérance: » heureux de pouvoir encore, sans re- » grets, être l'ombre de ta puissance à » *Tauris*! Ainsi que de conserver les » honneurs dont j'y jouissois! «.

Le Roi, qui avoit écouté *Myrsa* avec un sentiment mêlé de surprise & de

curioſité, remit immédiatement la lettre à *Coſrou*, en lui ordonnant de la lire.

Tous les yeux de la Cour ſe tournèrent alors ſur ce Vieillard, qui, avec un viſage que couvroit une honnête rougeur, lut, non ſans quelque embarras, les paroles ſuivantes : » Que *Myrſa*, » lui que la ſageſſe de notre juſte & » puiſſant Souverain a honoré d'un » Gouvernement, puiſſe jouir, à jamais » d'une ſanté parfaite, autant qu'inaltérable !

» Mon cœur a été bleſſé de l'affliction, lorſque j'ai appris que tu voulois priver ces millions d'âmes qui » habitent ta province, des biens dont » ils jouiſſent ſous ton autorité. Mais, » qui pourroit parler devant ſon Roi, » ſans le trouble qu'on éprouve en ſa » préſence, & ſur-tout pour peu que » le cœur ſe trouve encore en proye » au doute !... Je me bornerai donc

» à te raconter les événemens de ma » jeuneſſe, dont tu m'as rappellé le ſou- » venir... & puiſſe le divin Prophète » multiplier pour toi les inſtructions » que j'en ai tirées ! »

» Je m'étois livré, d'abord, à l'étude » de la Médecine, que j'avois aſſez » promptement appriſe, à l'Ecole du » grand *Alvézer*; je ſavois, utilement » me ſervir de ces plantes que le Soleil » a remplies du beaume vivifiant de la » ſanté, pour guérir les différentes » maladies. Mais ces ſcènes de dou- » leurs, de langueurs & de mortalité, » qui toujours étoient ſous mes yeux, » me firent enfin trembler pour moi- » même. Le Tombeau me ſemblant, » à chaque inſtant, ouvert ſous mes » pieds, je réſolus, en élevant les yeux » plus haut, de ne plus contempler que » les régions qui ſont au de-là, & » de mépriſer toute eſpèce d'acqui- » ſitions que je ne pouvois conſerver.

» Sur quoi je me perſuadai, qu'attendu
» qu'il n'étoit de vrai mérite que dans
» une pauvreté volontaire ; que ceux
» qui demandoient de l'argent, n'étoient
» pas des objets dignes de charité,
» & que ceux qui la meritoient refu-
» ſoient ce métal : ce fut en conſéquence
» de ces idées que je mis le mien en
» terre ; & que renonçant à la ſociété,
» j'allai m'enſevelir dans un coin le plus
» reculé du pays le plus ſauvage & le
» plus déſert, où ma demeure fut une
» grotte obſcure, ma boiſſon l'eau cou-
» rante, ma nourriture les herbes & les
» fruits que je pouvois rencontrer. Pour
» ajouter encore à l'auſtérité de ma vie,
» je veillois fréquemment toute la nuit,
» le viſage tourné vers l'Orient, m'a-
» bandonnant aux ſecrettes influences
» de notre divin Prophète, & atten-
» dant des illuminations d'en-haut.

» Un matin, qu'après ma veille ac-
» coutumée, au moment que je voyois

» l'horiſon s'enflâmer à l'approche du « Soleil, la fatigue & l'épuiſement » m'accablèrent au point qu'il fallut cé- » der au ſommeil.

» Alors, il me ſembla que j'étois » toujours à la porte de ma cellule; » que le Soleil s'élevoit, & qu'au mo- » ment où je contemplois avec raviſſe- » ment ſes premiers rayons, un corps » obſcur venoit, tout à coup, les in- » tercepter. Ayant reconnu que c'étoit » un Aigle, je continuai de tenir mes » yeux fixés ſur lui, & je le vis ſe » poſer à terre, à une petite diſtance » d'un Renard qui, à ce que j'apperçus, » avoit les deux jambes de devant caſ- » ſées; que l'Aigle laiſſa devant le Re- » nard eſtropié une partie d'un che- » vreau, qu'il tenoit dans ſes ſerres, » & de-là, diſparut.

» Après m'être réveillé, je baiſſai » mon front juſqu'à terre; je bénis le » Prophète de la leçon qu'il venoit de

» me donner, & me mis à raiſonner » ainſi : » *Coſroü*, tu ne peus avoir » que bien fait, en renonçant au tu- » multe, aux affaires & aux vanités de » ce bas Monde; mais tu n'as rempli » que la moitié de ton devoir. Tant » que tu n'occuperas tes jours qu'à » chercher ta nourriture, ton âme » ne ſera pas dans un parfait repos ; » & ta confiance en la Providence ne » ſera pas entière.... Que t'apprend » cette viſion ? Si le Ciel même daigne » envoyer un Aigle pour nourrir un » Renard, qui ne peut marcher, ſa » main ne daignera-t-elle pas auſſi » pourvoir à ta nourriture, puiſque ce » ſera pour une auſſi belle cauſe que » celle de la Religion, qui t'empêchera » de la chercher toi-même?.. »

» Je comptois ſi fort, après cette » réflexion, ſur le ſecours divin, que » je ne me mis plus en peine de cher- » cher de quoi manger. Il eſt vrai que

» j'attendois, avec une impatience,
» qui ne permettoit pas de m'occuper
» d'aucun autre objet. Je tâchai pour-
» tant de me guérir de cette impatience.
» Mais mes yeux commençoient à
» s'obscurcir, mes genoux s'entre-
» choquoient, & je ne me traînois
» plus qu'avec peine; lorsque je fus,
» tout-à-coup, réveillé par la voix
» d'un Être invisible, qui prononça
» distinctement ces mots : » *Cosrou*,
» je suis l'Ange qui, par l'ordre du
» Très-Haut, ai enregistré toutes les
» pensées de ton cœur, & de la
» part duquel, je suis chargé de t'an-
» noncer la réprobation. Tu prétendois
» élever ta sagesse au-dessus de ce qui
» t'est révélé : mais ta folie a perverti
» une leçon, qui n'etoit destinée qu'à
» te remettre dans la bonne voie. Es-
» tu estropié comme le Renard? N'as
» tu pas plutôt les forces de l'Aigle?...
» Lève toi donc? Que l'Aigle soit l'objet

» de ton émulation. Sois, déſormais,
» le Meſſager de la ſanté & de la vie,
» auprès de ceux que la douleur & la
» maladie retiennent dans leurs chaînes.
» Ce n'eſt pas dans le repos que con-
» ſiſte la vertu : c'eſt dans l'action. Si
» tu prouves l'amour que tu as pour ton
» Dieu, par le bien que tu feras aux
» hommes, ta vertu prendra bientôt
» un caractère céleſte ; & cette féli-
» cité, vrai gage de celle dont on jouit
» en Paradis, ſera ta récompenſe ſur
» la Terre. »

» L'étonnement ſubit dont me frap-
» pèrent ces paroles, m'humilia telle-
» ment, & rectifia mes idées au point
» que, dès cet inſtant, je tâchai de rega-
» gner la Ville ; que je déterrai mon
» tréſor, que je cherchai les malheu-
» reux, que je les ſecourus efficace-
» ment, & que je ne m'en trouvai pas
» moins riche. Mon ſavoir dans l'Art
» de guérir les maladies du corps,

» me fournit de fréquentes occaſions
» de guérir celles de l'âme. Je pris
» l'habit ſacré, je me rendis illuſtre par
» mes talens, & c'eſt par le bon plaiſir
» du Roi que j'ai l'honneur d'être actuel-
» lement devant lui.

» Daigne donc prendre, en bonne
» part, mes leçons. Je ne fais point pa-
» rade ici d'une connoiſſance, qui me
» ſoit propre : tel que les ſables qui boi-
» vent les gouttes de la pluie, ou de la
» roſée du matin, moi qui n'en ſuis en
» effet qu'un grain, je n'ai fait que m'im-
» biber des leçons du Prophête. Ne doute
» point que ce ne ſoit ici le vrai ſens
» de ce qu'il veut te dire : Toute con-
» noiſſance qui ſe terminera à toi ſeul,
» eſt mépriſable ; & une vie ſacrifiée
» à de vaines ſpéculations, n'eſt bonne
» à rien. Que l'Aigle ſoit l'objet de ton
» émulation : plus tu as reçu de dons,
» plus on attend de toi. Quoique le
» Tout-Puiſſant ſeul nous donne la ver-

» tu, cependant dépositaire de l'autorité du Prince, tu peux exciter à » la bienfaisance ceux qui n'ont pas » de motif plus relevé que leur propre intérêt. Tu ne peux pas, à la » vérité, faire naître le principe; mais » tu peux donner à la pratique une » nouvelle vigueur. Peu importe aux » Pauvres, pour leur soulagement, que » ce soit l'ostentation ou la charité qui » en soit la source. Ainsi donne à ta » vertu toute l'étendue qu'elle peut » avoir. Avec une telle conduite, si » ta foi est respectueuse, sois sûr d'être » agréable aux yeux du Très-Haut.

» Adieu... Puisse le sourire de celui » qui réside au de-là des Cieux mêmes, » réjouir & toujours fortifier ton âme! » puisse ton nom être écrit, avec les caractères de la fidélité, dans le Livre de » son bon vouloir!

Le Roi, dont les doutes, ainsi que ceux de *Myrsa*, venoient d'être dissipés,

regarda *Cosrou*, d'un œil riant, qui remplit son âme de joie. Il renvoya le premier à son Gouvernement, & ordonna que cet événement fut conservé à la postérité, comme une leçon éternelle qui pût apprendre à tous les hommes : *Qu'il n'est point de vie plus agréable à Dieu, que celle qui est utile au genre humain.*

LETTRE
DE *VOLTAIRE*
A L'ABBÉ *TRUBLET*,

Qui lui avoit envoyé son discours de réception à l'Académie Françoise.

Au Château de *Ferney*, le 20 Août 1761.

VOTRE Lettre & votre procédé généreux, Monsieur, sont des preuves que vous n'êtes pas mon ennemi, & votre livre vous faisoit soupçonner de l'être?... J'aime bien mieux en croire votre Lettre, que votre Livre.

Vous aviez imprimé que je vous faisois bâiller, & moi j'ai laissé imprimer que vous me faisiez rire. Il résulta de tout cela, que vous êtes difficile à amuser, & que je suis un mauvais plaisant.

Mais enfin, en bâillant & en riant,

vous voilà mon cher confrère ; & il faut tout oublier, en bons Chrétiens & en bons Académiciens

Je suis, au surplus, fort content, Monsieur, de votre harangue, & très-reconnoissant de la bonté que vous avez eue de me l'envoyer. A l'égard de votre lettre, *Nardi parvus onix eliciet cadum.*

Pardon, de vous citer *Horace*, que vos Héros, *Messieurs de Fontenelle* & *de la Motte*, ne citoient guère !

Je suis obligé, en conscience, de vous dire, que je ne suis pas né plus malin que vous, & que dans le fond, je suis bonhomme. Il est vrai qu'ayant fait réflexion, depuis quelques années, qu'on ne gagnoit rien à l'être, je me suis mis à être un peu gai, parce qu'on m'a dit que cela étoit bon pour la santé. D'ailleurs, je ne me suis pas cru assez important, assez considérable, pour dédaigner toujours certains illustres enne-

mis, qui m'ont attaqué perſonnellement pendant une quarantaine d'années, & qui les uns après les autres, ont eſſayé de m'accabler comme ſi je leur avois diſputé un Evêché, ou une Place de Fermier Général. C'eſt donc par pure modeſtie, que je leur ai enfin donné ſur les doigts. Je me ſuis cru, préciſément, à leur niveau : *Et in arenam cùm equalibus deſcendi*, comme dit *Ciceron*.

Croyez, Monſieur, que je fais une grande différence entre vous & eux; mais que je me ſouviens que mes rivaux & moi, quand j'étois à Paris, nous étions tous fort peu de choſe, c'eſt-à-dire de pauvres Ecoliers du ſiècle de *Louis XIV*, les uns en vers, les autres en proſe; quelques uns moitié proſe, moitié vers, & du nombre deſquels j'avois l'honneur d'être : infatigables Auteurs de Piéces médiocres; grands Compoſiteurs de Riens, peſant gravement des œufs de mouches dans

des balances de toiles d'araignées ; je n'ai presque vu que de la Charlatanerie.

Je sens parfaitement la valeur de ce néant ; mais comme je sens parfaitement le néant de tout le reste, j'imite le *Vajanius* d'Horace :

Vajanius armis
Herculis ad postum fixis lotet abditur agro.

C'est de cette retraite que je vous dis sincèrement, Monsieur, que je trouve des choses utiles & agréables dans tout ce que vous avez fait ; que je vous pardonne, cordialement, de m'avoir pincé ; que je suis fâché de vous avoir donné quelques coups d'épingle ; que bonhommie vaut mieux que raillerie ; que votre procédé me désarme pour jamais ; & que je suis, mon cher confrère, de tout mon cœur, avec une véritable estime & sans complimens, comme si de rien n'étoit, votre très-humble, &c.

VOLTAIRE.

RÉPONSE

DE L'*ABBÉ TRUBLET*.

A cette Lettre.

MILLE graces, Monſieur & très-illuſtre confrère, de la réponſe dont vous m'avez honoré ! Elle eſt auſſi ingénieuſe, qu'obligeante, & ce qui vaut mieux encore, elle eſt très gaie. C'eſt la preuve de votre bonne ſanté, la ſeule choſe qui vous reſtoit à prouver. Puiſſiez-vous la conſerver long-tems ! Et avec elle tous les agrémens, & tout le feu de votre génie ! C'eſt le vœu de vos ennemis même : car s'ils n'aiment pas votre perſonne, ils aiment vos Ouvrages ; il n'y a point d'exceptions là deſſus ; & malheur à ceux qu'il fau-

droit excepter ! Pour moi, j'aime & les Ecrits & l'Auteur ; & je ſuis avec autant d'attachement que d'eſtime, Monſieur & très-illuſtre confrère, votre très-humble, &c.

TRUBLET.

LETTRE DU MARÉCHAL *FABERT* AU ROI *LOUIS XIV*,

Au ſujet de la grace que Sa Majeſté lui avoit faite, de le nommer Chevalier du *Saint-Eſprit*.

SIRE,

Je ſais qu'un ſujet ne peut être obligé à ſon Roi au-delà de ce que je ſuis à Votre Majeſté ; & néanmoins elle a voulu encore me combler de ſes graces, en me nommant pour être Chevalier de ſon Ordre, dans un tems où le plaiſir que l'on prend à médire, fait dire à bien des gens que je ſuis dans le cas de craindre la juſtice. Un traitement ſemblable ne peut produire en moi qu'un extrême regret de ne pouvoir m'en rendre digne, comme j'aurois pû faire

ſi la guerre eût duré, & qu'il eût plû à *V. M.* de m'employer en Campagne, ainſi que feu M. le Cardinal avoit dit qu'elle pourroit bien faire. J'aurois ſervi avec tant de zèle, que cela eût fait voir ce qu'en un ſujet fidèle peuvent produire les bienfaits d'un Roi.

Mais, Sire, par la Paix, je me trouve éloigné de cela, qui eſt pour moi un extrême malheur, lequel s'accroît par la difficulté inſurmontable que je trouve à recevoir l'honneur que *V. M.* veut me faire.

De deux mauvais partis, Sire, agréez que je prenne, s'il vous plaît, celui de renoncer à la grace que votre *V. M.* a la bonté de me vouloir faire ? On ne ſauroit, ſans peine, refuſer un honneur préſenté par ſon Roi. Mais, Sire, pour recevoir celui-ci, il faudroit que je fuſſe un fauſſaire, dont la ſeule penſée me donne de l'horreur ! Si par quelque ſervice, on pouvoit ſupléer à cet empê-

chement, j'entreprendrois tout ce qui se peut faire ; & les efforts que je ferois, feroient voir combien j'estime l'honneur qui m'est offert, & combien la vie m'est peu considérable, en comparaison de me rendre digne des graces dont il plaît à *V. M.* d'honorer la personne qui est avec plus de reconnoissance, de fidélité & de zèle.

SIRE,

De Votre Majesté, &c.

A Sédan, le 21 Décembre 1661.

Réponse du Roi.

MON Cousin, je ne vous saurois dire, si c'est avec plus d'estime, ou bien avec plus de plaisir, que j'ai vu par votre lettre du 11 de ce mois, l'exclusion que vous vous donnez vous-même pour le *Cordon Bleu*, dont j'avois résolu de vous

honorer. Ce rare exemple de probité me paroît si admirable, que je vous avoue que je le regarde comme un ornement de mon règne ! Mais j'ai un regret, indicible, de voir qu'un homme qui par sa valeur & par sa fidélité, est parvenu si dignement aux premières Charges de ma Couronne, se prive lui-même de cette première marque d'honneur, par un obstacle qui me lie les mains.

Ne pouvant faire davantage pour rendre justice à votre vertu ; je vous assurerai, pour le moins, par ces lignes, que jamais il n'y auroit dispense accordée avec plus de joïe, que celle que je vous enverrois, de mon propre mouvement, si je le pouvois sans renverser le fondement de mes Ordres ; & que ceux à qui j'en vais distribuer le Collier ne sauroient jamais en recevoir plus de lustre dans le monde, que le refus que vous en faites, par un principe si généreux, vous en donne auprès de moi.

Je prie Dieu, au surplus, qu'il vous ait, mon Cousin, en sa sainte & digne garde.

Ecrit, à Paris, le 29 Décembre 1661.

Signé *LOUIS.*

N. B. Abraham Fabert, nâquit à *Metz*, en 1600. Il étoit fils de *Michel Fabert*, qui a été trois fois Maire-Echevin de cette ville, & dont le père, riche Libraire, avoit été annobli par le Roi *Henri IV.*

Ce grand homme, seul artisan de sa fortune, eut un courage intrépide, une conduite irréprochable, jointe à une capacité si étendue & si diversifiée, que l'on n'a jamais bien su quel étoit le plus beau de ses talens. Il acquit l'estime de *Louis XIII* & du Cardinal de *Richelieu*: preuve authentique de son habileté extraordinaire; vû que l'un ne fut jamais bien aimer, & que l'autre étoit toujours prêt à haïr.

Ayant été surpris, la nuit, dans une Auberge, par deux sçélérats; *Fabert* se léve, prend son épée, & quoique nud, terrasse le plus déterminé des deux. L'hôte arrive, en criant: » on assassine » Monsieur *de Fabert*!--Quoi? (s'écrie » l'assassin) cela est-il bien vrai?--Oui, » Traitre!—Cela étant, je voudrois » être mort... Je m'appelle *Rantzau*. » Ah, malheureux! (lui cria *Fabert*) » à cause de ton oncle, je te pardonne. » Mais si tu as du courage, laisse toi » mourir de tes blessures; où s'il te reste » de l'esprit, sauve toi. «

Fabert rendant compte à *Louis XIII*, de quelque opération de guerre, & *Cinqmars* ayant osé tourner en ridicule quelques réflexions du Maréchal; le Roi s'en trouva si offensé, que le grand Ecuyer, obligé de sortir, dit à *Fabert*, avec des yeux étincellans: » Monsieur! » je vous remercie.—Que vous dit-il? » (s'écria le Roi) je crois qu'il vous » menace?

» menace ? — Non, Sire, (répondit le » Maréchal) on n'ôſe faire des menaces » devant votre Majeſté; & ailleurs, on » n'en ſouffre pas. «

Le Maréchal, ayant été bleſſé au Siège de *Turin* d'un coup de mouſquet, à la cuiſſe; *MM. de Turenne*, & le Cardinal *de la Valette*, le conjurant de la laiſſer couper, ſuivant l'avis de tous les Chirurgiens: — » Il ne faut pas mourir » par pièces, (répondit-il) la mort » m'aura tout entier, ou elle n'aura » rien. » Il guérit, en effet, de ſa bleſſure.

Cinqmars, raccommodé avec lui, le preſſoit d'entrer dans le complot qu'il formoit pour perdre le Cardinal de *Richelieu*: — » J'ai pour maxime (lui dit » *Fabert*) d'entrer dans les intérêts de » mes amis, & jamais dans leurs » paſſions. Quiconque me mépriſe aſſez » pour exiger de moi ce que je crois » contraire à mon honneur & à mon

» devoir, me diſpenſe, par cette inſulte,
» des égards & de la conſidération que
» je puis lui devoir. «

Les *Sedannois* n'ayant jamais pu réuſſir à faire accepter à leur Gouverneur les moindres marques de leur reconnoiſſance, crurent enfin devoir profiter d'un voyage que *Fabert* faiſoit à la Cour, pour en ſon abſence offrir à la Maréchale une ſuperbe tenture de Tapiſſerie, qu'ils avoient fait venir de Flandres. Le préſent étoit bien du goût de Madame *Fabert*, qui pourtant n'ôſa l'accepter. A ſon retour, *Fabert* apprend que ce meuble étoit à vendre, & qu'on n'en trouve pas le prix qu'on en avoit donné Ce grand homme, qui ne veut pas être la cauſe d'une perte pour le Magiſtrat de la Ville, qui a fait cette acquiſition, lui envoie l'argent que ce meuble a couté; deux jours après, il le fait vendre, & ordonne que le produit en ſoit employé aux fortifications.

Les troupes de *Galas*, Général de l'Empereur, ayant pénétré en Champagne, périſſoient faute de vivres, & dans leur retraite, tuoient, ſur le champ, tous ceux qui leur en refuſoient. *Fabert*, qui les pourſuivoit, étant entré dans un Camp abandonné, & couvert d'Officiers & de Soldats Autrichiens, ou bleſſés ou mourans; & un François s'étant écrié: » Il faut achever tous ces gens là, qui » ont maſſacré nos camarades, dans la » retraite de *Mayence*!—Voilà le con- » ſeil d'un Barbare, (répondit *Fabert*) » Cherchez une vengeance plus noble, » & plus digne de notre nation. « Auſſitôt il fit diſtribuer des alimens à tous ceux qui ſe trouvèrent en état de les prendre. Les plus malades furent tranſportés à *Mezières*; où après quelques ſoins, tous ceux qui recouvrèrent la ſanté, entrèrent au ſervice de la Puiſſance qui les avoit ſi généreuſement traités.

Fabert, mourut en 1662. Couvert de gloire & chéri de la nation.

L'Editeur lui a fait cette courte & ſimple Epitaphe, * mais du moins analogue au caractère de ce héros François.

Peuple *Meſſin*, arrête, admire & prie?
Ci git *Fabert*, l'honneur de ſa Patrie!

---

* Dont le Recueil ſe vend chez *Barrois l'aîné*, quai des Auguſtins, proche le Pont Saint-Michel.

LETTRE
DE LA MARQUISE DE *VERNEUIL* A *HENRI IV.*

LA Marquise *de Verneuil*, fameuse dans notre Hiſtoire, par l'amour qu'eu pour elle *le bon Henri*, étoit fille de *Balzac d'Entragues*, & de *Marie-Touchet*, ci-devant Maîtreſſe du Roi *Charles IX.*... Elle ſe trouvoit, par-là, ſœur utérine du Comte d'*Auvergne*, depuis Duc d'*Angoulême*, fils naturel de ce Monarque; & l'on peut voir dans les Mémoires de *Sully*, la part qu'elle eut aux entrepriſes ſéditieuſes de ſon frere. Après la mort de *Gabrielle d'Etrées*, Ducheſſe de *Beaufort*, *Henri IV* donna à la Marquiſe de *Verneuil* toute la tendreſſe qu'il avoit accordée à la premiere;

& ni ſes infidélités, ni les menées mêmes qu'elle fit contre l'Etat, ne purent l'en détacher. Elle ne ſortit enfin de ſon cœur, que par le violent amour qu'il prit pour la Princeſſe de *Condé*.

Si la Marquiſe de *Verneuil* étoit bien avec ſon amant, elle n'étoit que d'autant plus mal avec la Reine *Marie de Médicis*. Ce qui, pour me ſervir d'une expreſſion conſacrée dans les Mémoires du tems, mettoit la *brouille* dans le ménage. On y lit même que l'on fut plus d'une fois obligé d'aller réveiller *M. de Sully*, pour qu'il vînt ſéparer leurs Majeſtés, *qui ſe battoient au lit*.

La lettre ſuivante fut écrite dans le tems où la Marquiſe de *Verneuil*, ayant appris le mariage du Roi avec *Marie de Médicis*, craignoit fortement d'être abſolument abandonnée :

SIRE,

» Je ſuis réduite au malheur qu'un

» grand *Héros* m'a toujours fait craindre !

» Il faut pourtant que je confeſſe que » je devois cette crainte à la connoiſſance » de moi-même ; puiſque ſi grande différence de ma qualité à la vôtre, » me menaçoit toujours du changement » qui m'a précipité du Ciel, où vous » m'aviez élevée, en la Terre où vous » m'aviez trouvée.

» Ce n'eſt pas, Sire, qu'en cette » chûte mortelle je connoiſſe avoir été » plus en ma fortune, qu'au mécontentement, qui n'a rien de commun » avec les œuvres du ſort ; car ma félicité dépendoit plutôt de vous que de » de la puiſſance du deſtin, auquel je » n'attribuerai point la cauſe de ma douleur, puiſqu'il vous plaît qu'elle ſoit » le prix des vœux publics de la France » pour votre mariage. Douleur à la vérité, que je ſuis contrainte d'avouer, » non parce que vous devez accomplir

» le vœu de vos Sujets, mais parce que
» vos nôces ſont les funérailles de ma
» vie; & qu'elles m'aſſujettiſſent au
» pouvoir d'une cruelle diſcrétion, qui
» me bannit de votre Royale préſence,
» ainſi que de votre cœur, pour n'être
» dorénavant offenſée des œillades dé-
» daigneuſes de ceux & celles qui m'ont
» vue au rang de vos bonnes graces,
» aimant mieux ſouffrir en liberté dans
» ma ſolitude, que reſpirer avec crainte
» en grande compagnie. C'eſt une hu-
» meur, que votre généroſité a nourrie,
» & un courage que vous m'avez inſ-
» piré; lequel ne m'ayant pas appris à
» m'humilier aux infortunes, ni à leur
» *faire joug*, ne peut permettre que je
» retourne à ma premiere condition.

» Je ne vous parle ici que par ſou-
» pirs, car pour mes autres plaintes ſe-
» crettes, votre Majeſté les peut ſour-
» dement entendre de ma penſée, puiſ-
» que vous connoiſſez auſſi bien mon
» âme que mon corps.

» Or, Sire, en mon exil inévitable,
» il ne me reſte que cette ſeule gloire,
» d'avoir été aimée du plus grand Mo-
» narque de la Terre, d'un Roi qui s'eſt
» bien voulu tant abaiſſer que de donner
» le titre de Maîtreſſe à ſa ſervante &
» ſujette; d'un Roi de France, dis-je,
» qui ne reconnoît que celui des Cieux,
» & qui n'a rien ici bas d'égal à lui. Ce
» qui m'étonne, Sire, quand je conſi-
» dère la ſplendeur de votre Majeſté,
» c'eſt de ne me trouver qu'avec peine
» dans mes ténèbres; & qu'il me ſem-
» ble que ce n'eſt qu'une proſpérité
» imaginaire que celle d'avoir eu autre-
» fois quelque part dans votre bienveil-
» lance,

» Je ſuis toutefois, par trop frappée
» au vif par vos dernieres volontés,
» pour m'arrêter par cette fauſſe erreur;
» & mon ſouvenir m'éveille avec trop de
» violence, pour long-tems ſommeiller
» en cet agréable ſonge, que je croirois

» plus avantageux que la vérité même
» de ſon objet, qui en mourant a étouffé
» l'eſpérance que je nourriſſois ſur votre
» parole.

» Si c'eſt une action familière aux
» Rois, de garder la mémoire de ce
» qu'ils ont aimé; ſouvenez-vous, Sire,
» d'une Demoiſelle que vous avez poſ-
» ſédée, & ce qu'elle ne pouvoit ſouffrir
» que ſur votre unique foi *, qui a eu
» autant de pouvoir ſur ſon honneur,
» que votre Royale Majeſté a ſur la vie,
» Sire,

De votre très-humble ſervante
& ſujette; &c.

Année 1600.

* On verra bientôt que ce n'étoit ni de l'honneur, ni de l'Amour, que partoit ce reproche.

Cette digne fille de *Marie Touchet*, reſſembloit à ſa mère : elle avoit de la beauté, de l'eſprit, & une coquetterie

extrêmement adroite. Elle irrita la paſſion de *Henri*, par de longs refus, & déclara enfin, qu'elle ne pouvoit la ſatisfaire ſans une promeſſe de mariage, que l'amoureux Monarque eut la foibleſſe de ſigner. Mais le Duc de *Sully*, à qui *Henri* la montra, prit ce papier; &, pour toute réponſe, le mit en pièces. Ce Prince, ſubjugué par l'amour, en fit une autre, & achetta à ſa Maitreſſe le Marquiſat de *Verneuil*. Cédant pourtant au vœu de ſes ſujets, il épouſa *Marie de Médicis*. Surquoi cette femme, altière & vindicative, de concert avec le *Duc d'Angoulême* ſon frère, ſe ligua avec le Roi d'Eſpagne, pour détrôner *Henri IV*, & faire proclamer Roi de France, le fils qu'elle avoit eu de lui, qu'ils traitoient déjà de Dauphin, qui, depuis, fut Duc *de Verneuil*, & mourut ſans enfans, en 1682. Sa mère & ſes complices, touchèrent ce bon Roi, & en obtinrent leur pardon.

Cette conſpiration (dit le Préſident *Hénault*) avoit été conduite par un Capucin, Confeſſeur de la Marquiſe; auquel elle avoit perſuadé qu'elle ne s'étoit ſoumiſe aux deſirs du Roi, que ſur une promeſſe de mariage, qu'elle croyoit ſacrée; & que ce bon homme croyoit que ſon propre ſalut l'obligeoit à tâcher de faire tenir.

Cette femme, auſſi dangereuſe que hautaine, mourut en 1533, à cinquante ans, auſſi peu regrettée qu'eſtimée.

P. S. On ne ſera peut-être pas fâché de trouver ici ce qu'ont penſé de cette femme célèbre les Poëtes & les Beaux-eſprits de ſon tems :

La Jeune *d'Entragues*, (dit l'un d'eux) qui n'avoit encore que dix-neuf à vingt ans, à la mort de la *Belle Gabrielle*, avoit toutes les qualités de l'eſprit & du corps, qui pouvoient conſoler le Roi de

la perte d'une Maîtreſſe adorée. Son eſprit étoit vif; ſa converſation, légère, amuſante, ne permettoit pas qu'on s'ennuyât un inſtant avec elle. Elle avoit même de ces ſaillies ſingulières & piquantes, qui ſympatiſoient, on ne pouvoit mieux, avec le goût du Monarque; cette critique, fine & maligne, qui ne manque jamais d'amuſer ceux qui n'en ſont pas les objets; & en quoi conſiſte, ce qu'on pourroit appeller *le genie de la Cour*.

Le Poëte *Bertaut* dit d'elle, dans un de ſes ſonnets, ſi en vogue alors :

Flambeaux étincellans, clairs Aſtres d'ici bas,
De qui les doux regards mettent les cœurs en cendre;
Beaux yeux, qui contraindrez les plus fiers de ſe rendre
Raviſſant aux vainqueurs le prix de leurs combats!

Riches filets d'Amour, brillans de mille appas,
Cheveux; où tant d'eſprits font gloire de ſe rendre;
Doux attraîts, doux dédains, de qui l'on voit dépendre
Ce qui donne aux plus grands la vie où le trépas.

Beau Tour, où nul défaut n'a pu trouver de place;

Et je ſerois ſtupide, & je ſuis plein d'audace,
De taire votre gloire, & d'oſer la toucher.

Car voyant des beautés ſi dignes de louange,
Pour ne les pas louer il faut être un rocher ;
Et pour les bien louer, il faudroit être un Ange !

Il eſt ſingulier de voir que les trois Poëtes, au ſervice des galans de ce tems-là, fuſſent, un Abbé, l'Abbé *Deſportes*; un Cardinal, *du Perron*; & un Evêque, *Bertaut*. Il eſt plus ſingulier encore de voir que *Fouquet la Varenne*, le *Bonneau* du Monarque, & le *Père Coton*, ſon Confeſſeur, étoient fort amis !

Il manqueroit pourtant quelques traits eſſentiels à ce portrait, ſi l'on négligeoit d'ajouter : que la Marquiſe étoit méchante, emportée, peu délicate, coquette, plus ambitieuſe que tendre; & qu'elle n'aima jamais dans *Henri*, que le Roi. Que ce Prince, l'Amant le plus paſſionné, & le plus honnête homme de ſon Royaume, eut lieu de ſe répentir plus d'une fois de l'excès de ſa foibleſſe pour elle.

ANECDOTE TRÈS-SINGULIÈRE,

CONCERNANT *CROMWEL.*

Je crois faire plaiſir à une bonne partie du Public de rapporter ici une circonſtance de la vie du trop fameux *Cromwel*, dont le caractère étoit le plus étrange compoſé de vices & de quelques vertus. Ce trait, qui n'eſt guère connu, ſur-tout en France, m'a ſemblé digne d'occuper une place, dans un recueil tel que celui-ci.

Dès l'année 1557, lorſque cet illuſtre ſcélérat ſe défendoit politiquement d'accepter la couronne & le titre de Roi, que lui offroit le Parlement d'Angleterre, il fut queſtion d'une négociation très-ſecrette, pour marier la plus jeune

de ſes filles avec *Charles II.* Cette alliance monſtrueuſe, fut en effet concertée avec le Lord *Borghill*, depuis Comte *d'Orrery*, qui, après avoir ſû gagner la confiance du *Protecteur*, avoit encore eu l'adreſſe d'obtenir le conſentement du jeune Roi.

Ainſi, chargé de pleins pouvoirs de la part de *Charles*, pour faire tout ce qu'il croiroit convenable au ſuccès de la choſe, il en fit l'ouverture à *Cromwel*; mais après en avoir prévenu l'épouſe & la fille du Protecteur, & en avoir fait répandre ſourdement le bruit dans le Public.

Étant allé quelques jours après voir *Cromwel*, & celui-ci lui ayant demandé ce qu'on diſoit de nouveau? De fort étranges choſes! répondit le Lord. Quoi donc encore, Mylord? répliqua le Protecteur. Sur quoi le Lord, feint en ſoûriant, de ne vouloir point s'expliquer. Oh! vous me le direz? s'écrie *Crom-*

wel, ou vous n'êtes plus mon ami? Eh bien, puiſque vous le voulez, lui dit en plaiſantant, *Borghill*, on dit que Mylord Protecteur va marier ſa fille *Françoiſe*, avec *Charles Stuart* qui, moyennant cette alliance montera ſur le Trône d'Angleterre, dont ſon futur beau-père n'a pas voulu. Ouida! s'écrie, d'un air riant, le Protecteur; & qu'en penſe le Lord *Borghill*? Ma foi Mylord, dit le fin Courtiſan, que je penſe, & qu'on penſe, aſſez généralement, que c'eſt peut-être le parti le plus ſage que le Protecteur pourroit prendre. Et le croyez-vous, en effet? lui dit *Cromwel*, en le fixant, d'un air très-ſérieux. Ma foi! répondit l'autre, avec le même ſérieux, je crois vraîment, que pour votre ſûreté, c'eſt ce que vous pourriez faire de mieux.

Cromwel, à ces mots, le quitte, bruſquement, ſe promène, en long & en large, les mains derrière le dos, avec

un air extrêmement ſombre & penſif ; & revîent, quelques inſtans après, au Lord, auquel il demanda, gravement, quelles ſont les raiſons qu'il croit capables de juſtifier à ſes yeux un pareil ſentiment?

La certitude que j'ai, lui dit, avec fermeté, l'autre, du peu de confiance que vous devez maintenant à ceux que vous voyez vous être encore vraîment attachés. Ils n'ont plus rien à gagner avec vous ; ils ſont tous plus ou moins intéreſſés à s'aſſurer de leur repos futur, ainſi que de leur fortune ; ils connoiſſent & vous même connoiſſez mieux encore l'inquiétude, ainſi que l'inconſtance de la Nation... Dès-là, jugez, Seigneur, ſi mon ſentiment, qui vous étonne, n'a pas, en effet quelque eſpèce de fondement? Ajoutons à ceci, continua-t-il, avec rapidité, que le jeune Roi, dans la ſituation critique où il ſe trouve, ſeroit probablement très-diſpoſé à ſe prêter à toutes les propoſitions qui pour-

roient lui être faites pour metre fin à ſon exil, ainſi qu'aux humiliations qu'éprouvent même ſes pareils dans le malheur & ſur-tout dans l'exil. Qu'il conſentiroit ſans doute volontiers, à vous laiſſer, pendant le reſtant de votre carrière, le commandement & les forces du Royaume. Le parti Royaliſte, dans ce cas, s'empreſſeroit de ſe réunir au vôtre. Que ſi votre fille avoit des enfans de *Charles*, ſon père deviendroit cher au Roi, ainſi qu'à la Nation, & pourroit acquérir une telle autorité dans le Royaume, que perſonne n'oſeroit rien entreprendre contre lui, puiſqu'il auroit à la fois dans ſes mains, le Roi ſon gendre, un Prince de *Galles*, ſon petit-fils, & toutes les forces de la Nation. Au lieu que ſi le Protecteur négligeoit le moyen qui lui ſeroit offert par une ſuite des faveurs dont ſe plut toujours à le combler la fortune, il ne pourroit vraiſemblablement eſpérer de faire paſſer ſa

puiſſance ſur la tête de ſon fils, & ne ſeroit peut être pas en état de ſe la conſerver lui-même, pendant le reſte de ſa vie, ſur-tout chez une nation dont perſonne, encore un coup, ne connoiſſoit mieux que lui l'inconſtance.

Cromwel écouta ce diſcours avec la plus grande attention, & après avoir encore fait quelques tours dans la chambre, en réfléchiſſant profondément, il dit au Lord *Borghill* : » Non Mylord, non ; *Charles* n'oubliera jamais que j'ai fait couper le col à ſon père.

Borghill, alors, lui propoſa d'employer quelque perſonne adroite & ſûre, pour ſonder les intentions de *Charles* ſur cet objet, & voir comment il recevroit cette propoſition. Il offrit même de ſe charger de la tentative; en ajoutant que le Protecteur, quoique ayant concouru avec beaucoup d'autres aux malheurs de *Charles Ier*, ſeroit pourtant enfin le ſeul à qui *Charles II*, ſeroit redevable

de ſon rétabliſſement ; & qu'une conſidération de cette eſpèce, n'étoit pas d'un médiocre poids !.. » Non, non, My-» lord, s'écria, de nouveau *Cromwel* : » *Charles Stuart* ne pourra, ni ne » voudra jamais me pardonner la mort » de ſon père. Il eſt d'ailleurs ſi dé-» bauché, qu'il ne tarderoit pas à nous » perdre tous. » Le Protecteur, à ces mots, quitta, d'aſſez mauvaiſe humeur, le Lord *Borghill*, qui n'ôſa plus lui reparler de cette affaire.

Le Lord, en ſortant du cabinet, rencontra la femme & la fille du Protecteur, toutes deux également inquiétes du ſuccès de la converſation, & qui en demanderent, avec empreſſement, des nouvelles. Après les avoir inſtruites des grandes difficultés qu'éprouvoit l'affaire, il leur conſeilla d'uſer de tout le crédit qu'elles avoient ſur l'eſprit de *Cromwel*. Mais elles firent de vains efforts : le crime dont il ſe ſentoit chargé, lui pa-

roiſſoit trop énorme, pour qu'il pût ſe flater de pouvoir jamais le faire oublier.

C'eſt ainſi que manqua cette grande & très-étonnante affaire. La choſe, en effet, étoit très-délicate ; & demandoit d'être traîtée avec l'adreſſe la plus grande, unie à la prudence. Elle pouvoit encore être ſuivie de tant de hazards & d'accidens imprévus, qu'il n'eſt pas étonnant que le *Réfléchiſſeur Cromwel*, ait mieux aimé s'en tenir à la puiſſance dont il jouiſſoit, que de l'expoſer dans une affaire qui lui paroiſſoit ſi douteuſe.

Cette Anecdote n'eſt pas citée par le grand *Clarendon*, qui pour l'honneur du Roi ſon Maître, a cru devoir la paſſer ſous ſilence : Mais le fait n'en eſt pas moins inconteſtable. Il eſt rapporté, non ſeulement par l'Évêque *Burnet*, qui la tenoit de la propre bouche du Lord *Borghill*; mais elle eſt encore détaillée avec ſoin, par *M. Morice*,

Chapelain de ce Lord, dans la Collection des *Memoires Politiques* du Comte d'*Orrery*.

N. B. Une circonſtance, très-eſſentcielle, concourt, ſans doute, à rendre cette ſurprenante Anecdote encore plus vraiſemblable.

C'eſt que le Lord *Borghill* qui, ſuivant les Mémoires du tems, étoit un Irlandois, des plus fins & des plus délicats qu'ait produit ſon pays, cet ami & Conſeiller privé de *Cromwel*, qui ſans doute, à tout événement, vouloit aſſurer ſa fortune, ſoit dans l'un, ſoit dans l'autre parti, avoit dans cette occaſion cru devoir agir en conſéquence... La preuve même en réſulte de ce qu'au rétabliſſement de *Charles II*, le Monarque, qui jamais n'eut d'autres principes que ceux de l'Epicuriſme le moins délicat, n'eut rien de plus preſſé que de décorer ce même Lord *Borghill* du

titre de *Comte d'Orrery*, & de lui donner une place de Conſeiller dans ſon Conſeil privé d'Angleterre & d'Irlande.

Il mourut en 1679, âgé de 59 ans, regardé comme un homme d'un eſprit plus brillant que ſon frère (le fameux *Robert Boyle*) mais moins ſolide & moins ami de la vertu, de la droiture & de la vraie Religion. On a de lui pluſieurs Ouvrages, tant en vers qu'en prôſe, & bien écrits en Anglois.

INSTINCT

INSTINCT MERVEILLEUX D'UN CHIEN ANGLOIS.*

UN Gentilhomme, très-connu, allant voir un de ſes amis, dans les environs de *Coventry*, dans le Comté de *Warwick*, n'en étoit plus qu'à quelques milles; lorſque traverſant un Bois, qui eſt ſur la route, il ſe vit arrêté par un événement des plus triſtes. Un grand & vigoureux Dogue, qui l'accompagnoit toujours dans ſes voyages, s'étant écarté du grand chemin, ſon maître, qui s'en apperçut, ſe mit, mais inutilement, à l'appeller. La peur de perdre cet animal, dont il avoit plus d'une fois éprouvé l'attachement, ainſi que le courage, le

* Tiré des Papiers Anglois de 1748 & 1749.

fit retourner sur ses pas, pour tâcher de savoir ce qu'il pouvoit être devenu.

Après avoir fait plus d'un demi mille, en appellant toujours inutilement son chien; cet animal, qui entend & reconnoît enfin la voix de son maître, ne lui répond que par les hûrlemens les plus lugubres.

A ces cris, le Gentilhomme redouble les siens, en continuant de l'appeller. Mais le Dogue, au lieu de revenir à lui, n'en heurle que d'autant plus fort.

Le Maître augurant alors quelque chose d'extraordinaire, & desirant s'en éclaircir, quitte le grand chemin, s'enfonce dans le Bois, s'avance du côté qu'il entend la voix de son Chien, & trouve cet animal flairant & léchant le visage d'une jeune fille, qui nageoit dans son sang.

A ce spectacle, le sentiment de la pitié le précipite à bas de son cheval,

pour voir s'il reſtoit quelque eſpoir de la ſecourir. Mais la trouvant abſolument morte de pluſieurs coups de couteau dans le ſein, il reprend, en ſoûpirant, ſa route, & en ſe promettant, s'il eſt aſſez heureux pour rencontrer l'aſſaſſin, de le livrer à la Juſtice.

A peine avoit-il fait quelques centaines de pas, qu'il eſt, tout-à-coup, arrêté par les cris perçans d'un homme, qu'il ſembloit que quelque bête féroce allât dévorer. Il ſe retourne, pour voir ſi ſon chien le ſuivoit, & ne l'apperçoit point. Il l'appelle, de nouveau, & le chien ne lui répond, qu'en grondant d'uue manière effrayante, comme font ces animaux lorſqu'ils tiennent une proye qui ſemble vouloir leur échapper.

Le Gentilhomme vole au bruit, & trouve ſon dogue aux priſes, avec un homme, aſſez bien mis, qu'il étoit ſur le point d'étrangler.

Celui-ci ne s'étoit préſervé de ce

malheur, qu'en garantiſſant ſon col avec ſes mains & ſes bras, que l'animal, furieux, déchiroit, à belle dents. Le ſang, qui en découloit de tous côtés, avoit mis ce malheureux dans un état, qui ayant touché de compaſſion le Gentilhomme; il rappelle, à grands cris ſon chien, mais qui ne continue pas moins à déchirer ce miſérable. A force de carreſſes & de coups, il parvient pourtant enfin à lui faire lâcher priſe.

Le Gentilhomme connoiſſoit pourtant trop la bonté de ſon chien, pour ne pas imaginer qu'il y avoit dans cette ſeconde aventure quelque choſe de plus ſingulier encore que dans la première; & de-là naiſſent dans ſon eſprit les plus violens ſoupçons. Mais ſans en rien laiſſer appercevoir à celui dont il venoit de ſauver la vie, il tâche même de le conſoler du malheur qui vient de lui arriver, en lui en faiſant toutes ſes excuſes, en bandant ſes playes, qu'il veut, dit-il,

faire guérir à ſes dépens ; & l'engage, pour cet effet, à l'accompagner juſqu'au plus prochain village : vous riſqueriez (ajouta-t-il) ſans cela, de vous voir aſſailli de nouveau par ce redoutable animal. Ce que vous n'aurez pas à craindre, tant que nous marcherons enſemble.

Arrivés dans l'Hôtellerie, ſans pourtant que le dogue eût ceſſé de perdre ſon homme un inſtant de vue, le Gentilhomme demande le Chirurgien du lieu ; & apprenant qu'il n'y en avoit point, ſous prétexte d'en aller chercher un à quelques milles de-là, monte à cheval, en recommandant à l'Hôte de ne pas perdre de vue le bleſſé, & revient, une demi-heure après, avec un Connétable, accompagné d'une troupe d'Archers.

A ce ſpectacle, le Connétable & le bleſſé, ſont auſſi ſurpris & conſternés l'un que l'autre. — » Vous moquez vous de

» moi, Monſieur, (dit le premier au » Gentilhomme) de vouloir me faire » arrêter Monſieur, comme un criminel! » Je le connois pour un brave & hon- » nête homme, il eſt de mes voiſins, » & même de mes amis. — Quand ce » ſeroit votre frère, & même votre » père je vous le dénonce comme » un criminel; comme l'auteur d'un » meurtre, qui vient d'être commis, » dans un Bois, par lequel je viens » de paſſer.... Ainſi faites votre devoir. »

On peut ſe figurer quelle étoit la ſituation du bleſſé, en entendant ce diſcours. Flottant entre la crainte & l'eſpérance, incertain de ſavoir qui l'emporteroit du Gentilhomme ou du Connétable, il ſe voyoit, préciſément, entre la vie & la mort!... Mais un troiſième incident, termina le débat. En arrivant dans l'Hôtellerie, le bleſſé que la frayeur du péril auquel il venoit d'échapper, ſes bleſſures & la fatigue du

chemin, avoit fort ému, s'étoit trouvé ſaiſi d'une fièvre, qui l'avoit obligé de ſe mettre au lit.

Pendant la conteſtation entre le Gentilhomme & le Connétable, le premier s'étoit apperçu que ſon chien ne ceſſoit point de flairer la poche de l'habit du malade, que celui-ci avoit laiſſé ſur une chaiſe.

A cette vue, nouvel accroiſſement de ſoupçons dans l'eſprit du Gentilhomme; qui, pour les éclaircir, s'aviſa de fouiller dans cette poche, d'où il tira un mouchoir & un couteau, tout enſanglantés.

Il préſente l'un & l'autre au Connétable; qui, après en avoir reconnu la marque, s'écrie: » Juſte-Ciel! C'eſt un » des mouchoirs de ma fille!.. Ah, » malheureux! Aurois-tu été aſſez ſcé- » lérat, pour l'avoir aſſaſſinée!... Je te » dis hier, qu'elle devoit porter cin- » quante *Guinées* à un de mes Cré-

» anciers....» Votre fille! (interrompit le Gentilhomme) de quel âge, à peu près! de quelle taille? de quelle figure eſt-elle! & comment étoit-elle miſe?

Le pauvre Connétable, ayant répondu à toutes ces queſtions:» n'en doutez plus! » (s'écrie le dénonciateur) c'eſt la per- » ſonne même que je viens de *trouver* » égorgée dans le Bois; & voilà comme » je l'avois ſoupçonné d'être ſon meur- » trier?.. Voulez-vous vous en aſſurer » mieux encore?... Qu'on le fouille par- » tout, & je gage qu'on trouvera *ſur* » lui les cinquantes *Guinées*. »

Autant que le Connétable avoit été ſourd à la première réquiſition du Gentilhomme, autant fut-il actif, dès les premiers mots de cette propoſition... Lui-même fouille le bleſſé, ſur lequel ſe trouvèrent en effet les cinquante *Guinées*, enveloppées dans un petit ſachet, qu'avoit fait le père de la pauvre fille.

Le coupable eſt auſſi-tôt ſaiſi, *chargé*

de chaînes ; & pour achever de le convaincre, traîné dans le Bois, où s'étoit commis le forfait... Quel ſpectacle pour un père, à la vue d'une fille chérie, noyée dans ſon ſang, & le ſein percé de coups de couteau !

Alors le cadâvre eſt porté à l'Hôtellerie, & confronté publiquement avec le Priſonnier ; qui non ſeulement avoue ſon crime, mais admire, ainſi que les aſſiſtans, la juſtice divine, qui a permis qu'il n'en portât pas loin la peine, en le faiſant découvrir & arrêter par un animal auſſi intelligent que furieux, & qui ſembloit ne lui avoir laiſſé la vie que pour que ſon ſupplice ſervît d'exemple & d'inſtruction aux autres.

C'eſt à quoi (ajoute le même Papier public) ce miſérable doit s'attendre, ainſi que dix-huit ou vingt autres criminels, qui doivent également être exécutés, conjointement avec le Bour-

reau de la Capitale, pour différens vo's, dont il vient d'être convaincu. Tant il eſt vrai qu'il eſt des cœurs de bronze, & ſur leſquels nulle impreſſion n'eſt durable!

EXTRAIT D'UNE LETTRE

DU COMTE DE ***

A *M. D. L. P.*

Au ſujet de *la Blonde.*

Vous qui connoiſſez preſque tous les Littérateurs, mon ami, pourriez vous me dire ſi la lettre inſérée dans le journal du 4 Juin de cette année & ſignée *Louvet*, dans laquelle étoit ſi bien développé l'héroïque dévouement de *la Blonde*, eſt du même *M. Louvet*, qui vient de publier un Roman, très-joli; mais très-frivole, intitulé, *une année de la vie du Chevalier de Faublas*? Beaucoup d'honnêtes gens ſont curieux de connoître celui qui a eu le bonheur d'indiquer à l'Académie le ſujet ſi digne d'être couronné; & quant à moi je ſuis

impatient de savoir si l'homme sensible qui nous a rapporté, avec tant d'intérêt, les bonnes actions de *la Blonde*, est aussi l'Ecrivain léger qui nous a raconté, avec autant d'esprit que de gaîté, les fredaines de *Faublas*.

J'ai l'honneur, &c.

RÉPONSE
DE *M. D. L. P.*

Oui, mon digne ami, c'est l'Auteur de *Faublas*, qui a été l'Avocat de *la Blonde*. Un hazard heureux ayant fait tomber entre les mains de *M. Louvet* les détails de la belle conduite de cette estimable fille, il s'est empressé de les recueillir, de vérifier les faits, de rédiger sa lettre, & de faire les démarches nécessaires pour qu'elle fût insérée au *journal de Paris*. Je puis même vous as-

ſurer que c'eſt lui qui a reclamé pour les orphelines *Migeon*, la bienfaiſance de M. le Baron & de Mdme la Baronne de *D****, auſſi recommandables par leurs vertus que par leur rang. Vous ne ſavez peut-être pas, & vous apprendrez, ſans doute avec plaiſir, que M. le Baron & Mdme la Baronne de *D**** ſe ſont chargés de ces deux enfans, qu'ils font élever au Couvent de la Villette.

Vous connoiſſez, mon digne ami, les ſentimens, qu'à ces deux titres, vous a voués pour la vie,.

Votre, &c.

LETTRE

DE M. LE CHEVALIER *DE****

A *M. D. L. P.*

Au ſujet du Baron de *Blot*.

PERMETTEZ vous, Monſieur, que j'aie l'honneur de vous faire obſerver que, trompé ſans doute par les Mémoires qui vous ont été communiqués, vous avez imprimé dans la Note, page 149, du cinquiéme volume *de vos Piéces intéreſſantes*, que le Baron de *Blot* étoit *Valet de Chambre* de *Gaſton*, *Duc d'Orléans*, frère de *Louis XIII*?

C'eſt ſur ce mot *Valet de Chambre*, uniquement, qu'ayant l'honneur d'appartenir à la Maiſon de *Chauvigny Blot*, je ne puis me diſpenſer de relever cette erreur; ainſi que de vous aſſurer que ce Baron, ſi fameux par ſes Couplets ſatyriques & autres, étoit en effet, non pas *Valet de Chambre*, mais Chambellan, ou (comme le qualifie l'Auteur de l'*Eſprit de la Fronde*) Gentilhomme de ce Prince.

Mais ſans entrer dans une diſcution ſur ce ſujet, qui pourroit n'être pas amuſante pour tous vos Lecteurs; il me ſuffit, je crois, de vous envoyer la généalogie, imprimée, de la Maiſon de *Chauvigny Blot*, dont les Seigneurs en Berri, Auvergne & Bourbonnois, étoient des premiers de ces Provinces, dès l'an 1070, tant par des emplois & faits diſtingués, dans les plus beaux ſiècles de notre Cheva-

lerie, que par les plus nobles & plus illuſtres alliances *.

J'ai l'honneur, &c.

A Paris le 10 Juillet 1787.

---

* Le Contrat de mariage d'*André de Chauvigny*, Baron de *Châteauroux*, avec *Louiſe de Bourbon*, *Princeſſe de Montpenſier*, eſt en parchemin, dans les Archives du Château de *Blot l'Égliſe*.

L'Editeur ne peut ſupprimer une obſervation ſingulière qu'il a faite, en parcourant cette Généalogie. C'eſt que trois Dames, du nom de *Chauvigny*, & à peu-près contemporaines, ont fait, entre elles trois, cinquante-un enfans.

N. B. M. l'Abbé Chauvigny Blot, vient d'être nommé à l'Évêché de Lombez.

TRAIT HISTORIQUE,

Qui mérite d'être plus connu.

APRÉS la déſaſtreuſe campagne de 1706, tout paroiſſoit déſeſpéré pour la cauſe de *Philippe V.* L'Archiduc, Maître de la meilleure partie de l'Eſpagne (dit *la Beaumelle*, conformément à la vérité) marche à *Madrid*; le Roi & la Reine ſont forcés d'en ſortir : le peuple eſt dans la conſternation : les *Grands* jurent de mourir fidelles à *Philippe* : les Prêtres exhortent les habitans à l'obéiſſance : tous fondent en pleurs, en voyant partir la Reine, ſans équipage & ſans ſuite, & tous les cœurs la ſuivent à *Beſlange*, Château, à vingt-quatre lieues de la Capitale, où elle ſe retiroit.

Cette Princeſſe étoit pleine de courage

& de vertu ; elle affermit les ſujets dans leur fidélité, & ſon époux dans ſes réſolutions magnanimes. Souffrir la faim, la ſoif, coucher ſur la dure, bercer elle-même ſes enfans, vendre ſes pierreries, congédier ſes domeſtiques, telles ſont les extrémités où elle fut reduite, ſans ſe décourager, & ſans ſe plaindre. Elle chercha enfin des ſecours à ſon époux; de tous côtés, elle enrôla une multitude de Payſans, & les eût volontiers menés au combat.

Un Miniſtre, l'ayant allarmée ſur les progrès de l'Archiduc : » Nous avons » encore des Villes, répondit-elle. — » Mais ſi on nous les enlêve? — Eh » bien, s'écria-t-elle, chaſſée de la » dernière, j'irai dans les Montagnes; » je gravirai de rocher en rocher, avec » mes enfans dans mes bras, juſqu'à ce » qu'on nous tue. «

Un Critique, quel qu'il ſoit, ſans doute, s'il lui reſte un cœur, après

s'être ſenti auſſi touché que l'Editeur, à la lecture de ceci, dira peut-être, en reprenant ſon caractère : » Cependant » cette même héroïne, que vous ché- » riſſez tant, s'eſt depuis laiſſé ſubjuguer » par l'intrigante Princeſſe *des Urſins*, » qui lui a fait faire de bien fauſſes » démarches ? — » A la bonne heure, répondra-t-il ; ce fut ſans doute une foi- bleſſe de cette Reine ! . . Mais ſi les plus grands hommes ont eu les leurs, pour- quoi donc voulez-vous que les femmes en ſoient exemptes ?

LE MORT VIVANT,

ANECDOTE ANGLOISE *.

QUATRE Filoux, nouvellement arrivés à Londres, après s'être bien mis au fait du quartier de la Ville ou ils vouloient *travailler*, réſolurent de faire leur coup d'eſſai dans la maiſon d'un vieux Docteur Emérite, nommé *Robert Ledleton*, homme fort riche, ſans famille, âgé de ſoixante-quinze ans, lequel étoit allé paſſer à la campagne les trois derniers mois de la belle ſaiſon.

Ce Vieillard, qui étoit alors à trente milles de Londres, avoit laiſſé dans cette Ville une Gouvernante, preſque auſſi âgée que lui, à qui il avoit confié la garde

* *Tirée des Papiers Anglois, de 1749.*

de sa maison pendant son absence. Cette vieille *Sybille* s'acquittoit fidèlement de cet emploi, & ne s'attendoit à rien moins qu'au tour qu'on lui préparoit; lorsque deux *Messieurs*, fort bien mis, & en habits de deuil, vinrent, un beau matin, lui rendre visite.

Ils étoient accompagnés d'un *Connétable* & de son Clerc, munis d'un testament & d'autres papiers, qu'ils dirent être de la dernière conséquence. Avec ces prétendues Pièces authentiques, ils lui persuadèrent que son maître étoit mort, presque subitement; & qu'en qualité d'héritiers, ils venoient s'assurer de sa succession, en vertu d'un testament qu'ils lui montrèrent.

A cette triste nouvelle, qu'elle croit vraie, la bonne vieille soupire, gémit, pleure, se désespère, & rien ne peut la consoler. Les voisins accourent, en foule: mais la vue & l'habillement du Connétable, accompagné de son Clerc, &

des deux prétendus héritiers, les tira bientôt de leur ignorance.

Ces quatre Fripons, qui soutenoient parfaitement leur rôle, leur annoncent la mort du vieux Docteur, & leur confirment cette nouvelle par la lecture qu'ils font, à haute voix, de son testament, ainsi que des autres piéces dont ils étoient porteurs.

A cette lecture, la vieille *Duègne* redouble ses lamentations : mais un legs qui s'y trouve, en sa faveur, ne tarde pas à l'appaiser. Les voisins, aussi crédules & aussi sots qu'elle, achevèrent de la consoler ; après quoi chacun se retira, en regrettant médiocrement le Docteur, dont l'extrême avarice leur étoit trop connue pour que son sort leur parût fort à plaindre.

Cependant les héritiers demandent au Connétable comment il faut s'y prendre pour recueillir, suivant les loix, la succession du défunt ? Celui-ci les instruit

du ton le plus ſérieux & le plus impoſant, de toutes les formalités que la juſtice exige en pareil cas ; & conclud que pour y procéder ſuivant les régles, il eſt indiſpenſablement néceſſaire de commencer par appoſer les ſcellés ſur les meubles & effets du Docteur. Surquoi la Gouvernante eſt ſommée de lui livrer toutes les clefs ; & rien ne paroît plus juſte à la bonne vieille. Auſſi-tôt, on ouvre toutes les armoires, toutes les caſſettes, les coffres & buffets, on régle enfin le nombre des vacations qu'exigera l'inventaire ; & tandis qu'on écarte la vieille, ſous prétexte de quelques rafraîchiſſemens dont les héritiers veulent régaler les Officiers de juſtice, on enlève, leſtement, tout ce qui ſe trouve d'argenterie & de bijoux portatifs, avec environ cinqcens *Guinées*, d'argent comptant. Cela fait, on ordonne à la Gouvernante de continuer ſes ſoins, comme par le paſſé, ainſi que de bien veiller

à la garde des effets qu'on lui confioit, juſqu'à l'entière exécution du teſtament. Et voila nos fripons partis.

Cependant la huitaine & la quinzaine ſe paſſent, ſans qu'on ait aucunes nouvelles, ni du teſtament, ni du legs, ni du Connétable, ni des héritiers. Au bout de ce terme, le vieux Docteur arrive de la campagne, & rentre le ſoir dans ſa maiſon.

Tous ſes voiſins, qui le croyent trépaſſé, le prennent pour un ſpectre, ſe ſauvent & ſe renferment chez eux. En arrivant à l'appartement, où il trouve ſa vieille, qui pleuroit encore ſa mort; la bonne femme à ſon aſpect, interdite, effrayée, ſe ſigne & ne peut croire à ce qu'elle voit!.. Mais ſûre enfin que c'eſt bien en effet ſon maître, imagine, que ne lui ayant pas été indifférent dans ſa jeuneſſe, le Docteur fâché d'avoir ſi bruſquement quitté le monde, y revient pour prendre congé d'elle, ou pour lui demander

demander des prières. Le Docteur, surpris à son tour, la croit devenue folle, s'efforce envain de la rassurer & de lui remettre l'esprit. Mais en portant les yeux sur ses armoires, qu'il apperçoit toutes scellées, il demande, avec terreur, ce que cela signifie ? Si pendant son voyage, on l'a cru mort? Ou si quelque créancier, pendant son absence, auroit pu le croire insolvable ?.. Car ce sont les deux seuls cas où la loi permette l'apposition des scellés.

A toutes ces demandes, proférées avec véhémence, & tout d'une haleine, la vieille, un peu remise de sa première terreur, lui raconte l'histoire de sa prétendue mort, ainsi que de tout ce qui s'étoit passé en conséquence.

A ce récit, le pétulant Docteur, sans respect pour les formalités de la Justice, atrache les scellés, se hâte d'ouvrir une armoire, porte la main & les yeux à l'endroit où il avoit laissé son

cœur, c'eſt-à-dire ſon tréſor, la trouve vuide, entre en fureur, & fait des heurlemens épouvantables !... La bonne femme, à ces tranſports, s'imaginant, à ſon tour, qu'il eſt devenu fou, travaille de ſon mieux à le calmer. Mais la rage du Docteur s'en accroiſſant d'autant, ſans reſpect, ni pour la vieilleſſe, ni pour l'objet de ſes anciennes amours, non-ſeulement la maltraite, en vrai crocheteur, mais appelle la Garde, la fait traîner en priſon, & l'accuſe, juridiquement, du vol de ſon argenterie & de ſes cinq cens *Guinées*.

Heureuſement pour elle que les voiſins, témoins de tout ce qui s'étoit paſſé, ſe hâtèrent de dépoſer en ſa faveur, en certifiant l'hiſtoire des quatre filoux, qui avoient ainſi dupé ce vieux couple.

En conſéquence, elle vient (dit la Relation angloiſe) d'être relâchée; & pour punir le Docteur tant de l'injure faite à la fidélité de ſa vieille amie, que

des mauvais traitemens qu'elle en avoit eſſuyés, les Juges ont ordonné qu'elle jouiroit du legs dont l'avoit gratifiée les filoux, dans le prétendu teſtament du Docteur.

ANECDOTE

CONCERNANT

LOUIS XIV,

ON a reproché à Louis XIV d'avoir aimé la louange, & même quelquefois de ne l'avoir pas diſtinguée d'avec l'adulation & la flatterie ; mais n'étoit-il pas un peu excuſable ?

Il reſpiroit en tout la grandeur & la gloire; & il partageoit, dans les tems heureux & brillans de ſon règne, l'ivreſſe de la nation.

» Un Prince (dit *Voltaire*) qui, » ayant fait d'auſſi grandes choſes, ſe» roit encore ſimple & modeſte, ſeroit » le premier des Rois, & *Louis XIV* » le ſecond ».

On a remarqué, depuis peu, au Château de Maintenon, * un Ecran, dont on va donner la description.

On ne peut disconvenir qu'il falloit être bien adulateur (pour ne rien dire de plus) & bien persuadé que les louanges les plus exagérées ne déplaisoient pas à ce Monarque, pour s'être permis de lui mettre cet Ecran sous les yeux! * *

* La Terre de Maintenon, en Beauce, a été acquise par Françoise d'Aubigné, veuve de Paul Scaron, moyennant 240,000 livres, par contrat du 27 Décembre 1674, & la Terre de Grogneul, qui y est réunie, a été acquise par contrat du 31 Juillet 1687, moyennant 330,000 liv.

Le tout a été érigé en Marquisat, en faveur de Madame de Maintenon, par Lettres-Patentes du mois de Mai 1688. Elles unissent tous les Fiefs & Justices en un seule corps de fief, & il y est dit que les appellations de la justice de Maintenon ressortiront directement au Parlement de Paris, à l'exemple des Pairies du Royaume.

* * Louis XIV a fait trois Voyages à Maintenon:
Le 12 Juillet 1686, & il est revenu le lendemain.
Le 14 Septembre suivant, jusqu'au 17.
Et enfin le 19 Avril 1687. Il en est revenu le 23.
Cette note est tirée d'un singulier Recueil. C'est l'*Itine-*

Il eſt rond & couvert d'une Etoffe d'Or, ſur laquelle eſt brodée un Soleil, d'où partent ſeize rayons; & on lit ſur chacun d'eux l'un des mots ſuivans, auſſi brodés ſur l'Etoffe:

Majeſté,
Autorité,
Magnificence,
Libéralité,
Puiſſance,
Diligence,
Vivacité,
Eloquence,
Belle taille,
Bonne Mine,
Corps infatigable,
Modération,
Sageſſe.
Bonté,
Juſtice,
Valeur.

---

raire des Rois de France, jour par jour. Il commence à Louis VII, dit le jeune, qui régnoit en 1137.

On ignore quel eſt l'Officier auprès des Rois de France, qui étoit chargé d'un tel détail.

Cet Itinéraire ſe trouve à la fin d'un livre intitulé: Piéces fugitives pour ſervir à l'Hiſtoire de France, avec des Notes Hiſtoriques & Généalogiques, 3 vol. in-4°. chez Aumaire Libraire à Paris; 1765.

A l'extrémité ſont de petites Caſes, couvertes d'une feuille de Talc ; Elles ſont au nombre de ſeize, & renferment chacune quatre vers.

Si pour diſputer l'avantage,
Les Rois s'aſſembloient une fois
La *Majeſté* de ſon viſage,
Le feroit juger Roi des Rois.

Par le bruit de ſon équité,
Ses Terres & les Etrangeres,
Comme à des Arrêts ſalutaires
Cèdent à ſon *Autorité*.

Mais ſon ample *Magnificence*,
Paſſe au-delà de tous deſirs;
Tous ont part à ſon abondance,
A ſes pompes, à ſes plaiſirs.

Eſt-il art, ſavoir, ou courage,
Eſt-il renom, bien mérité,
Que ne careſſe & ne ſoulage,
Sa grande *Libéralité*?

Rien ne fait plus de réſiſtance :
Tous tremblent, ou ſont abattus,
Devant ſa guerrière *Puiſſance*,
Que ſoutiennent tant de vertus.

Il ſait étonner l'Univers,
Par ſa guerrière *Diligence*,
A qui rien ne fait réſiſtance,
Ni les armes, ni les hivers.

Sans ceſſe & dehors & dedans,
Il *Veille* avec ſes ſoins prudens;
Si bien que de nul entrepriſe
Son âme n'eſt jamais ſurpriſe.

Il paſſe en tout ce qu'il prononce,
Pour le plus brillant des eſprits.
De nul diſcours il n'eſt ſurpris,
Tous ſont ſurpris *de ſa réponſe*.

De ce Prince victorieux,
La *Taille* eſt ſi noble & ſi belle,
Que l'on n'en vit jamais de telle
Dans les ſiècles des demi-Dieux.

Sa *Mine* seule manifeste
Quel est son courage & son sang;
Que rien n'est égal à son rang,
Et qu'il est un présent Céleste.

Quel de tous les Rois ses rivaux,
Lui pourroit être comparable,
Si de son *Corps infatigable*,
On considere les travaux!

Mais des grands effets qu'a produit
Une très-sanglante victoire,
Souvent n'en voulant que la gloire,
Il en laisse les autres fruits.

La *Sagesse*, qui tout régit,
Fait la gloire des grands Monarques;
Et Louis en donne des marques,
Quand il parle, ou quand il agit.

Il sait toujours, par *sa bonté*,
Se dompter ayant tout dompté;
Et par une rare clémence,
Veut laisser à Dieu la vengéance.

Il ſait que le bonheur des Rois,
Eſt de bien ſoutenir les Loix,
Pour bannir toute violence
Par l'Epée ou par la *Balance*.,

Mais pour écarter tout malheur,
Et confondre toute malice,
Que lui ſerviroit ſa juſtice
Sans ſon invincible *Valeur* !

Enfin autour de cet Ecran ſont encore brodés ces vers, qui forment une eſpèce d'Exergue:

Louis, en Terre eſt radieux,
Comme le Soleil dans les Cieux,
Et ſes brillantes qualités,
Sont ſes rayonnantes clartés.

Qui croiroit que tous ces vers ſont du ſiécle des *Boileau* & des *Racine*?.. Et que *Louis le Grand* ne les a pas fait jetter au feu?

Les Hiſtoriens & les Auteurs des

Mémoires du tems, ſont aujourd'hui aſſez généralement d'accord, que Madame *de Maintenon* *, âgée alors de cinquante-deux ans, étoit parvenue à ſe faire épouſer, ſecrettement, en 1686, par le Roi *Louis XIV* **, qui n'avoit alors que quarante-huit ans.

Mariage *** étrange, qui reſta toujours problématique à la Cour !.... Quoique d'une grande naiſſance, (mais pauvre) Mademoiſelle *d'Aubigné* s'étoit trouvée heureuſe, en 1651, d'épouſer

* *Françoiſe d'Aubigné*, née le 27 Novembre 1635, morte le 15 Avril 1719.

** Né le 5 Septembre 1638, mort le premier Septembre 1715.

*** Madame *de Maintenon* venue, en 1697, à Paris, fut à l'Archevêché. Elle fit demander à l'Archevêque, (*Louis-Antoine de Noailles*) ſi elle pouvoit lui parler !

Madame *de Maintenon*, le trouvant deſcendu au-devant d'elle, & preſqu'au pied de l'eſcalier, ſe récria beaucoup.

L'Archevêque lui fit cette réponſe, d'un ſens profond : » Madame, ce n'eſt que de cette manière que » je puis vous recevoir ici. «

Paul Scarron *, cul-de-jatte & Poëte burleſque.

Louis XIV, dit *Voltaire*, fut, pour ainſi dire, juſqu'au commencement du dix-huitième ſiècle, au comble de la puiſſance & de la gloire.

Mais alors les yeux fins & pénétrans apperçurent que la décadence approchoit.

Le Roi, âgé de plus de ſoixante ans, devenu plus retiré, ne connoiſſoit pas auſſi-bien les hommes ; il voyoit les choſes dans un trop grand éloignement, avec des yeux moins appliqués, & faſcinés par une longue proſpérité.

Madame *de Maintenon*, au comble de la fortune, & ſe rappellant, un jour, diverſes particularités de ſa jeuneſſe,

---

* *Paul Scarron*, étoit fils d'un Conſeiller au Parlement de Paris, d'une famille qu'on croit originaire de Montcallier, en Piémont. Il étoit né en 1610, & eſt mort en 1660.

ainſi que de ces tems pénibles où elle n'avoit que des tapiſſeries d'emprunt; où elle alloit porter, à pieds, chez l'Imprimeur les Ouvrages de *Scarron*, ſon époux : s'étant reſſouvenue qu'un jour, qu'elle devoit recevoir chez elle quelques femmes de qualité, une Blanchiſſeuſe lui avoit loué quelques meubles, dont cette femme n'avoit pas reçu le payement.

Honteuſe de s'en reſſouvenir ſi tard, elle ordonne à ſes gens, de chercher & de faire chercher cette bonne femme; qu'après bien des perquiſitions, on trouve enfin dans un grenier, accablée de vieilleſſe, d'indigence & d'infirmités.

Madame *de Maintenon* y vole; lui rappelle le prêt ou louage des meubles; lui en fait toutes ſes excuſes; lui laiſſe une bourſe, dont on ignore le contenu; lui aſſure, pour le reſte de ſes jours, une penſion, dont elle lui donne le premier quartier, & lui envoie tous les

autres ſecours dont cette pauvre vieille femme pouvoit avoir beſoin.

Madame *de Maintenon*, après la mort du Roi, ſe retira, entièrement, à *Saint-Cyr*, où elle mourut en 1719.

Ce qui peut ſurprendre, c'eſt que *Louis XIV* ne lui avoit rien aſſuré; il l'avoit ſeulement recommandée au Duc d'*Orléans*, qui fut nommé Régent; & qu'elle ne voulut qu'une penſion de 80,000 livres, qui lui fut toujours exactement payée.

L'Éditeur lui a fait, ci-devant, l'Epitaphe ſuivante :

Dans ce Tombeau, gît MAINTENON ;
Et ſon Hiſtoire eſt dans ſon nom.

LETTRE DE *BOILEAU*

A UN AMI,

Qui le consultoit sur des vers qu'il avoit faits contre la Comédie *.

AUTANT que je puis me ressouvenir de votre dernière Pièce de vers, vous prenez le change, mon ami; vous y confondez la Comédienne avec la Comédie, que, dans mes raisonnemens avec le Père *Massillon*, j'ai, comme vous savez, entièrement séparées.

Du reste, vous y avancez une maxi-

* *Cette Lettre ne se trouve pas dans ses Œuvres imprimées*

me, qui n'eſt pas, ce me ſemble, ſoutenable : c'eſt-à-dire, « qu'une choſe » qui peut, quelquefois, produire de » mauvais effets dans les eſprits vicieux, » quoique non vicieuſe elle-même, » doit être abſolument défendue, quoi» qu'elle puiſſe d'ailleurs ſervir au dé» laſſement & à l'inſtruction des hom» mes ».

Si cela eſt, il ne ſera plus permis de peindre dans les Egliſes, des *Vierges-Mariés*, ni des *Suſannes*, ni des *Madeleines*, agréables de viſage ; puiſqu'il peut fort bien arriver que leur aſpect excite la concupiſcence d'un eſprit corrompu : « La vertu convertit tout » en bien, & le vice tout en mal ».

Si votre Maxime étoit reçue, il ne faudroit plus, non-ſeulement voir repréſenter ni Comédie, ni Tragédie ; mais il n'en faudroit plus lire aucune : il ne faudroit plus lire ni *Térence*, ni

Sophocle, ni *Homere*, ni *Virgile*, ni *Théocrite*..... Et voilà ce que demandoit *Julien l'Apoſtat*, & ce qui lui attira cette épouvantable diffamation de la part des Pères de l'Egliſe !

Croyez-moi, Monſieur, attaquez nos Tragédies & nos Comédies, puiſqu'elles ſont ordinairement vicieuſes : mais n'attaquez point la Tragédie & la Comédie en général, puiſqu'elles ſont d'elles-mêmes indifférentes, autant que le Sonnet & les Odes ; & qu'elles ont quelquefois rectifié l'homme, plus que les meilleures prédications. Et pour vous en donner un exemple admirable, je vous dirai qu'un très-grand Prince *, qui avoit danſé à pluſieurs Ballets, ayant vu jouer le *Britannicus de M. Racine*, où la fureur de *Néron* à monter ſur le Théâtre eſt ſi bien attaquée, il ne danſa plus dans aucun Ballet, non pas même au tems du Carnaval.

* Louis XIV.

Il n'eſt pas concevable de combien de choſes la Comédie a guéri les hommes capables d'être guéris : car j'avoue qu'il en eſt que tout rend malades!

Enfin, Monſieur, je vous ſoutiens, quoiqu'en diſe le Père *Maſſillon*, que le Poëme Dramatique eſt une Poëſie indifférente de ſoi-même, & qui n'eſt mauvaiſe que par le mauvais uſage qu'on en fait. Je ſoutiens que l'Amour, exprimé chaſtement dans cette Poëſie, non-ſeulement n'inſpire point l'Amour, mais peut beaucoup contribuer à guérir de l'Amour les eſprits bien faits; pourvu qu'on n'y répande point d'images, ni de ſentimens voluptueux. Que s'il y a quelqu'un qui ne laiſſe pas malgré cette précaution de s'y corrompre, la faute vient de lui & non pas de la Comédie.

Du reſte, je vous abandonne le Comédien, & la plupart de nos Poëtes, même *M. Racine*, & la plupart de

les Pièces. Enfin, Monſieur, ſouvenez-vous, que l'Amour d'*Hérode* pour *Marianne*, dans *Joſephe*, eſt peint avec les traits les plus ſenſibles de la vérité : cependant quel eſt le fou qui jamais pour cela, défendit la lecture de *Joſephe* ?

TRAIT SINGULIER DE RECONNOISSANCE.

N. Quin, bon Comédien Anglois, étoit d'un caractère dont la singularité a souvent égayé les conversations de Londres.

Tompson, Gentilhomme Ecossois, connu par son Poëme *des Saisons*, par sa Tragédie de *Tancrède & Sigismonde**, & par d'autres ouvrages estimables, n'étoit rien moins que riche, à son arrivée dans la Capitale, & se trouvoit assez souvent dans le cas d'être peu sûr de son dîner.

Les dettes qu'il s'étoit vu forcé de

* Que l'Editeur avoit traduite en Prôse, & que *Saurin* a mise au Théâtre François, avec succès, sous le Titre de *Blanche & Guiscard*.

contracter alors, lui furent long-tems onéreuſes; & ſon Poëme *des Saiſons* commençoit, à peine, à faire quelque bruit, lorſqu'un ancien créancier, plus alerte que les autres, & qui jugeoit la circonſtance favorable pour être enfin payé, fit arrêter & empriſonner le Poëte.

Quin, qui avoit autant de goût que de bonne littérature, inſtruit de l'infortune de *Tompſon*, vole à l'inſtant chez le Baillif, où l'Auteur étoit gardé, en attendant qu'il payât, ou donnât caution ſolvable, & demande à le voir, en particulier.

Mon nom, dit-il, au priſonnier, vous eſt peut-être plus connu que mon talent? C'eſt *Quin*, qui a l'honneur de vous parler; qui vous demande celui de ſouper avec vous; & qui préſume aſſez de vos bontés, pour avoir pris la liberté de commander le repas, chez le moins mauvais Traiteur du quartier.

Le Poëte, enchanté de la politeſſe, des bons propos & du bon cœur de cet aimable *Amphytrion*, accepte, ſans façons, ſes offres. Et, après avoir paſſé trois heures avec lui, oſe enfin demander par quel endroit un jeune Poëte Ecoſſois, & dont le nom étoit à peine connu dans Londres, avoit pu mériter qu'un homme auſſi célèbre, relativement à ſon talent, & auſſi généralement fêté que M. *Quin*, vînt, ſi généreuſement, le déterrer chez un Baillif, & le conſoler ainſi dans ſa diſgrace ?

Vous ignorez, mon cher Monſieur, (lui dit le Comédien) tout ce que je vous dois; mais je n'en ſuis pas moins reconnoiſſant. J'allois mourir d'une de ces maladies de langueurs, malheureuſement ſi communes dans notre pays, lorſque le hazard m'a fait tomber dans les mains votre Poëme *des Saiſons*; & le vrai plaiſir qu'il m'a fait, m'a, depuis un mois, rendu à la vie. Vous

ſtiez, en conſéquence, ſur mon teſtament, pour cent livres ſterlin, que je vous dois, bien plus légitimement que tout ce que j'ai payé à notre fameux Docteur *** !

Mais, réflexion faite, & attendu le cas où vous vous trouvez maintenant, j'ai cru qu'il valoit mieux vous payer ce legs, de mon vivant, que d'en donner la peine à mon Exécuteur teſtamentaire.

Le Comédien, après cette explication, embraſſe tendrement le Poëte, lui demande ſon amitié, l'invite à dîner chez lui le lendemain, gliſſe ſur la table un billet de la Banque de cent livres ſterlin *, & diſparoit, ſans laiſſer à *M. Tompſon*, le temps de lui répondre.

N. B. On pretend, pour comble de bonheur, que la ſingularité de l'Aven-

---

* *Environ 2400 l.*

ture n'ayant pas tardé à faire bruit dans Londres, hâta tellement le succès du Poëme DE TOMPSON, *qu'il s'en débita, en moins de six mois, deux Editions.*

SUR

SUR LA MORT

DE MADAME DE *FONTANGES*,

MAITRESSE DE LOUIS XIV.

SUIVANT quelques Anecdotes de ſon tems, elle mourut empoiſonnée par la jalouſie de Madame de *Monteſpan*, qu'elle avoit débuſquée : ſuivant d'autres, & la choſe eſt plus vraiſemblable, elle mourut d'une perte de ſang. Elle avoit été la Maîtreſſe la plus tendrement chérie du Monarque ; & ſa fortune fut auſſi brillante que peu durable.

Elle étoit de la Maiſon *d'Eſcorailles Fontanges*, illuſtre & très-ancienne dans l'Auvergne, & d'une beauté accomplie. On ſait qu'elle a donné ſon nom aux Rubans que les Dames mettent à leurs

coëffures, & qu'elle mit en vogue la mode de huit chevaux aux carroſſes.

C'eſt elle qu'on fait parler dans les vers ſuivans :

Beautés qui ne ſongez qu'à donner de l'Amour,
Qui ſavez triompher du cœur le plus rébelle,
Approchez; & voyez, dans ce miroir fidele,
L'inévitable état où vous ſerez un jour !
Jalouſes ci-devant du bonheur de ma vie,
Ayez pitié d'un ſort dont vous eutes envie:
Si l'Amour m'éleva dans un illuſtre rang,
Je fus de cet Amour auſſi-tôt la victime,
Et ſi l'ambition m'entraîna dans le crime,
Il m'en a coûté tout mon ſang!
Tout-à-coup, à la Cour on me vit ſans égale:
Maîtreſſe de mon Roi, je deffis ma rivale;
Jamais un tems ſi court ne fit un ſort ſi beau:
Jamais fortune auſſi ne fut ſitôt détruite,
Ah! que la diſtance eſt petite,
Du faîte des grandeurs, aux horreurs du tombeau!

FRAGMENS
D'UNE EPITRE ANONYME,
A *VOLTAIRE*.

Que fais-tu divin Voltaire !
Quelle funeſte langueur
Modère la vive lumière
De ton eſprit créateur ?

Au gré de leur barbarie,
Sous le ſeul nom de Patrie,
On voit les peuples s'armer,
Et ton bienfaiſant génie
Ne leur apprend qu'à s'aimer.

Vois, du ſein de ta retraite,
L'humanité, toute en pleurs,
Qui t'appelle, te regrette,
Et gémit de tes malheurs !

Hélas ! trahie, ignorée,
Avant qu'elle fut parée
De tes accens immortels ;
Sur la Terre déchirée,
Elle n'avoit plus d'autels.

C'étoit trop peu que le crime
Plongeât le fer dans ſon ſein ;
Yvre d'un faux droit divin,
Le zèle ardent & ſublime,
Fut ſon pieux aſſaſſin.

Périſſe votre mémoire,
Cruels & ſacrés forfaits.
Ah ! ne renaiſſez jamais,
Jours honteux à notre hiſtoire !
Vainement nos bons ayeux
Se flatoient de voir éclore
La douce & tardive aurore
D'un jour pur & radieux !
Ce ſiècle philoſophique,
Fléau d'un menſonge antique,
Devoit finir nos erreurs :
De l'abſurde Fanatiſme,
Du ridicule ſophiſme
On voit ſouffler les fureurs :
Partout d'indignes Miniſtres
Vont prodiguant tour-à-tour,
Dans leurs diſcordes ſiniſtres,
D'un Dieu la haine & l'amour ; **

* Alluſion aux fureurs ſanguinaires qu'enfanta la *Ligue*.

** Les troubles qu'ont produits le *Janſéniſme* & le *Moliniſme*, heureuſement terminés par l'expulſion des J**

Cet intérêt, si ſuprême,
Devient un ſubtil problême,
Et déjà, chrétiennement,
Nos citoyens frénétiques,
Dans leurs doutes fanatiques,
Se déteſtent ſaintement.
Voila le ſiècle frivole,
Dira la poſtérité,
De qui l'orgueilleuſe Ecole,
Sut tout, hors la vérité!
Tous les eſprits cultivèrent
Les Arts les plus ſuperflus:
Les barbares oublièrent
La ſageſſe & les vertus!

Vils inſenſés que nous ſommes!
Quel Philoſophe héros,
Bravant l'erreur & les ſots,
Nous apprendra l'Art d'être hommes!!

Toi, vainement combattu,
Voltaire, de qui l'audace
Eut l'Olympe pour Parnaſſe;
Poëte de la vertu,
Et Philoſophe des Grâces;
Qui ſus, avec dignité,
Fidèle à ſuivre ſes traces,
La voir, la peindre & l'orner!
Les Muſes te redemandent,
De nouveaux lauriers t'attendent,
Viens encore t'en couronner!

Soit qu'avec *Pope* & *Socrate*,
De nos cœurs la voix combatte
Les invincibles Tyrans ;
Soit qu'aux faſtes de la Gloire,
Tu graves la noble hiſtoire
Des mœurs, des Arts, des talens ;
Ou que, rival de *Corneille*,
Sa grande âme ſe réveille,
Aux pleurs que tu fais couler ;
L'Europe prête l'oreille :
C'eſt au Génie à parler.

Anciens Bouts rimés, ſinguliérement remplis.

TOI, dont les ans ſont les deux tiers de.....*trente*,
Je juge *Iris*, qu'au de-là de.....*quarante*,
Mon cœur encor ſuivra la loi du.....*tien*,
Si ton deſir veut s'accorder au.....*mien*.
Feux mutuels, rarement à.....*cinquante*,
Se font ſentir !.. Et jamais, à.....*ſoixante* ;
Chacun, alors, ſent éteindre le.....*ſien*,
Amitié reſte, & le cœur n'y perd.....*rien* !
Nous lirons lors, l'ouvrage des.....*ſeptante*,
Peut-être auſſi gagnerons nous.....*huitante*,
Puis nous mourtons tous deux, en gens de.....*bien* ;
Autant unis que Saint *Rock* & ſon.....*chien* !

Autres, à un vieil & mechant Auteur.

CONTRE un *Louis* j'en gage.....*trente*,
Que tu ne vendras pas.....*quarante*
Exemplaires du livre.....*tien*!
La Beutrière a déjà le.....*mien*.
De Colporteurs plus de.....*cinquante*,
Avoient des paquets de.....*soixante*:
Chacun croyoit vendre le.....*sien*,
Les pauvres gens n'ont vendu.....*rien*!
Toi qui, d'ans a plus de.....*septante*,
Tu pourrois en vivre.....*huitante*,
Qu'ayant ton livre pour tout.....*bien*,
Tu vivras toujours, comme un.....*Chien*.

A UNE FEMME FORT BRUNE,
Qui s'étoit fait peindre en DIANE, *revenant de la Chasse.*

ÉPIGRAMME.

JADIS, un Peintre, habile & sage,
Pour ne point offenser l'orgueil

D'un Prince déféré d'un œil,
Du Profil inventa l'uſage.
Iris, celui qui vous a peint,
Uſa d'un ſemblable artifice :
Il vous ſuppoſe un exercice,
Qui ſert d'excuſe à votre tein.

ANCIEN PROBLÊME HISTORIQUE, ET, JUSQU'ICI, TRÈS-DIFFICILE A RÉSOUDRE.

OU

Observations, auſſi juſtes qu'intéreſſantes, ſur le fameux Procès de MARIE STUART.

Opprimés, je vous plains!.. Mais cédant à l'orage,
Songez que, tôt ou tard, l'innocence ſurnage!

L'INTÉRÊT ſacré de la vérité, ſurtout relativement à la juſtice qu'il eſt du devoir de tout Hiſtorien de rendre à l'innocence opprimée, depuis quelque laps de tems que ce puiſſe être, ne nous

permet pas de tarder plus long-tems à faire part au public de l'erreur dans laquelle nous sommes involontairement tombés, sur-tout dans le second volume de ce Recueil, en parlant du sentiment des Historiens les plus accrédités *, à l'occasion des Lettres & des Poësies, qui ont puissamment concourues à hâter la condamnation de cette Reine, aussi infortunée que vraîment regrettable.

C'est à l'ouverture *du Censeur Universel Anglais*, du 29 Septembre de cette année, que nous avons trouvé & lu, avec le plus grand plaisir, l'extrait d'une nouvelle *Histoire & Apologie de Marie, Reine d'Ecosse.* **

C'est en lisant, dit cet Auteur, tout ce qui a été écrit jusqu'ici sur ce sujet,

---

* Robertson, *Hume*, & un grand nombre d'autres.

** *Witaker*, Recteur de *Ruan-Longhorne*, 3 vol. in-8°. Londres 1787, *chez Murray*.

qu'il a ſenti naître en lui le deſir d'examiner le Pour & le Contre de cette fameuſe diſpute. Qu'il en eſt réſulté que ſon attention lui a fait découvrir, par rapport aux *prétendues Lettres de Marie à Bothwell*, des particularités échappées aux Hiſtoriens ſes prédéceſſeurs, & plus propres que tous leurs raiſonnemens à démontrer la fauſſeté de ces Pièces diffamatoires.

Il commence par tracer, de main de maître, un trait *de Marie Stuart*, que les bornes que nous nous ſommes preſcrites nous font regretter de ne pouvoir ici rapporter, pour paſſer plus rapidement à l'objet vraîment eſſentiel de cet article.

» Les Lettres & les Pièces de vers » attribuées à cette Reine, forment le » nœud de la queſtion qu'il a entre- » pris de décider.

» Or, la première choſe qui frappe » un lecteur impartial dans ce qu'on en

» rapporte, c'eſt le tems où elles pa-
» roiſſent. Les Seigneurs confédérés ſe
» révoltèrent contre leur Souveraine, le
» 10 Juin 1567. Le 15, ils prirent les
» armes ſur Corber-Hill; le 16, ils
» arrêtèrent que *Marie* ſeroit miſe en
» priſon, & l'envoyèrent au Château
» de *Lochelevin*. Après s'être portés à
» ces extrémités, ſentant qu'elles
» avoient beſoin d'excuſe, ils prétendi-
» rent, *par la ſuite*, avoir découvert,
» le 20 du même mois, une caſſette,
» qui renfermoit les lettres de la
» Reine à *Bothwell*. Mais, quoique
» cette ſeule circonſtance fût capable
» de leur faire pardonner leur conduite,
» ils tinrent cette découverte ſecrette
» *juſqu'au 4 Décembre ſuivant*. Si la
» découverte du 20 Juin eût été réelle,
» leur triomphe eût été complet; ils n'au-
» roient pas tardé un moment à rendre
public ce qui prouvoit à-la-fois & le
» crime de la Reine, & la juſtice de leur-

» procédé. Entre le 20 Juin & le 4 Dé-
» cembre, il s'étoit passé beaucoup
» d'événemens de la plus grande impor-
» tance, & les plus puissans motifs au-
» roient dû les engager à publier leur
» découverte. Cependant ils n'avoient
» point produit ces Pièces; ils n'en
» avoient fait aucune espèce de mention.
» Un Ambassadeur François vint prendre
» connoissance de leur rébellion, & de
» l'empriſonnement de la Reine : la
» cassette leur offroit donc un moyen
» facile & prompt de se justifier; & ils
» n'en firent point usage. Sir *Nicolas*
» *Trogmorton* fut envoyé par *Elisa-*
» *beth*, avec des instructions qui l'au-
» torisoient à une égale sévérité d'exa-
» men à l'égard des deux partis; &
» dans un manifeste, très-soigné,
» qu'ils lui remirent le 11 Juillet, ils
» représentèrent *Marie*, comme entiè-
» rement innocente du meurtre de son
» époux; ils avouèrent, expressément,

» que c'étoient les crimes de *Both-*
» *well*, qui les avoient portés à prendre
» les armes; que ce traître avoit tué le
» Roi, dans l'eſpérance de forcer la
» Reine à l'épouſer. Mais ils ne dirent
» pas un mot des Lettres; & le projet
» qu'ils ſuppoſoient à *Bothwell*, non-
» ſeulement d'obtenir la Reine par for-
» ce, mais même la faire périr, ainſi
» que ſon fils, contredit bien manifeſ-
» tement leur authenticité! Bien plus,
» dans un acte ſolemnel, du 21 Juillet,
» ils aſſurent poſitivement, que *Both-*
» *well*, après avoir aſſaſſiné le Roi,
» s'empara de ſa veuve, la retint pri-
» ſonnière à *Dumbar*, & la contrai-
» gnit de l'épouſer. Certes, s'ils avoient
» eu les lettres dont ils s'agit, en leur
» poſſeſſion, dès le 20 du mois précé-
» dent; s'ils avoient, dès-lors, regardé
» la Reine comme complice de l'aſſaſ-
» ſinat, ainſi que du projet de mariage,
» ils n'auroient pu, dans un acte poſ-

» térieur, la repréſenter comme captive
» innocente, & forcée d'écrire de ſa
» main au meurtrier, au péril de ſa
» vie.

» Mais lorſque le Comte de *Murray*
» ſe fut emparé de la Régence, il fut
» de néceſſité abſolue pour les Lords
» confédérés de faire leur poſſible pour
» juſtifier leur conduite envers leur
» Souveraine : ils pouvoient ſe tirer de
» ce pas difficile avec plus d'avantage.
» En conſéquence, dans un conſeil
» privé, convoqué le 4 Décembre par
» le Comte de *Murray*, ils affirmèrent
» que la Reine avoit été complice
» de *Bothwell* dans l'aſſaſſinat de ſon
» époux ; & qu'ils s'étoient rendus
» coupables de ce crime, en vue de
» pouvoir s'unir enſemble ; ils firent
» venir, à l'appui de cette affirmation
» les lettres qu'elle lui avoit écrites ;
» Prétendirent qu'ils leur étoient rede-
» vables de la connoiſſance de ſon for-

» fait; & les donnèrent, comme le prin-
» cipal motif, ainſi que l'excuſe de leur
» révolte.

» L'impoſture étoit pourtant évidente:
» ils diſoient n'avoir découvert ces
» mêmes Lettres, que le 20 de Juin;
» & cependant ils avoient déjà pris les
» armes contre leur Souveraine, dès
» le mois de Mai. Ces Lettres n'avoient
» donc pu donner lieu à des événemens
» qui avoient précédé cette prétendue
» découverte ?

» La manière même dont ils en
» rendoient compte, ſent trop le mer-
» veilleux, pour n'être pas ſuſpecte. Le
» Comte de *Bothwell* étoit accuſé de
» la mort du Roi. Les Papiers que
» renfermoit la Caſſette, offroient des
» preuves qui dépoſoient clairement
» contre lui; & tout devoit le porter à
» les anéantir : le Château d'*Edimbourg*
» étoit à ſa diſpoſition. *Sir James Bel-*
» *ſon*, qui y commandoit, lui étoit en-

» tièrement dévoué. Plusieurs Grands
» se révoltèrent contre lui, dès qu'il eut
» épousé la Reine ; & il savoit trop que
» si ces mêmes papiers tomboient dans
» les mains de ses ennemis, sa perte
» devenoit inévitable. Depuis le jour
» de son mariage jusqu'au 5 de Juin,
» il fut le maître de les détruire ; &
» s'ils eussent existés alors, il étoit ab-
» solument impossible qu'il négligeât
» une précaution si évidemment néces-
» saire à sa réputation, ainsi qu'à celle
» de la Reine. On le suppose pourtant
» assez indifférent à leur existence, jus-
» qu'à ce que l'armée l'eût abandonné,
» que la Reine fût captive, qu'il eût
» résolu son évasion, & que la trahison
» de *Sir James Belson* l'eût mis dans
» l'impossibilité de les r'avoir en sa
» possession !... Y eut-il jamais rien
» de moins plausible ?

» Si l'on passe à l'examen des Lettres
» mêmes, tout démontre qu'elles

» étoient, pour le moins, apocryphes.
» Ces miſſives, dépoſitaires des plus
» dangereux ſecrets, où chaque ligne
» atteſtoit l'adultère & le Régicide, on
» ne s'étoit ſeulement pas mis en peine
» de les ſceller!.... Cette abſurdité
» ſuffiroit ſeule, pour ne laiſſer aucun
» doute ſur l'impoſture. Mais, dira-
» t-on, comment ces impoſteurs n'en
» furent-ils pas frappés?... *M. Wita-*
» *ker* (c'eſt-à-dire, notre Auteur),
» répond, que probablement ils le ſen-
» tirent: mais qu'ils n'eurent aucun
» moyen de l'éviter, vu que le ſceau
» de la Reine étoit encore entre ſes
» mains. Il argumente moins heureuſe-
» ment ſur le défaut de ſignature, de
» date & d'adreſſe, qui ſembleroit, au
» contraire, dépoſer en faveur de ces
» lettres. En effet il eſt naturel à des
» perſonnes qui ſe communiquent,
» par écrit, des projets ſi coupables,
» ou des ſentimens ſi honteux, d'é-

» viter ſoigneuſement tout ce qui eſt
» capable de les compromettre ; au lieu
» que des impoſteurs peuvent bien
» ne ſe pas ſouvenir de les imiter dans
» ces précautions, ou même ſe piquer,
» à l'égard de ces acceſſoires, d'une
» exactitude qui leur paroîtra donner
» plus de poids à leur calomnie.

» Mais les pièces dont il s'agit por-
» toient avec elles des caractères de fauſ-
» ſetés, d'une nature bien moins équi-
» voque. Non ſeulement leur forme
» & leur contenu, mais même leur
» nombre, varia aux différentes époques
» où on les produiſit en public. Les
» Rébelles eux-mêmes, convenoient
» cependant de les avoir toutes trouvées
» en une ſeule fois, & dans le même
» endroit. Ils n'avoient d'abord fait
» mention que des lettres ; ils ne
» citoient qu'elles dans leurs actes ju-
» ridiques. Malgré cela, quinze mois
» après la prétendue découverte de la

» caſſette, ils eurent l'incroyable ef-
» fronterie de produire une collection
» de *ſonnets*, ou de *Ballades amoureuſes*,
» qu'ils diſoient y avoir auſſi trouvées.
» Ils s'en ſervirent même à *Weſtminſ-*
» *ter*, pour mieux confirmer la paſſion
» effrénée dont ils accuſoient *Marie*,
» à l'égard de *Bothwell*. Bien plus,
» ils joignirent aux *ſonnets* de pré-
» tendus contrats de mariage, qui, de
» même, n'avoient pas encore vu le
» jour; & dont *Murray* même n'a-
» voit jamais parlé avant ſon départ
» pour *Yorck*.

» Autre preuve d'impoſture: il eſt
» dit que ces contrats, ſont au nombre
» de deux. Les Commiſſaires aſſem-
» blés à *Yorck*, & *Murray* lui-même,
» avancent que le plus petit, qui n'a
» point de date, eſt écrit de la propre
» main de la Reine, tandis que l'autre
» eſt dit avoir été ſigné par *Marie*
» & *Bothwell*, mais écrit par le Comte

» *de Huntly*. Or, le premier, par un
» hazard inexplicable, ſe trouve être
» la ſuite de toutes ces piéces dont l'o-
» riginal fut laiſſé à Londres par les rébel-
» les, & qui ſoit parvenue juſqu'à nous;
» & l'on a la plus grande certitude qu'il
» n'eſt point de l'écriture de *Marie*
» *Stuart*. L'adreſſe eſt même d'une toute
» autre écriture, qui ne reſſemble pas
» davantage à la ſienne,

» Outre l'Addition des *Sonnets, Bal-*
» *lades & Contrats*, les lettres elles-
» mêmes, varient dans leur nombre.
» Il n'y en avoit eu que cinq de pré-
» ſentées à *Yorck* & à *Weſtminſter*;
» on les porta, après cela, juſqu'à
» huit, de-la à dix, & enfin à dix-huit:
» leur diction même éprouva auſſi des
» changemens. Lorſqu'elles furent pré-
» ſentées au Conſeil, & miſes ſous les
» yeux du Parlement, elles étoient en
» bon Anglois; ſix mois après, en dia-
» lecte Eçoſſois. Elles ſeroient demeu-
» rées en cet état, ſi *Marie* ne s'étoit

» pas échappée du Château de *Lochle-*
» *vin*, & ſi avec cette généreuſe con-
» fiance, qui n'eſt jamais le partage
» du crime, elle ne s'étoit pas livrée
» à la compaſſion, à l'honneur & à l'a-
» mitié d'*Eliſabeth*. L'âme inquiette
» & défiante de *Murray*, conçut bien-
» tôt que des lettres non ſcellées, &
» écrites dans la langue du Pays, avoient
» bien pu paſſer en Ecoſſe, pour des
» preuves inconteſtables, à l'aide des
» violentes impreſſions répandues dans
» l'eſprit de la multitude; mais qu'en
» Angleterre, où il ſeroit impoſſible
» d'influer auſſi efficacement ſur l'opi-
» nion publique, elles ſeroient rejettées,
» comme tout à fait indignes de créance.
» Sur cette idée, on les refondit de nou-
» veau, & on les mit en François. Ce
» fut donc ſous cette forme que *Mur-*
» *ray* les envoya à Londres *... Mais

* *Notre Agent, M.* JOHN WOOD (écrivoit-il) a *les* COPIES *deſdites lettres en langue Ecoſſoiſe.*

» quelle invraiſemblance, que pour dé-
» poſer contre leur Souveraine, les
» Rébelles, munis d'originaux, ſe fuſ-
» ſent d'abord ſervis d'une traduction!..
» Mais *Murray* voulut éviter une ab-
» ſurdité, qu'on n'eut pas manqué de
» faire valoir contre lui; mais ce
» n'étoit pas moins une abſurdité plus
» grande encore. L'impoſture acquiert
» encore un nouveau degré d'évidence
» inconteſtable, à la lecture de ces mêmes
» pièces: *M. Witaker* en donne les
» copies, & y joint une foule de re-
» marques, qui dévoilent, à chaque
» ligne, la fourberie la plus groſſière
» & la plus révoltante. Par-tout en
» contradiction avec les faits, elles ré-
» pugnent au bons ſens, bleſſent la
» Chronologie & réciproquement ſe
» contrediſent.

Les Partiſans de la Reine auroient
» pu tirer un meilleur parti qu'ils n'ont

» fait d'une autre preuve : c'eſt-à-dire
» de la baſſeſſe du ſtyle employé dans
» ces prétendues lettres. *Marie*, qui
» poſſédoit tous les talens de ſon ſexe,
» & pluſieurs de ceux qui appartien-
» nent plus ſpécialement au nôtre,
» excelloit dans le genre épiſtolaire..
» On voit dans celles dont l'authen-
» ticité n'eſt pas douteuſe, autant d'é-
» légance que de dignité ; tandis que
» les honteuſes miſſives, fabriquées
» ſous ſon nom, ne préſentent que
» les plus viles paſſions, exprimées dans
» la langage le plus groſſier : leurs lâ-
» ches Auteurs n'eurent même pas le
» talent de peindre, ſans violer toutes
» les convenances, une Reine amou-
» reuſe d'un de ſes ſujets. Ils lui donnent
» le ton humble & ſervile d'une Pay-
» ſanne, à l'égard d'un grand Seigneur,
» & ont oublié cette bienſéance or-
» dinaire aux perſonnes bien nées, qui

» accompagne

» qui accompagne toujours leurs sen-
» timens, même les moins délicats. »

N. B. L'Auteur Anglois en rapporte plusieurs exemples, desquels nous ne donnerons que celui-ci, très-suffisant pour faire juger des autres :

Le Diable a beau nous séparer (fait-on dire à *Marie Stuart*) *Dieu nous enchaîne, à jamais, comme le plus fidèle couple qui ait jamais été uni... Je suis fort joyeuse de vous écrire, lorsque tout le monde est endormi, puisque je ne peux dormir comme les autres, & comme je voudrois : c'est-à-dire, dans vos bras, mon cher amour!.. Il seroit bien que ce Vieid... d'homme* (son mari) *n'y fut pas; car sans lui, j'aurois à discourir sur un sujet bien plus agréable... En vue de vous obéir, mon cher amour, je ne ménage, ni honneur, ni conscience, ni sûreté, ni grandeur quelconque. Prenez-le, s'il vous plaît, en bonne part, comme de la plus fidelle amante que*

vous ayez jamais eue, ou que vous aurez amais. &c.

Qu'on mette, maintenant, à côté de pareilles lettres, la chanſon qu'elle fit, à ſon départ de *Calais*, pour retourner en Ecoſſe, après avoir perdu ſon époux *François II*, mort à dix-huit ans, qui l'adoroit, & dont il étoit adoré.

Adieu, plaiſant pays de France,
O ma Patrie,
La plus chérie,
Qui a nourri ma jeune enfance!.
Adieu, France! Adieu mes beaux jours!
La *Nef*, * qui déjoint nos Amours,
N'a, ci, demoi, que la moitié:
Une part te reſte, elle eſt tienne.
Je la fie à ton amitié,
Pour que de l'autre il te ſouvienne!

Et qu'on juge ſi la même plume a pu les compoſer?

Les réfléxions qui terminent l'Ou-

* *Le Vaiſſeau.*

vrage de *M. Witaker*, font autant d'honneur à ſon érudition qu'à la bonté de ſon cœur : c'eſt-à-dire qu'il n'en peut être ni de plus juſtes, ni de plus intéreſſantes.

P. S. On pardonnera peut-être à l'Editeur de ſe féliciter d'avoir eu le bonheur de contribuer, dans ce Recueil, à rétablir la réputation de trois Reines,* également intéreſſantes, également opprimées par la calomnie, & par les ſourdes intrigues de la Politique?

An cas contraire, croyez, Meſſieurs (dira-t il à certains Critiques, de ſa connoiſſance) que :

Si l'horreur, que chez moi, produit la Calomnie,
Aux yeux d'un eſprit fort, n'eſt qu'une maladie?
Je ne dirai pas moins, franchement: plut aux Cieux,
Que ce mal, en effet, devînt contagieux!

---

* *MATHILDE d'Angleterre, Reine de Danemarck, Tom. 3, page 87. EUDOXIE FEDEROWNA, épouſe du CZAR PIERRE 1er. Tom. 4, page 444, & MARIE STUART, Reine d'Ecoſſe. Tom. 5, page 345.*

Obſervation ſubſéquente, faite à l'Editeur.

A la bonne-heure, lui a dit quelqu'un, que *Marie Stuart* fût innocente de la mort de ſon mari. Mais l'étoit-elle envers *Eliſabeth*? Et ne fut-elle pas convaincue d'avoir favoriſé & même fomenté pluſieurs complots & conjurations, dans leſquels il ne s'agiſſoit de rien moins, que de lui ravir & la couronne & la vie?.. A la bonne-heure! (répondit l'Editeur, à ſon tour) mais *Marie*, injuſtement opprimée par ſes propres ſujets, s'étoit livrée, avec confiance, à la protection d'*Eliſabeth*, qui en abuſant de ſa crédulité, l'avoit retenue, pendant dix-neuf ans, priſonnière en Angleterre. Mais *Marie*, enfin, légitimement indignée contre ſa perſécutrice. Mais *Marie*, Reine, elle-même, & dès-

là l'égale d'*Eliſabeth*, pouvoit-elle être dans le cas d'être jugée & condamnée à perdre la tête, par des Commiſſaires nommés par ſa propre ennemie, & dès-là très-diſpoſés à trouver la Reine d'Ecoſſe en effet coupable, & juſticiable de leur cruelle Souveraine? *Eliſabeth* enfin avoit elle d'autre Juriſdiction ſur *Marie*, que celle du puiſſant ſur le foible & ſur le malheureux? Mais ſa Politique barbare, jointe à la jalouſie que lui inſpiroient les charmes de ſa rivale, exigeoient le ſacrifice de cette illuſtre victime: Politique & paſſion aſſez puiſſante ſur cette Reine, auſſi altière qu'ambitieuſe, pour lui faire, tout à la fois, fouler aux pieds les droits de l'hoſpitalité, ceux du ſang & de la Majeſté Royale.

N. B. Finiſſons cet article par une réflexion, qui, peut-être, ne ſemblera

pas déplacée : c'eſt que le myſtère qui couvroit le voile épais, tiſſu par la politique & la jalouſie d'*Eliſabeth*, ſecondées par le fanatiſme de la Religion Anglicanne d'alors, ne ſe trouve levé de la façon la plus lumineuſe & la plus convainquante, qu'après deux ſiècles écoulés ; puiſque c'eſt en 1587 que *Marie* perdit la tête ſur un échaffaud, & que ce n'eſt qu'en 1787, que cette juſtification eſt publiée & ſe voit (dit-on) accueillie à Londres même.... Qui pourroit, après cela, ne pas s'écrier :

O Vérité ! que ton puits eſt profond !

EPITAPHE

DE *MARIE STUART.*

Par le Père *le Moine*, *Jéſuite*, Auteur du Poëme de *Saint Louis.*

CI gît, qui, ſous la main d'un infâme Bourreau,
Laiſſa tomber ce qu'alors le monde eut de plus beau !

En vain, pour la ſauver, les Grâces conſpirèrent;
Leurs voiles ſur ſon ſein envain elles jettèrent :
Les yeux de l'inhumain n'en furent point touchés.
Leurs voiles & ſon col, du même coup tranchés,
Dans le ſang qui jaillit leurs couleurs confondirent,
Et les Grâces ſur elle, en pleurs, s'évanouirent !

On ſera ſans doute étonné qu'une image auſſi *Tragicogalante* que celle ci, ſoit ſortie de la plume d'un Religieux, & ſur-tout d'un Jéſuite.

LETTRE

D'ELISABETH, REINE D'ANGLETERRE,

A JACQUES

ROI D'ECOSSE,

Immédiatement le ſupplice de MARIE STUART, *mère de ce Monarque.* *

Mon cher frère,

JE ſouhaiterois que vous puſſiez connoître, ſans la ſentir, l'extrême douleur que m'a cauſé le fatal accident qui vient d'arriver, tout à fait contre mon intention?

Je vous envoie un de mes parens, qu'autrefois vous honoriez de votre bien-

* Cette Lettre achève le portrait d'*Eliſabeth*.

veillance, pour vous rendre compte de ce que je n'ai pas la force de vous écrire ?

Comme Dieu m'eſt témoin, ainſi que bien d'autres, que je ſuis tout à fait innocente dans cette affaire ; je me flate que vous croirez que ſi cela fût arrivé par mes ordres, je ne le diſſimulerois pas : je ſuis née trop fière, pour qu'aucun reſpect humain m'empêche de faire ce qui eſt juſte : & ſi une fois je l'avois fait, rien au monde ne me porteroit à le déſavouer. Mais comme l'ombre même du déguiſement eſt capable de dégrader la Majeſté, je ne chercherai jamais à pallier mes actions ; je me ferois plutôt gloire d'en rendre compte à l'univers.

Vous pouvez donc compter que comme ce qui s'eſt paſſé étoit juſte, ſi c'eût été mon intention qu'on en vînt à cette extrémité, je prendrois le tout ſur moi, ſans vouloir en jetter la faute ſur autrui ; mais je n'en avois pas même l'idée.

Le Porteur vous inſtruira, plus particulièrement, de ce qui s'eſt paſſé. Quant à moi, ſoyez perſuadé que vous n'avez pas de parente qui vous ſoit plus attachée, ni d'amie qui vous aime plus tendrement; & qu'en un mot, perſonne ne s'intéreſſe plus vivement à votre proſpérité, & au bonheur de votre Royaume.

De ſorte que ſi, par hazard, quelque mauvais eſprit vouloit vous perſuader du contraire; ſoyez certain qu'il vous trompe.

Crainte de vous importuner, je ne vous en dis pas davantage, & prie Dieu de vous donner un long & paiſible règne.

Il eſt vrai que lorſque *Eliſabeth* apprit que la Reine d'Ecoſſe venoit de perdre la tête, elle en parut au déſeſpoir. Ce ne furent que ſoupirs, larmes & gémiſſemens, de ſa part, On auroit dit, à l'air de triſteſſe qu'elle affecta, & aux

lamentations continuelles qu'elle faiſoit, que cette Reine étoit véritablement affligée. Elle pouſſa même les choſes au point de défendre la Cour à tous les membres du Conſeil privé ; ordonna que leur conduite fût examinée dans la *Chambre étoillée*, qu'elle alla même juſqu'à faire faire le Procès à *Daviſon*, pour ſa déſobéiſſance ; & envoya *Robert Carrey* au Roi d'Ecoſſe, avec la lettre qu'on vient de lire.

Mais malgré tous ces beaux dehors, c'étoit ſi peu l'intention d'*Eliſabeth* de punir ſes Conſeillers privés, que, quelques jours après tout ce grand bruit, le *Garde des Sçeaux Privé*, déclara publiquement que, quoique la Reine, dans ſon indignation, eût ordonné qu'on examinât rigoureuſement, leur conduite ; ayant néanmoins réfléchi qu'ils n'avoient agi dans cette affaire que par un excès de zéle pour ſon ſervice, ſa Majeſté avoit daigné leur pardonner.

Jamais, en effet, les plus zélés Panégyriſtes d'*Eliſabeth* n'ont pû parvenir à pallier l'atrocité de cette action, qui ne ceſſera jamais d'être une tache ineffaçable dans la vie de cette Souveraine, qui jamais n'auroit cru la Couronne bien affermie ſur ſa tête, tant que *Marie* auroit vécu.

Ajoutons à ceci, qu'elle avoit la foibleſſe d'être jalouſe de la beauté de *Marie*. Qu'elle demanda même, un jour, à un Ambaſſadeur, s'il la trouvoit plus belle qu'elle? Queſtion qu'il trouva très-délicatte, & dont il ſe tira, en homme d'eſprit : » la Reine ma Maîtreſſe (répondit ce Miniſtre) eſt ce qu'il y a » de plus beau en Ecoſſe; comme votre » Majeſté efface tout ce que j'ai vu en » Angleterre. »

AUTRE IMITATION

DE LA REDONDILLE ESPAGNOLLE

D'ORPHÉE,

DE QUÉVÉDO,

PAR UN ANONYME.

LE Public eſt bien habile :
Tâchons d'en faire un ami.
Mais, non, c'eſt choſe inutile,
On ne peut compter ſur lui.
Quelque moyen que l'on prenne,
Pour le rendre ſatisfait,
On y perd toujours ſa peine :
Voici qui prouve ce fait.

Dans un champ, près du *Riphée*,
Caché ſous l'herbe & les fleurs,
Un ſerpent rend veuf *Orphée*,
Qui remplit tout de clameurs,

Des pleurs qu'on lui voit répandre,
Chacun veut dire ſon mot :
Ceux-ci diſent, qu'il eſt tendre !
Ceux-là diſent, qu'il eſt ſot !

Pour ravoir ſon *Euridice*,
Aux Enfers il deſcendit.
Son chant y trouva propice
Pluton, qui la lui rendit.
Les Morts, la lui voyant prendre,
Pour la conduire ici haut,
Dirent d'abord, qu'il eſt tendre !
Et puis dirent, qu'il eſt ſot !

Il revenoit avec elle,
Quand *Pluton* lui parle ainſi :
» Si tu veux garder ta Belle,
» Ne la voit que hors d'ici. »
Mais il ne put s'en défendre ;
Il la perdit auſſitôt.
Depuis, il ne fait qu'entendre :
Qu'il eſt tendre ! Qu'il eſt ſot !

RÉPONSE

DE L'ÉDITEUR DE CE RECUEIL

A *MADAME D****.

Qui venoit de lire la bonne & très-utile Traduction littérale de l'Arioſte, *par* MM. Panckoucke & Framery; *& qui* » *lui demandoit quel étoit donc, en* » *effet, ce fameux* Roland, *tant célébré dans ce Poëme, ainſi que dans* » *nos Romans du tems paſſé?* »

LES hauts faits de *Roland*, ſans doute,
Ont dégénéré ſur la route,
Depuis ſon tems juſqu'aujourd'hui.
Mais nos François, dans les Batailles,
Six ſiècles, à peu près, depuis ſes funérailles, *
Par leur chant Militaire, implorant ſon appui,
Ont toujours cru ne vaincre que par lui.

* *Roland* fut tué à *Roncevaux*, en 778; & la bataille de *Poitiers* fut perdue en 1356.

Ceci prouve du moins, Madame, que la renommée de ce Héros n'etoit pas uniquement fondée, ainſi que tant d'autres, ſur des actions purement fabuleuſes.

Je me rappelle même avoir lu quelque part, qu'au moment où le Roi *Jean*, quoique brave, mais imprudent, fut fait priſonnier du *Prince Noir*, à la Bataille de *Poitiers*, un vieux Soldat de notre armée, s'écria, triſtement: plus de *Roland*, plus de François! » *

Sur quoi, Madame, je ne crains pas de vous rappeller, (car il eſt des faits qu'on ne doit pas craindre de répéter) & ſur-tout, ce que j'ai cru devoir

* Attendu, probablement, qu'on avoit oublié, ou défendu de chanter la Romance de *Roland*, avant que d'aller à l'ennemi, ainſi, que juſqu'alors on avoit toujours fait... Tant les hommes ſont des Machines, qui ont plus ou moins beſoin d'être montées! Mais dont, tant qu'on s'en trouve bien, il ne faut jamais, en partant de leurs préjugés, négliger de tirer parti.

remarquer, à propos de cet Ancien Preux ou Paladin François, dans mon *Recueil d'Epitaphes*:* » *Charlemagne* (disent » les *grandes Chroniques*, fit ouvrir » & embaumer de baume, de myrthe » & d'Aloës, le corps de *Roland*. Les » obsèques & services des Morts furent » chantés par des Miniſtres de la *Sainte* » *Egliſe*... avec un grand luminaire, fut » porté ledit corps juſqu'à la Cité de » *Blaye*, en bière dorée, couverte de » riches draps de ſoye, & fut enſépul- » turé moult honorablement; & fut » miſe ſon épée *Durandal* à la tête, & » ſon *Olifant* (1) à ſes pieds, en l'hon- » neur de notre Seigneur, & en ſigne » de ſa proueſſe. »

---

* En 3 volumes in-12, chez Barrois l'aîné, Libraire, proche le *Pont Saint-Michel*. Tom. 1, page 5.

(1) *Petit Cor, dont ſonnoient les* PALADINS *pour appeller & défier l'ennemi.*

Sur le tombeau, étoit cette Epitaphe:

Tu es monté en l'éternel Palais,
Hardy *Roland*, la fleur des Gentilzhommes!
Et en ces lieux mondains, tristes & laids,
Nous as chargés de très-grieves ſommes,
Le dernier jour du joly mois de May,
A *Roncevaux*. L'An huit cens, malgré may!

Traduite du latin, par *Jehan du Bouchet*, d'après celle *de Charlemagne*, pour ſon Neveu (dit-il) qui étoit en latin, en l'Egliſe de SAINT ROMAIN, à Blaye, dont ROLAND étoit Comte.

J'ai l'honneur, &c. D. L. P....

A M. LE COMTE T....DE...C...

*Sur le vol fait des vers ſuivans, à ſon Porte-feuille.**

De voir ton Tréſor au pillage,
Tu vas te plaindre avec éclat!..
Pourquoi laiſſois-tu le fromage,
Sous la griffe du Chat?

*D. L. P****

EPITRE
A MONSEIGNEUR LE PRINCE DE CONDÉ,
A ſa première Campagne.

Tu ſuis encor, de loin, le char de la Victoire!
Prens les rênes en main, *Condé*! vole à la gloire.

* *Sans le larcin de l'Editeur, la modeſtie de l'Auteur de ces vers en eût peut-être, pour jamais, privé le Public.*

Tu n'as qu'à le vouloir; le ſang qui coule en toi,
Va rendre à ton pays le vainqueur de *Roorvi*.

L'Aigle ne produit point de Colombes timides,
Et ce n'eſt que des Dieux que naiſſent les *Alcides*.
Sois celui des François: héritier des *Henris*,
Ils ont fixé ſur toi leurs regards attendris.

L'honneur ſemble languir dans ta triſte patrie.
L'âme de nos Guerriers par le luxe flétrie,
De l'Etat déchiré le Génie abbatu,
Cher Prince, quels objets offerts à ta vertu!..

Qui te retiens encore! Au ſeul nom que tu portes,
Vois voler ſur tes pas nos guerrières Cohortes;
Et fiers de partager ta gloire & tes travaux,
Tes plus foibles Soldats devenir des héros.

Les François n'ont beſoin que d'un Chef qui les guide
Qui ſachant réprimer leur courage intrépide,
Leur montre de l'honneur le chemin dangereux:
Un *Hercule* aux Enfers deſcendroit avec eux!

Mais ce peuple vainqueur ſous les loix d'un *Achille*,
Aux ordres d'un *Varus* n'eſt qu'un peuple indocile:
Aiſément abbatu, fougueux avec tranſport,
Ou la fureur l'entraîne, ou ſa valeur s'endort:
Heureux, pour te fixer, ô nation légère,
Qui ſaiſit à propos ton bouillant caractère!

Mais c'eſt peu... Pour cueillir de ſolides lauriers,
Ses Chefs doivent ſavoir le grand Art des Guerriers.

La Pratique eſt beaucoup : Mais ſans la Théorie,
N'en attendons jamais les ſuccès du Génie ;
Ces ſuccès, qui toujours d'autant plus glorieux,
Qu'ils font taire un Miniſtre, & même un Envieux...
Sans ce puiſſant ſecours, les héros les plus braves,
Aux ruſes d'un rival ſont ſoumis en eſclaves !

Hâte-toi de ſonder les ſecrets de cet Art :
C'eſt par-là que *Henri*, maîtriſant le hazard,
De la *ligue* détruit les ſourdes entrepriſes,
Subjugue *Albe*, *l'Ibere*, *& Mayence & les Guiſes* !

Oui Prince ! Pour guider les François aux combats,
C'eſt peu d'avoir un nom, du courage & des bras.

Eh ! quel eſt le François, qui dédaigne la Gloire !
C'eſt au Génie, à l'Art, que *Mars* vend la Victoire.

Ce Génie eſt en toi : Mais l'étude & le tems,
Peuvent ſeuls faire éclôre & mûrir les talens.

Songe que de cet Art, en principes fertile,
Aux eſprits les plus vifs la route eſt difficile,
L'amour de ſon pays, le zèle & la valeur,
Peuvent bien nous conduire au Temple de l'honneur,
Un Vaiſſeau peut ſans guide aborder au rivage,
Mais le Pilote ſeul le ſauve du naufrage.
Quelques difficultés que l'Art traîne après ſoi,
Un cœur tel que le tien doit les voir ſans effroi :
Le goût fait ſurmonter les plus puiſſans obſtacles ;
L'étude & le génie enfantent des miracles !

Turenne, en ſon printems, étoit déjà fameux ;
Condé, plus jeune encore, égaloit ſes ayeux !

Imite-les ; remplis tes hautes deſtinées :
Ce n'eſt point aux héros à compter les années.
Aidé par les talens, entraîné par ce goût,
Ainſi qu'eux, gloire, honneur, tu peux prétendre à tout.

Sois digne de ton nom, conſacré dans l'Hiſtoire.
Il t'impoſe la loi de te couvrir de gloire :
Il ne t'eſt pas permis, né du ſang des héros,
De languir mollement dans un obſcur repos.

Soit que *Mars*, en fureur, de ſang couvre la Terre ;
Soit que la Paix ſuccède aux horreurs de la Guerre ;
Miniſtre, tour à tour, Politique & Soldat,
Tu te dois tout entier à ton Maître, à l'État.

Fais régner la Juſtice : un Mortel équitable,
Qui ſe juge ſoi-même, aux Dieux même eſt ſemblable.
Mais ſur-tout, ſois humain !.. La tendre humanité,
Eſt l'encens le plus cher à la Divinité.

Ouvre aux infortunés un cœur ſenſible & tendre.
A quel plus grand bonheur l'homme peut-il prétendre,
Qu'à celui de ſe voir par ſes talens divers,
L'appui des opprimés, le Dieu de l'univers ?

Souviens-toi, que tout homme eſt ſemblable à toi-même ;
Qu'il pouvoit naître au ſein de la grandeur ſuprême ;

Et que tout indigent doit son sort malheureux,
A l'orgueil des méchans, plus qu'au courroux des Dieux.

Périsse le Guerrier, sanguinaire & barbare,
Qui du sang des Soldats ne sait point être avare!
Qui comptant les lauriers, le reste avec mépris,
Les expose aux périls, dont il obtient le prix!..

Ce ne sera point toi, *Condé*, dont la jeunesse
Nous présage des jours tissus par la sagesse;
Qui né de ce *Henri*, qu'on ne peut trop citer,
Ne comptes tes ayeux que pour les imiter.

Prince, cher aux François! Toi, que la Gloire enflâme,
Fais grace au sentiment de qui connoit ton ame?..
Puisse-tu de mes vers, par l'amitié dictés,
Toujours goûter, sentir, aimer la vérité!

Note de l'Editeur.

La France, ainsi que l'univers,
Convient qu'en partant de leur date,
Le bon François qui fit ces vers,
Ne sema point en Terre ingrate!

Nous ajouterons à ceci de vains re-

grets de ce que le peu de tems où le Manuſcrit de l'Auteur a été dans nos mains ne nous ait pas permis de copier quelques autres Epîtres, dignes, dit-on, de figurer avec celle-ci, & ſurtout celle aux *Mânes du Maréchal de Saxe.*

Voici du moins quelques Poëſies légéres du même Auteur, priſes au hazard, & qui, probablement, pourront ne pas déplaire :

A ÉGLÉ.

Moi t'apprendre à monter la lyre !
Qu'a-t-on beſoin de vers, quand on ſait tout charmer !
Lorſque dans l'art d'*Horace*, *Églé* j'ai cru t'inſtruire,
Moi-même j'appris à t'aimer.
La candeur charme tout, nos ſons flatent l'oreille;
Ils plaiſent à l'eſprit, elle entraîne le cœur :
Ceux de *Racine* & de *Corneille*,
Ne m'ont jamais ſéduit autant que ta douceur !
Tu voulus, belle *Églé*, que je fuſſe ton maître !..

Je

Je chantai le premier, tu répétas mes chants:
Mais tu les rendis si touchans,
Que je ne pus les reconnoître.
Je suis ton élève, à mon tour!
Dis-moi, comment tu peux leur donner tant de grace!
Je m'en doute: Tu pris pour Modèle l'Amour,
Et je peignois d'après *Horace*.

INVITATION
A M. LE CHEVALIER D***,

De Par les Dieux du *Parnasse* & de *Gnide*,
Sachez qu'à table, avec quelques amis,
L'Esprit, le Goût & les plaisirs solides,
Doivent chez moi se trouver réunis.
Même à l'Amour j'ai demandé les Grâces;
Mais il n'a pû m'en confier que deux:
L'autre, dit-il, doit rester sur les traces
De *Cythérée*; ainsi fais de ton mieux;
Vois, prens ou laisse?.. Il dit, & fend les Cieux.

Que faire donc, en ce désordre extrême?..
Voyons donc, car le cas s'arrange de soi-même;
Celui, me dis je, à qui ces Déités,
Avec le Goût ont donné l'art suprême,
D'être le Dieu de nos sociétés,
Pourra très-bien y servir de troisiéme!...

C'eſt bien parler ! Qui le peut mieux que lui ?
Et dans ce cas, plus rien ne m'embarraſſe...
Partant, Seigneur, il faut que Samedi,
Vers neuf heures, chez votre ami,
Entre vos ſœurs vous veniez prendre place.

A MADAME

LA PRINCESSE DE *CONTY*,

Qui avoit ſollicité & obtenu pour l'Auteur un Régiment de HUSSARDS, *& à laquelle il demandoit une autre grace.*

PRÈS de vous, Princeſſe adorable,
A moi chétif, ſi favorable,
Aurai-je encore quelque crédit !
Eh ! pourquoi non, quand c'eſt un pauvre Diable,
Qui vous doit tout, juſques à ſon habit ? *

---

* *Et le* HUSSARD *eut encore le bonheur d'obtenir*

ÉPIGRAMME.

Quoi! tu le crois, jeune homme & tu le dis:
A tes discours tout le monde est soumis!..
Crois mieux, *Damis*, on rit de ta folie,
Si tu veux mériter l'encens,
Que l'on accorde au vrai génie;
Troque tout cet esprit pour un peu de bon sens.

RÉPONSE DE L'ÉDITEUR,

*A quelqu'un qui lui demandoit ce qu'il pensoit, sincèrement, des vers volés à M. le Comte T*** de C***.*

Les vers d'un brave Militaire,
Ne sont point des vers de *Voltaire*;
L'un s'en occupoit tout entier:
L'autre jamais n'en fit métier;
Mais, fait penser, instruire & plaire!

Après la repréſentation de *Zulime*, Tragédie de *Voltaire*, dont le dernier vers eſt :

Souvenez-vous de moi, mais oubliez mon crime.

Quelqu'un ayant demandé à l'Auteur, ce qu'il penſoit de cette Tragédie ? Il répondit, par les deux vers ſuivans :

Du tems, qui détruit tout, VOLTAIRE eſt la victime,
Souvenez-vous de lui ; mais oubliez ZULIME.

PETITES ANECDOTES HISTORIQUES,

LITTÉRAIRES ET AUTRES.

UN ſpectacle nouveau pour moi, dit l'*Abbé d'Olivet*, en faiſant au Préſident *Bouhier*, le récit d'un voyage à *Bruxelles*, ce fut de voir à la Comédie, deux *Jéſuites*, dans une loge voiſine de celle où l'on m'avoit mené. On m'apprit que c'étoit le Confeſſeur & l'Aumonier de l'Archiducheſſe, deux bons Allemands, qui ne ſavent pas un mot de François, & que l'étiquette oblige d'être par-tout où Madame la Gouvernante des Pays-Bas, ſe montre en public. On jouoit l'*Avocat Patelin*, la plus ancienne de nos farces, mais qui ne vieillit, ni ne vieillira probablement jamais.

Pendant toute la Piéce, l'un de ces *Jéſuites*, avec de grandes lunettes ſur le nez, une bougie à côté de lui, récitoit tranquillement ſon Bréviaire, tandis que l'autre dormoit, comme s'il avoit été au ſermon.

Voyez, je vous prie, mon cher Préſident, ce que peut faire une diſtance ſi petite, puiſqu'elle n'eſt que de ſoixante lieues de Paris !... Voir ici deux *Jéſuites*, dans une première loge de la Comédie, ou de l'Opéra; quel étonnement! quelles clameurs!.. Perſonne, à *Bruxelles*, ne s'aviſe de ſourciller.

Jamais début, ſur aucun Théâtre, ne fut peut-être plus brillant que celui d'*Adrienne le Couvreur*. Un ſeul homme, tapi dans un coin de loge, & pour qui cet engoûment général n'étoit pas contagieux, ſe bornoit, de tems en tems, à dire, à demi-voix: *Bon cela!* Et cet

homme ayant été remarqué, l'Actrice, à qui l'on fit part de cette espèce de phénomène, voulant savoir quel il étoit, & ayant appris que c'étoit le fameux Grammairien-Philosophe, *du Marsais*, * l'invita, par un billet très-poli, à lui faire l'honneur de venir dîner chez elle, en tête à tête.

Du Marsais, quoique bien accueilli, en arrivant chez elle, débuta par la prier, avant de se mettre à table, de vouloir bien avoir la complaisance de lui réciter une tirade de l'un des rôles qu'elle aimoit le mieux. A quoi l'Actrice, ayant consenti, fut bien surprise de n'entendre de la part de *du Marsais*, que deux ou trois *Bon cela !* & quoiqu'un peu humiliée, ne persista pas, avec moins de politesse, à lui demander le mot de cette singulière Enigme !

---

* *Voyez ce qu'on dit de lui dans le tome 5 de ce Recueil, page 456.*

Volontiers, Mademoiſelle : attendu que ſi l'explication vous déplaiſoit, je vous épargnerois l'ennui de dîner avec un homme, qui auroit eu le malheur de vous déplaire ? — Parlez, je vous en prie ! Votre réputation m'eſt connue ; & votre phyſionomie m'eſt caution que je ne peux que gagner beaucoup à vous entendre. — Eh, bien, Mademoiſelle, apprenez donc, puiſque vous l'ordonnez, que jamais Actrice, à mon gré, n'annonça de plus grands talens que les vôtres ; & que pour effacer, probablement, toutes celles qui vous ont précédées, j'oſe vous garantir qu'il ne s'agit, de votre part, que de donner aux mots la vraie valeur néceſſaire à ce qu'ils doivent exprimer, ſur-tout dans votre bouche ! — Ah, Monſieur ! s'écria cette très-eſtimable Actrice ; qu'elle obligation ne vous aurai-je pas, ſi vous aviez aſſez d'indulgence pour me mettre en état de me corriger de ce défaut ! Et quel

Maître eſt plus en état que vous de me rendre ce très-important ſervice ?

On préſume aiſément que *du Marſais* ne ſe fit pas long-tems prier ; & que la docilité de l'Ecolière, non ſeulement remplit en très-peu de jours l'eſpérance du Maître, mais que ſa reconnoiſſance le lui attacha de façon, que leur amitié ſubſiſtoit encore avec la même chaleur, lorſqu'une mort précipitée enleva aux vrais Amateurs du Théâtre, cette Actrice ſi digne des applaudiſſemens qu'elle y recueilloit toujours.

Du Marſais, dînant un jour, en particulier, avec elle ; & ſon domeſtique étant venu la prier de vouloir bien paſſer, pour un inſtant, dans la chambre voiſine — Tenez, dit-elle, en rentrant, l'inſtant après, dans la ſalle à manger, avec une lettre à la main ! Liſez ceci, mon ami ! Et dites moi, bien franche-

ment, ce qu'en ma place vous répondriez ?

Du Marſais, après avoir lu qu'un Seigneur, très qualifié, prioit inſtamment l'Actrice, nouvellement reçue à la Comédie, de vouloir bien accepter de lui 500 louis d'or, pour aider aux frais de ſa garde-robe, lui rendit froidement la lettre, ſans prononcer un mot... — Oh ! vous me devez plus de franchiſe ! s'écria-t-elle.... Encore un coup, parlez ! Que feriez-vous, mon ami, ſi vous étiez moi ?.. Si vous bienfaiteur, m'envoyez les 500 louis ? — Si vous ne l'aimez pas, gardez-les ! — En ce cas, mon cher Philoſophe, je les garde.

Les qualités dominantes de l'eſprit de *du Marſais*, étoient la netteté & la juſteſſe, portées l'une & l'autre au plus haut degré. Son peu de connoiſſance

des hommes, son peu d'usage de traiter avec eux, & sa facilité à dire librement ce qu'il pensoit, lui donnoient cette naïveté & cette simplicité, qui s'allient si bien avec le génie. *Fontenelle* disoit de lui : *C'est le nigaud le plus spirituel, & l'homme d'esprit le plus nigaud que je connoisse :* C'étoit le *la Fontaine* des Philosophes.

Il mourut en 1756, à l'age de 80 ans.

M. le Comte de Lauraguais, touché de la situation & du mérite de ce célèbre Grammairien, lui assura une pension de mille livres ; & ce généreux Bienfaiteur en continua une partie à une personne qui avoit eu soin de la vieillesse de son illustre protégé.

Bautru, * l'homme le plus célèbre

* Né en 1588, mort en 1665.

de ſon tems par l'agrément de ſon eſprit, quoiqu'il n'eût jamais rien écrit, étoit, ainſi que *Conrart*, de l'Académie Françoiſe. Sur ce qu'il avoit la réputation de dire rarement la vérité, le Poëte *Marigny*, jaloux de lui, prétendoit » qu'il étoit né d'une fauſſe couche, qu'il avoit été baptiſé avec du faux ſel, qu'il ne logeoit jamais que dans les fauxbourgs, qu'il paſſoit toujours par de fauſſes portes, qu'il cherchoit toujours les faux fuyans, qu'il ne chantoit jamais qu'en faux bourdon. »

Bautru diſoit à d'*Emeri**, Surintendant des Finances, en lui préſentant un Poëte, auquel il vouloit du bien : » Voilà, Monſieur un homme qui vous donnera l'immortalité, ſi vous lui

* *Voyez ſon article, tome 5, page 34 de ce Recueil.*

» donnez de quoi vivre ? » — Mon-
» ſieur (répondit d'*Emery*, qui n'étoit
» pas donneur) louer un Miniſtre,
» qui par ſa place, eſt rarement aimé
» du peuple, *c'eſt réveiller le chat qui*
» *dort.* »

Un Préſident, très-ennuyeux, arrivant chez *Bautru*, & s'étant fait annoncer:
» comment maraud ! (dit le cauſtique,
» à ſon valet) ne ſais tu pas que cet
» homme m'eſt odieux ?.. Va lui dire,
» que je ſuis malade ! — Monſieur, dit
» en revenant, le domeſtique, il ne veut
» en ce cas que vous tâter le poulx,
» pour juger de votre maladie, qui l'in-
» quiéte ? — Ah le maudit homme !...
» va lui dire, que je ſuis mort ? —
» Monſieur, il veut du moins (dit-il)
» vous jetter de l'Eau benite. — Ah,
» l'enragé !.. Vîte un drap ?...

A ces mots *Bautru* s'en enveloppe,

se jette sur son lit, & ordonne qu'il entre.

Le grave Président entre, déplore la perte de son ami *Bautru*, se jette au pied du lit, fait une très-longue prière, s'empare d'un vâse, qu'il apperçoit dans la ruelle du lit, & qu'il croit un bénitier, le verse sur le pauvre mort, & se retire, en soupirant.

P. S. On ajoute que, quelques jours après, *Bautru*, rencontrant le Président, dans la Galerie de Versailles : » Ah ! mon cher Monsieur (s'écria-t-il, en l'embrassant étroitement) que ne vous dois-je pas ?.. » Si je remeurs encore, » daignez revenir chez moi, & sur-tout » ne pas m'épargner l'Eau-benite ? »

Mort de *Théodore-Agrippa d'Aubigné*, ayeul de Madame *de Maintenon*,

ou Extrait d'une Lettre de Madame *d'Aubigné*, à *Madame de Villette*, ſa fille, datée de *Genève*, le ... Avril 1690. « *M. d'Aubigné*, de très-heureuſe mémoire, devint malade le » Dimanche, à quatre heures du matin; » il eut très-bonne connoiſſance juſqu'à » quelques momens avant qu'il mourût. » Il nous a rendu grands témoignages de la joie qu'il reſſentoit. Quand » il refuſoit de prendre quelque nourriture » : Ma mie (diſoit-il) laiſſe-moi aller en paix ?.. Je veux aller » manger du Pain céleſte. « Il a été » ſervi en tout ce qu'il m'a été poſſible » d'imaginer. Ma peine n'a rien été. .. » Si j'euſſe pu donner mon ſang & » ma vie, je l'euſſe fait, de bien bon » cœur. En ſes deux dernières nuits, » il fut conſolé par deux excellens Miniſtres de ſes amis. Il n'a manqué, » ni d'aſſiſtance, ni de conſolation, » juſqu'à ſon dernier ſoupir, par les

» plus excellens hommes de la ville, » ſes bons amis. Mais ce ne pouvoit » être tant, que ſon mérite n'en requit » encore davantage.

» Il eſt regretté de tous les gens de » bien. Il a achevé ſes jours, en paix: » & deux heures avant ſa fin, il dit, » d'une face joyeuſe & d'un eſprit auſſi » paiſible que content :

La voici l'heureuſe journée,
Que Dieu a faite à plein deſir.
Par nous ſoit gloire à lui donnée,
Et prenons en elle plaiſir!

Genève ſervit d'aſyle à *d'Aubigné*, lorſque la publication de ſon *Hiſtoire Univerſelle* eut ſi fort irrité le Roi, qu'il voulut le faire arrêter, outre qu'un ſien fils, que les *Jéſuites* avoient gagné, y contribuoit beaucoup. Mais ayant preſſenti ce qu'on lui préparoit, *d'Aubigné* prit environ trente mille écus d'or, qu'il cacha dans les ſelles de ſes chevaux,

& se retira dans cette Ville, en 1619. Il y fut reçu par la Seigneurie & par l'Eglise, avec les plus grands honneurs: on étoit, dès long-tems, informé & de sa capacité dans l'Art Militaire, ainsi que la vigueur qu'il avoit toujours marquée, lorsqu'il s'étoit agi de la cause des Protestans. On a prétendu qu'il avoit un secret pour parler à un ami, éloigné de lui de cent pas, sans que d'autres l'entendisse. Il mourut âgé de 80 ans.

Le Cardinal de *Richelieu*, tourmenté de la colique, & son Apothicaire étant malade; celui-ci envoya son premier garçon, pour administrer au Cardinal le remède dont il avoit besoin, en lui recommandant, sur-tout, de ne pas oublier de parler toujours d'*Eminence*.

Le Compagnon, trouvant de la diffi-

culté à introduire la canule ; » s'il plaisoit à ſon *Eminence* (dit-il au Miniſtre) de l'introduire elle-même, je » riſquerai moins de la bleſſer ; attendu » que votre *Eminence* à deux *Eminentiſſimes Eminences*, qui empêchent » l'entrée du canon dans ſon lieu ? — » Allez, mon ami (lui répondit le » Miniſtre, en éclatant de rire) allez » aſſurer votre Maître que vous êtes » auſſi mauvais Orateur, que mauvais » Opérateur.

Les plus grands Auteurs, même, ſans le ſavoir, ſont ſouvent Plagiaires. C'eſt dans la Préface des Œuvres de *Montaigne*, par Mademoiſelle de *Gournay*, ſa fille adoptive, que le célèbre *Paſcal* a pris cette belle & ſublime image de la Divinité : » C'eſt un Cercle, » dont la circonférence eſt par-tout, & le Centre nulle part. »

Plus d'un Grand, & sur-tout plus d'un Ministre, se sont repentis d'avoir méprisé les gens de Lettres :

Tout redoutable qu'étoit le Cardinal *de Richelieu*, *Maynard* se vengea du peu de cas qu'il avoit fait de lui, par un sonnet épigrammatique, qu'il eut, (dit-on) le courage de lui envoyer, du fond de la Province où son peu de fortune l'avoit forcé de se retirer, dans sa vieillesse :

Par vos humeurs, le Monde est gouverné;
Vos volontés sont le calme & l'orage;
Et vous riez de me voir confiné,
Loin de la Cour, dans mon petit Village !

Cléomedon, mes desirs sont contens :
Je trouve beau le désert que j'habite;
Je connois trop qu'il faut céder au tems,
Quitter la Cour, & devenir Hermite.

Je suis heureux de vieillir sans emploi !
En me cachant, de vivre tout à moi;

D'avoir dompté la crainte & l'espérance!

Et si le Ciel, qui me traite si bien,
Avoit pitié de vous & de la France,
Votre bonheur seroit égal au mien.

Pierre Ramus, célèbre Professeur au Collège Royal, & que le Roi *François premier*, avoit honoré de ses bontés, né en Picardie, en 1515, & mort en 1572, ayant un peu trop arboré le Protestantisme, fut compris dans le massacre de la *Saint-Barthelemy*.

Dès la première émotion, ne se doutant pas du sort que ses ennemis lui préparoient, il fut se cacher dans une cave, où il resta deux jours. *Charpentier*, autre Professeur, jaloux de la gloire de *Ramus*, & qui, dès-là, le détestoit, l'y découvrit & l'en fit retirer. Le pauvre *Ramus* lui demanda la vie; *Charpentier* ne consent qu'à la lui vendre; reçoit tout ce

que ſon rival avoit d'argent, & le livre aux maſſacreurs, qui l'égorgent & le jettent par les fenêtres.

M. Broſſette, connu par ſon commentaire ſur *Boileau*, écrivoit à *J. B. Rouſſeau* : » je ne connois après *Marot*, » que trois perſonnes en France qui » aient parfaitement réuſſi dans le genre » Epigrammatique. Ces trois perſonnes » ſont, *Boileau*, *Racine* & vous. Je » ſuis ſeulement fâché que le premier » des trois en ait fait quelques-unes de » trop ; que le ſecond n'en ait point fait » aſſez ; & que vous n'en faſſiez » plus. »

Quel eſt ce petit homme ? (diſoit un jour le Roi..... à Anne de Montmo-

renci, depuis Connétable de France!)
—» Sire, (lui répondit ce Seigneur)
» ce que Votre Majesté n'a pû faire,
» avec trente mille hommes, pour
» contraindre le Pape à lui demander
» la Paix, ce petit homme a sû le faire,
» au moyen d'un petit livre.

Le petit homme, étoit le célèbre Jurisconsulte *Dumoulin*, mort en 1566, & le petit livre, son commentaire *sur les petites dates.*

Le Cardinal *du Perron* appelloit *les Essais de Montaigne*, *le Bréviaire des honnêtes gens*; & le célèbre *Huet*, Evêque d'*Avranche*, les disoit *celui des honnêtes paresseux & des ignorans, qui veulent s'enfariner de quelque teinture des Lettres.*

Il arriva en 1598, à notre fameux historien de *Thou*, une aventure assez singulière, à *Saumur*.

Il étoit au lit, où, très-fatigué, il dormoit profondément, lorsqu'un poids fort extraordinaire qu'il sentoit sur ses pieds, l'ayant fait retourner assez brusquement, ce même poids, par sa chûte soudaine acheva de le réveiller. Il crut d'abord que ce n'étoit que l'effet d'un rêve. Mais bientôt, entendant quelqu'un qui marchoit dans sa chambre, il ouvre ses rideaux, voit, à la faveur du clair de lune, une grande figure blanche, qui se promenoit en long & en large, & remarque au même tems quelques haillons, sur une chaise, qu'il croit appartenir à quelques gueux, qui viennent le voler. La figure alors s'approchant de son lit, il a le courage de lui demander, qui elle est? — » Je suis » (lui dit-elle) la Reine du Ciel. » A ces mots, la jugeant folle, il se lève,

appelle ſes gens, la fait mettre à la porte, ſe recouche & ſe rendort.

Il apprit, en effet, le lendemain, qu'il ne s'étoit point trompé dans ſa conjecture, & qu'ayant négligé de fermer ſa porte, cette créature, alors mal gardée, s'étoit introduite dans ſa chambre.

Le brave *Schomberg*, à qui *de Thou* raconta quelques jours après ſon aventure, lui avoua qu'en pareil cas, il auroit eu plus peur que lui; & le Roi, qui l'apprit de *Schomberg*, ſe trouva du même avis; au point, qu'étant à Vêpres, le jour de Pâques, & entendant entonner le *Regina cœli lætare*; le Monarque ſe leva, tout-à-coup, & chercha des yeux, le Préſident, pour lui rappeller ſon aventure.

Richelieu avoit préparé l'abaiſſement de la Maiſon d'*Autriche*, implacable

&

& conſtante rivale de la France, en faiſant marcher une armée en Italie, pour donner à *Mantoue* un Duc dépendant de la France & non de l'Eſpagne, & en invitant le Roi de Suède *Guſtave Adolphe*, à deſcendre en Allemagne.

Louis XIII, qui avoit nommé ſon Miniſtre pour commander l'armée, fit expédier des Lettres-Patentes, par leſquelles il lui donnoit le titre de *Lieutenant-Général du Royaume, repréſentant le Roi*, & l'autoriſoit à recevoir les Ambaſſadeurs des Princes, & de leur en envoyer, s'il le jugeoit à propos.

Richelieu, en paſſant *la Loire*, en Mars 1629, à la tête de l'armée, donna à la nation un ſpectacle vraîment nouveau. Il montoit un ſuperbe cheval, avoit l'épée au côté, une grande plume à ſon chapeau, une cuiraſſe de couleur d'eau, ſur un habit feuille-morte, brodé d'or. Il étoit précédé de deux

Pages, dont l'un portoit ſon caſque, l'autre ſes gantelets; deux autres Pages marchoient à ſes côtés, chacun d'eux tenant par la bride un cheval de grand prix; ſon Capitaine des Gardes, à la tête de ſa troupe, fermoit la marche. Le Cardinal, dans cet équipage guerrier, entra dans l'eau, l'épée au côté, deux piſtolets à l'arçon de la ſelle, & paſſa la rivière.

Le quatrain ſuivant ne trouvera-t-il point ici ſon application.

Soyez toujours ce que vous êtes:
Le vent de leurs proſpérités,
Souvent pour les meilleures têtes,
Fut celui des abſurdités!

On ne ſera peut être pas fâché de trouver ici l'Epitaphe, preſque ignorée de nos jours, & que les héritiers de ce

ſuperbe Miniſtre ont fait attacher, en *Sorbonne*, dans le caveau où fut dépoſé ſon corps, dans un cercueil de plomb, renfermé dans un autre de bois de cèdre, couvert d'un poële de velours noir, avec croix de moire d'argent, & une creſpine d'argent qui l'entoure.

» Ici repôſe le *grand Armand-Jean* » *du Pleſſis*, Cardinal de *Richelieu*, » Duc & Pair de France, grand en » naiſſance, grand en eſprit, grand en » ſageſſe, grand en ſcience, grand en » courage, grand en fortune, mais plus » grand encore en piété! Il porta la » gloire de ſon Prince par tout où il » porta ſes armes, & il porta ſes armes » preſque par toute l'Europe. Il a fait » trembler tous les Rois; & il y a peu » de Thrônes où il n'eût fait monter ſon » Maître, ſi la juſtice n'eût conduit tous » ſes deſſeins. Son illuſtre nom jettoit » la frayeur dans l'âme de tous les en- » nemis de l'État; & la mettroit en

» core dans celle de leurs descendans.
» Si l'on comptoit ses jours par ses vic-
» toires, & ses années par ses triomphes,
» la postérité croiroit qu'il auroit vécu
» plusieurs siècles ; & son histoire n'aura
» rien à craindre qu'elle-même, qui
» étant toute remplie de prodiges & de
» merveilles, aura peine à persuader
» aux siècles éloignés, ce que le nôtre
» a vu avec admiration !

» Comme il fut toujours équitable,
» il fut invincible ; ses ennemis n'eurent
» jamais d'autres avantages, que le seul
» d'être surmonté par lui ; & comme
» il fut infiniment prudent, la gran-
» deur des événemens justifia toujours
» la droiture de ses intentions ; sa dili-
» gence ne pouvoit être ni prévenue,
» ni sa vigilance surprise, ni sa pré-
» voyance trompée. Il n'a jamais manqué
» à ses amis, & ses ennemis mêmes
» se fioient plus en sa parole, que s'ils
» eussent eu des Places en ôtage. Rien

» ne réſiſtoit à la force de ſon éloquen-
» ce; la grace & la majeſté étoient
» ſur ſon front, & ſa taille; en toutes
» ſes actions, ſes graces imprimoient
» le reſpect, ſes paroles lioient les
» cœurs, & ſes mains libérales ne laiſ-
» ſoient point de limites à ſes récom-
» penſes. Il abbatit l'héréſie, & rétablit
» la Religion par la priſe de *la Rochelle*,
» cette orgueilleuſe ville, que l'on eſ-
» timoit imprenable, & par la réduc-
» tion de plus de deux cens Places,
» qui avoient depuis long-tems partagé
» l'autorité royale. Vainqueur du de-
» dans, il porta au dehors les forces de
» ſon Roi; & de tant de villes con-
» quiſes, *Pignerol*, *Arras*, *Briſach*,
» *Monaco*, *Perpignan* & *Sedan*, ſont
» les principales.

» La gloire de ſes Ouvrages de
» Piété, pour l'inſtruction & la per-
» fection des Chrétiens, & pour la
» converſion des Hérétiques, ſurpaſſe

» encore celle de ſes conquêtes ; & la » force de ſon génie, ayant accordé en » lui deux choſes qui ſemblent im- » compatibles, la Religion & l'État, » il avança toujours du même pas, les » progrès de l'un & de l'autre : il fut » le protecteur de la vertu, des Lettres » & des Beaux arts ; & comme ſa ré- » putation a été ſans tache, il doit juſ- » tement être appellé *le héros des der-* » *niers ſiècles.*

» Que peut-on dire de plus ?... Sa » mort a été digne de ſa vie. Comme » il poſſédoit les grandeurs ſans en » être poſſédé, il s'en eſt détaché ſans » peine, & a vû le bout de ſa carrière, » avec joie, parce qu'il voyoit dans » l'avenir des couronnes immortelles.

» Il eſt mort comme il a vécu, » grand, invincible, glorieux ; & pour » dernier honneur, pleuré de ſon Roi ; » & pour dernier bonheur, il eſt mort, » humblement, chrétiennement, & » ſaintement !

» Quel que tu ſois, tu n'as garde de re-
» fuſer tes prières à un ſi grand homme.
» Mais en priant, ſouviens-toi, que tu
» rends ce pieux devoir à celui qui par
» ces ſuperbes bâtimens de la ſuperbe
» *Sorbonne*, a laiſſé un ſi grand monu-
» ment de ſa piété ?

» Ce grand Cardinal mourut à Paris
» le cinquième jour de Septembre 1642,
» âgé de cinquante-ſept ans, trois mois,
» moins un jour. »

P. S. Des méchans, toujours peu faits pour être crus, ont prétendu que cette Épitaphe avoit été faite & du vivant & ſous les yeux du Cardinal, qui, malgré ſes grandes qualités, s'étoit fait beaucoup d'ennemis.

» Ne ſuis-je pas bien malheureux ! » diſoit un jour *Henri IV* à *Sully* ;

» Après avoir essuyé durant le cours » de ma jeunesse plus de traverses & » de malheurs, à moi seul, que tous » les Rois de France ensemble n'en ont » jamais éprouvés, de ne pouvoir jouir » paisiblement d'aucun plaisir durant le » cours de ma prospérité ? De ne point » posséder le cœur de ma femme ? De » me voir, pour ennemis, la plupart de » ceux que j'ai comblé de biens ? &c. — » Tous ces malheurs ne seroient » peut-être rien, (lui dit *Sully*) si votre » Majesté n'y ajoutoit pas celui d'y être » trop sensible. »

Saumaise, ayant été choisi pour défendre la mémoire de *Charles premier*, Roi d'Angleterre, voici comme il commence cette apologie: » Anglois, qui » vous renvoyez les têtes des Rois, » comme des balles de Paulme; qui

» jouez à la boule, avec des couronnes,
» & qui vous servez de sceptres comme
» de marottes, &c.

La réputation de *Balzac*, étoit si grande, qu'on alloit de fort loin à sa Terre, uniquement pour le voir.

Un de ses admirateurs, y arrivant un jour, commença sa harangue en ces termes : » le respect & la vénéra-
» tion, Monsieur, que j'eus toujours
» pour vous & pour Messieurs vos
» Livres, &c.

Le penchant que l'Abbé de *Boisrobert* avoit à rendre service, & l'accès favorable dont il jouissoit auprès du Cardinal de *Richelieu*, le mettoit dans le cas d'être très-souvent importuné, sur-

tout par ſa famille, qui étoit fort nombreuſe. C'eſt ce qu'il exprime, plaiſamment, dans une piéce de vers qu'il commence ainſi :

Melchiſedech étoit un heureux homme,
Et ſon bonheur eſt l'objet de mes vœux !
Car il n'avoit ni frères, ni neveux, &c.

M. Godeau diſoit : » que le Paradis » d'un Auteur étoit, de compoſer ; ſon » Purgatoire, de relire & retoucher » ſes compoſitions ; & ſon Enfer, de » corriger les Épreuves de l'Imprimeur ! »

Dans une Préface que les Anglois ont miſe à la tête d'une Traduction de *Molière*, on compare les ouvrages de ce très-célèbre Comique, à un gi-

bet : » les vices, dit-on, & le ridicule, » y ont été exécutés, & y demeurent » exposés comme sur le grand chemin, » pour servir d'exemple aux Auteurs. »

On ne peut jamais réfléchir, sans un nouvel étonnement, sur la destinée de *Marie de Medicis !*... Cette malheureuse Princesse, fille de *François de Médicis*, Grand Duc de *Toscane*, & de *Jeanne d'Autriche* sœur de l'Empereur *Maximilien II*, épouse de *Henri IV*, Roi de France, mère du Roi *Louis XIII*, de *Gaston* Duc d'*Orléans*, d'*Elisabeth* Reine d'Espagne, de *Christine* Ducheſſe de Savoye, & de *Henriette* Reine d'Angleterre, auroit dû espérer de trouver un azile dans quelqu'une de ces différentes Cours : mais la dureté, inflexible, du Cardinal de *Richelieu*, la priva de toute ressource

Obligée d'abord de fuir d'un Royaume où elle avoit été si puissante, elle se réfugia à *Bruxelles*, d'où elle passa en Angleterre auprès du Roi son gendre; qui bientôt la pria, pour des raisons d'État, de sortir de son Royaume. Elle crut alors pouvoir se ménager une retraite, ou en Espagne, auprès de la Reine sa fille, ou du moins en Hollande, où elle comptoit sur les services qu'elle croyoit avoir droit d'attendre du Prince d'*Orange*, à cause du mariage du fils de ce dernier, avec sa petite-fille. Mais cette Reine infortunée, ayant été refusée à *Madrid* & dans les Etats des *Provinces-unies*, aucun Souverain ne voulut hazarder de désobliger un Ministre, aussi vindicatif que tout puissant, auprès d'un Maître qu'il avoit sû prévenir contre sa propre mère, au point de la lui rendre, un peu plus qu'indifférente. Elle fut cependant enfin reçue à *Cologne*; où, en lui prêtant un azile,

on n'en ſervit pas moins le reſſentiment de ſes ennemis, en lui accordant de ſi foibles ſecours, qu'elle y termina ſa déplorable carrière, le 2 Juillet 1642, dans la plus extrême indigence !

Le Pape *Alexandre VII*, alors *Fabio Chigi*, Internonce, aſſiſtant à la mort de cette Princeſſe, & lui demandant, comme on fait en pareil cas, ſi elle ne pardonnoit pas à ſes ennemis, & ſur-tout au Cardinal de *Richelieu* ? Et la Reine ayant répondu, » qu'elle lui » pardonnoit, de tout ſon cœur » — » En ce cas, Madame, (reprit-il) pour » marque de réconciliation, ne pourriez-» vous pas lui envoyer ce braſſelet, » que vous avez à votre bras ? » Elle tourna la tête, & dit : *Queſto e pur troppo* !

Voici une des Epitaphes qui fut faite, dans le tems, pour cette Reine :

Le Louvre de Paris vit éclater ma gloire :
Le nom de mon époux, d'immortelle mémoire,

Eſt placé dans les Cieux, comme un aſtre nouveau.

Pour gendres j'eus deux Rois, pour fils ce clair flambeau
Qui, par mille rayons brillera dans l'hiſtoire...
Parmi tant de grandeurs (Ciel! pourroit-on le croire!)
Je ſuis morte en exil, *Cologne* eſt mon tombeau!

Cologne, œil des Cités des villes Allemandes.
Si jamais un Paſſant curieux te demande
Le funeſte récit des maux que j'ai ſoufferts?

Dis: ce triſte cercueil, chétivement enſerre,
La Reine, dont le ſang coule en tout l'Univers,
Qui n'eut pas, en mourant, un ſeul pouce de Terre!

Son corps ayant été depuis, apporté en France, fut inhumé, ſans pompe, à Saint-Denis.

N. B. Si tout ce que le grand & bon *Henri* eut à ſouffrir de l'humeur, auſſi jalouſe qu'impérieuſe de cette Princeſſe, aveuglément livrée aux perfides conſeils de la *Galligaï* & ſon époux; & ſi les ſoupçons des contemporains ſur ce qui s'en eſt enſuivi, ſont également fondés; on ne peut guère s'empêcher, même en plaignant cette malheureuſe

Reine, d'admirer dans une telle catastrophe, les effets, aussi justes qu'effrayans, des decrets de la Providence!

P. S. Pour mettre le lecteur à portée d'apprécier le caractère de cette Reine, il suffira peut-être de rapporter les propos qu'elle tint en apprenant la nouvelle du desastre de ses deux plus chers affidés, c'est-à-dire la mort du Maréchal d'*Ancre*, & les risques que couroit la *Galligaï* sa femme, qui venoit d'être constituée prisonnière.

La hardiesse du Maréchal étoit à son comble : » il vouloit voir (disoit-il) jusqu'où la fortune d'un particulier pouvoit aller, lorsqu'il fut tué par *Vitry*. » J'ai régné sept ans, (dit la Reine) je » n'attends plus qu'une couronne au » Ciel. » Elle abandonna, dès-lors, l'infortunée *Galligaï*, qu'elle avoit tant aimée. Elle répondit à *De La Place*,*

* *Elie De La Place, Seigneur de Russy, fils*

qui lui demandoit quelle voie on prendroit pour apprendre à cette femme la mort de ſon mari ? » j'ai bien autre » choſe à quoi penſer. Si on ne peut » lui apprendre tout uniment cette » nouvelle, qu'on la lui chante. « Comme on la ſupplioit de lui accorder ſa protection : » je ſuis aſſez embarraſſée » de moi ſeule (dit-elle) : qu'on ne me » parle point de ces gens-là. Je les ai » avertis du malheur où ils ſe préci- » pitoient ; que ne ſuivoient-ils mes » avis ? «

En 1686, le Marquis de *Geſvres* ayant demandé à *Louis XIV*, la permiſſion

du premier Préſident de la Cour des Aydes, qui après le maſſacre de ſon père, à la SAINT BARTHELEMY, *s'étoit fait Catholique, & qui ſous* HENRI IV, *avoit été Collégue du Préſident* JEANNIN, *dans l'Ambaſſade de Hollande, &c.*

de le ſuivre à *Maintenon*, & ayant été refuſé, attendu que le Roi vouloit y être ſeul; dès le ſoir même, ce Monarque dit: » Marquis de *Geſvres*, je » vous ai vu, ce matin, ſi fâché de ce » que je vous refuſois d'être de mon » voyage, que je vous le permets, » avec plaiſir. »

En 1693, *Madame*, * ayant la petite vérole, voulut toujours boire à la glace, & ſes fenêtres étoient toujours ouvertes; elle changeoit de linge quatre fois le jour, ne voulut point être ſaignée, prenoit beaucoup de poudre de la Comteſſe de *Kent*; & ſe porta toujours

* C'étoit la mère du Duc d'*Orléans* Régent. *Terrai*, oncle du Contrôleur Général, mort depuis peu, étoit ſon Médecin. Quand cette Princeſſe étoit malade, elle alloit à Bagnolet, & en revenoit de même.

auſſi bien qu'il eſt poſſible de ſe porter dans cette maladie.

Louis XIV avoit toujours l'attention de faire couvrir ceux qui le ſuivoient à la promenade, même quand la Ducheſſe de *Bourgogne* y étoit avec lui. » Meſſieurs, mettez votre chapeau ! » (leur diſoit-il) Madame la Ducheſſe » de *Bourgogne* le trouve bon. »

Monſieur, frère du Roi, ne permettoit pas qu'on ſe couvrît en ſa préſence ; & le Roi diſoit quelquefois aux Courtiſans : » Couvrez-vous, Meſſieurs ! » Mon frère n'y eſt pas. »

On parloit devant *Philippe V*, Roi d'Eſpagne, dans quelle place devoit ſe tenir un Roi, dans un jour de bataille : » je ne crois pas, dit-il) qu'il » puiſſe en choiſir d'autres que celle

» où le péril eſt le plus grand. » Sur ce qu'un des Gentilshommes de ſa chambre objectoit, qu'il étoit plus prudent à un Roi d'être à la ſeconde ligne, ſur tout à un Roi qui n'avoit point d'enfans : » N'avoir point d'enfans ! (répliqua vivement le jeune Monarque) » eſt-ce une raiſon pour qu'un Roi ſe » deshonore ? »

Guillaume III, Roi d'Angleterre, ayant fait conſulter *Fagon*, premier Médecin de Louis XIV, ſur ſa maladie, ſous le nom d'un Curé : » Ce » Curé, (répondit *Fagon*) n'a plus à » ſonger qu'à mourir. »

D'autres ont prétendu que *Fagon* dit : » que le Curé n'avoit plus qu'à rece» voir l'*Extréme-Onction.* » Ce qui rendoit la mépriſe du Médecin très-plaiſante.

Colbert a (dit-on) plus d'une fois protesté, que pendant vingt-cinq ans qu'il avoit eu l'honneur d'être au service de *Louis XIV*, & de l'approcher de fort près, il ne lui avoit jamais entendu dire qu'une seule parole de vivacité, & jamais l'ombre même d'une médisance.

Ce qui mérite de passer à la postérité, & de servir d'exemple à tous les Princes, dont souvent les paroles tuent, & sur-tout les braves gens!

Le Maréchal de *Saxe* disoit souvent ne savoir qu'une seule chose, mais qu'il croyoit la bien savoir : c'est-à-dire, le métier de la guerre.

Il le savoit en effet si bien, qu'il a toujours paru le faire en badinant, & comme toujours presque sûr de son fait. La veille de la bataille de *Raucoux*,

étant à *Tongres*, il donna ordre à *M. Favart*, Directeur de la Comédie, de faire un Couplet de Chanson, pour annoncer aux spectateurs cet événement. Et ce Couplet, qui fut fait sur le champ, fut chanté entre les deux Pièces, par une Actrice aimable, sur l'air: *de tous les Capucins du monde;* le voici:

Demain nous donnerons relâche,
Quoique le Directeur s'en fâche:
Vous voir combleroit nos desirs.
On doit céder tout à la Gloire:
Nous ne songeons qu'à vos plaisirs;
Vous, * ne songez qu'à la Victoire.

Il fit ensuite annoncer, pour le surlendemain le *Prix de Cythère*, & les *Amours Grivois*, qu'on représenta effectivement, comme un Prélude des Réjouissances publiques. Ce qui fit dire au

* *Aux Officiers.*

Camp : *qu'il avoit preparé le triomphe, avant la Victoire.*

Un jour, le fameux *Mignard*, voulant tendre un piége au jugement du célèbre *le Brun*, ſon rival, imita ſi bien la manière & le coloris du *Guide*, dans un Tableau de la *Madeleine*, qu'il crut le pouvoir mettre en vente, par un inconnu, comme étant de cet ancien & grand Peintre. Sur quoi l'un & l'autre qui paſſoient pour également bons Connoiſſeurs, ayant été conſultés par un Amateur auquel on avoit offert ce Tableau, *Mignard* dit, que loin que ce morceau fût du *Guide*, il lui paroiſſoit même inférieur à ſes moindres Ouvrages. *Le Brun*, ſoit ou de bonne-foi, ou par contrariété, ſoutint fermement le contraire : ſi bien, qu'à la fin, *Mignard* voyant l'affaire aſſez engagée

pour pouvoir confondre ſon antagoniſte, étant convenu de ſa fourberie, & en ayant donné les preuves les plus convainquantes : » Eh bien ſoit ! (s'écria » *le Brun*, piqué au vif) faites nous » toujours des *Guides*, & jamais de » *Mignard*. »

Quels diſcours ont jamais plus ſimplement & plus énergiquement peint l'âme de nos loyaux & anciens Preux, que celui du brave *Bayard*, au moment que *François Premier* voulut être armé Chevalier de la main de ce Héros ! » Sire (lui dit-il, en frappant ce Monarque ſur le col du plat de ſon épée) » autant vaille que ſi c'étoit *Roland*, » ou *Olivier*, ou *Godefroi*, ou *Baudoin* » ſon frère. Certes, vous êtes le premier Prince que oncques *Bayard* fit » Chevalier. Dieu veuille qu'en guerre

» ne preniez jamais la fuite ! » Regardant enſuite ſon épée, avec un tranſport de joie ingénue : » Tu es bien heu-
» reuſe, mon épée (s'écria-t-il) d'avoir
» aujourd'hui à ſi valeureux & puiſſant
» Roi, donné l'Ordre de Chevalerie !
» Certes, ma brave épée, tu ſeras moult
» bien comme Relique gardée, & ſur
» toute autre honorée ! Et ne te por-
» terai jamais que contre Muſulmans,
» Sarrazins, ou ennemis de la France !

On a dit qu'après ſa mort, » On vit beaucoup de Chevaliers du même Ordre, & qu'on ne trouva plus de vrais Chevaliers François. «

Le Maréchal de *Baſſompierre*, à qui *Louis XIII* demandoit ſon âge, lui ayant répondu qu'il avoit cinquante ans ; le Roi qui ſavoit qu'il en avoit au moins ſoixante, lui en fit quelque reproche.

» Sire,

» Sire, répondit le Maréchal, je ne » comptois pas dix ans que votre Mi- » niſtre (le Cardinal de *Richelieu*) m'a » fait paſſer à la Baſtille, parce que je » ne les ai pas employés au ſervice de » Votre Majeſté. »

Le même Maréchal, qui ſe trouvoit dans une Compagnie où chacun ſe cachoit le bas du viſage, afin qu'on jugeât par le haut à quel animal il reſſembloit; un homme qu'il ſavoit être Eſpion du Cardinal de *Richelieu*, & qui fit à ſon tour de même que les autres, ayant également demandé à quel animal on jugeoit qu'il reſſemblât? » Au *Barbet*, lui dit » *Baſſompierre*; car vous rapportez » admirablement! »

François Premier, qui par une longue expérience, connoiſſoit le génie de la Nation Françoiſe, diſoit en mourant à ſon ſucceſſeur: » que de tous

» les peuples du monde on n'en con-
» nut jamais de plus vraîment attaché
» à ſon Souverain.

C'eſt le caractère que *Ceſar* donne aux Gaulois : » on n'en voit pas (dit-
» il) qui veuille ſurvivre aux maîtres
» auxquels ils ſe ſont une fois attachés. «

Le Roi *Jean*, priſonnier en Angleterre, donna des preuves de grandeur d'âme & de fermeté, que ſes vainqueurs mêmes admirèrent. Le Roi d'Angleterre lui ayant propoſé ſa liberté, à condition de lui faire hommage du Royaume de France. Il répondit, nettement : » qu'il
» étoit inutile de lui faire des propo-
» ſitions qu'il ne pouvoit écouter. Les
» droits de ma couronne, (ajouta-t-il)
» ſont inébranlables ; j'ai reçu de mes
» ayeux un Royaume libre & indé-
» pendant ; je le laiſſerai de même à
» mes ſucceſſeurs. Le ſort des combats

» a pû disposer de ma personne ; mais » non pas des droits sacrés de la Royauté, que m'a donné ma naissance ; & » sur lesquels, ni ma captivité, quelque dure qu'on puisse la rendre, ni » ma mort même, ne peuvent rien. » heureux, si je puis sacrifier ma vie, » pour l'honneur de la France, que le » Créateur a daigné me confier ! »

Le Traité de *Bretigny*, qui fut la suite de la constance de ce Monarque, n'ayant pu s'effectuer ; *Jean*, qui dans ce cas, avoit donné sa parole de retourner à Londres, y retourna.

C'est lui, qui avoit pour maxime : » que si la vérité & la bonne foi étoient » perdues, ce seroit dans le cœur & » dans la bouche des Rois qu'il faudroit » la chercher. »

Il mourut à Londres, le 3 Avril 1364, à l'âge de 43 ans.

Notre ancien Poëte, ou plutot Rimeur, *Baïf*, * ſeroit bien moins décrédité s'il eût toujours fait des vers tels que ceux qu'on va lire, & qui malgré ſon vieux langage, font regretter qu'il ne ſe ſoit pas autant appliqué à la Poëſie Françoiſe qu'à la Grecque & à la Latine.

Il ſuppoſe qu'*Agnès Sorel*, Maîtreſſe du Roi *Charles VII*, vient d'apprendre qu'elle eſt univerſellement accuſée d'entretenir ſon illuſtre amant dans la moleſſe, au point de le rendre inſenſible à la perte de ſon Royaume, envahi de toutes parts & ravagé par les Anglois. Sur quoi, il dit **;

Agnès ne peut céler en ſon courage inſigne,
Pour l'amante d'un Roi, reproche tant indigne;
Et comme l'Eloquence & la grace elle avoit,
L'avertit en ces mots du bruit qui s'émouvoit:

» Vous aimant, je ne puis ſouffrir que l'on médiſe

* *Mort en 1592.*

** *Au Livre II de ſes Poëmes.*

» De votre Majesté : Que pour être surprise
» Par l'amour d'une femme, on l'accuse d'avoir
» Mis en oubli d'un Roi l'honneur & le pouvoir.

» Armez-vous donc, Seigneur! Armez vos gens de guerre!
» Délivrez vos sujets ; chassez de votre Terre,
» Votre ancien ennemi ! Lors, bienheureuse moi,
» Qui aurai la faveur d'un magnanime Roi !

» D'un Roi victorieux, étant la bien-aimée,
» Je serai pour jamais, des François estimée !
» Si l'honneur ne vous peut de l'Amour divertir *,
» Vous puisse au moins l'Amour de l'honneur avertir.

Louis XI, ayant reçu, en présent, une somme de dix mille écus d'or, somme alors très-considérable, les fit étaler sur un grand bureau ; & pour animer les desirs & l'espérance des Courtisans qui l'entouroient : » Voilà bien de l'argent ! (leur dit-il). » C'est un présent que » l'on m'a fait, & que dès-là, je ne » veux pas qui entre dans mes coffres.

* C'est-à-dire, *détourner*.

» Ainſi ceux qui m'ont bien ſervi,
» n'ont qu'à parler. «

Chacun alors ne manqua pas de détailler & d'exagérer tous les ſervices qu'il diſoit avoir rendus à l'Etat, & d'établir en conſéquence les droits qu'il croyoit avoir ſur les dix mille écus. *Morvilliers* ſeul, les yeux baiſſés, ne diſoit mot.

» Eh ! pourquoi donc, mon Chan-
» celier, (lui dit le Roi) dédaignez-
» vous de faire ainſi que ces Meſſieurs?
» de bien exalter vos ſervices ? «
» — Sire, c'eſt que je ſuis moins oc-
» cupé du deſir d'obtenir de nouveaux
» bienfaits de la part de Votre Majeſté,
» que de me rendre plus digne encore
» de ceux dont elle m'a déja comblé !
» — Oh ! oh ! mon Chancelier n'a
» donc beſoin de rien ? Je ſuis vraî-
» ment ravi d'avoir un homme ſi riche
» à mon ſervice !

A ce propos, les Courtiſans ſe féli-

citoient déja d'être bien sûrs que le Chancelier ne diminueroit rien de la somme que chacun d'eux convoitoit ; lorsque le Roi, se tournant tout-à-coup vers le modeste Magistrat : » Monsieur, (lui dit-il, d'un ton grave & imposant) » permettez que j'ajoute encore cette » somme à vos richesses ?.... Et vous, » Messieurs, (ajouta-t-il, avec un sourire ironique,) » vos services sont si » grands, qu'il faut en remettre la ré- » compense à une plus grande occa- » sion.

Le Duc de *Savoye*, venu en France du tems du Roi *Henri IV*, ayant disputé avec *Henri de Bourbon*, Prince *de Condé*, à la porte de l'antichambre du Roi, où ils vouloient entrer tous deux l'un devant l'autre : le Roi, arrivant au bruit, & prenant le Prince par la main : » Passez, Monsieur ? (lui

dit-il) & au Duc de *Savoye*: » A quoi » donc penſez-vous, Monſieur le Duc, » de vouloir ici tirer au bâton, avec » quelqu'un qui peut, un jour, deve- » nir votre maître ! «

Le Comte de *Créqui*, ayant eu une querelle avec le Comte d'*Harcourt*, cadet du Duc d'*Elbœuf*, le traita ni plus ni moins que s'il eût été ſon pareil. Il fut même ſi fier, que lorſque MM. les Maréchaux de France, devant leſquels ils furent obligés de comparoître pour rendre compte de leur différend, eurent mis quelques différence entr'eux, en lui ordonnant d'aller chez ce Prince, pour lui demander excuſe de ce qui s'étoit paſſé, il tint envers lui la même conduite qu'auparavant.

En effet, étant allé à *Harcourt*, où ce Prince demeuroit d'ordinaire, il fit entrer ſon caroſſe juſqu'à la porte de

la Salle où tout les Maréchaux de France avoient ordonné que le Comte d'*Harcourt* viendroit le recevoir. Il l'y trouva avec quelques Gentilhommes des environs de leurs Terres, attendu qu'ils étoient tous proches voisins. Le Prince leur avoit fait donner des chaises à dos, & en avoit laissé une pareille pour le Comte de *Créqui*, tandis qu'il y avoit un fauteuil qu'il devoit occuper. Mais le Comte de *Créqui*, qui avoit l'esprit présent à tout, n'eut pas plutôt remarqué que c'étoit par-là qu'il prétendoit lui montrer ce qu'il y avoit de différence entre un Prince de Maison souveraine & un Gentilhomme de bonne Maison, qu'il eut l'adresse de parer le coup, de la manière suivante :

Après avoir fait au Prince le compliment stipulé par le Tribunal, il prit la chaise à dos qui lui étoit réservée, mit un genou dessus, en tint le dos

avec les mains, comme quelqu'un qui s'amuſe à badiner. Sur quoi le Comte *d'Harcourt*, à qui le Tribunal avoit également fait la leçon, & qui ne devoit s'aſſeoir que quand l'autre s'aſſieroit, lui fit entendre qu'il ſeroit plus commodément ſur ſon ſiége; & que du moins les Gentilshommes préſens prendroient alors les leurs. A quoi *M. de Créqui* répondit, gaiement, qu'entre gens comme eux il n'y avoit pas de façon à faire; qu'il pouvoit s'aſſeoir s'il vouloit; & quant à lui, qu'il ſe trouvoit très-bien comme il étoit. Cela dit, & ſans donner le tems au Prince de faire uſage de ſon fauteuil, il prit congé de lui. Et attendu que le Prince étoit obligé de le reconduire juſqu'à la porte de la ſalle, l'avantage qu'il avoit prétendu tirer de la différence qu'il avoit voulu mettre entre eux, tourna tellement à ſa confuſion, qu'il ne put cacher à un des Gentilshommes préſens à la ſcène, &

qui avoit ſa confiance, qu'il n'avoit eu de ſa vie une telle mortification.

Le fameux Abbé *de Choiſi*, ayant un jour perdu, ſur ſa parole, cinquante louis contre la belle Madame *du Freſnoy*, ſans qu'elle entendit parler de lui, l'ayant prié par écrit de vouloir bien s'en ſouvenir; l'Abbé avoit cru s'acquitter, en lui envoyant tous ſes Ouvrages imprimés. » En attendant, mon cher Abbé, (répliqua-t-elle) » que je ſois en état de » pouvoir contenter mes Créanciers en » pareille monnoie, daignez, je vous » prie, m'envoyer, au plutôt, de l'ar» gent!

ANECDOTE

CONCERNANT *le Préſident* HÉNAULT.

CET eſtimable Auteur réuniſſoit au mérite de grand Magiſtrat & de l'homme de Lettres, auſſi profond qu'agréable, celui d'aimer à raſſembler chez lui la meilleure compagnie. Il ſe plaiſoit, ſur-tout, avec les Littérateurs diſtingués, tant François qu'Étrangers, de ſon tems, cherchoit à leur être utile, & quelquefois même les ſecondoit. Il a joui, juſques dans l'âge le plus avancé, du plaiſir de vivre avec eux; & d'autant mieux, que la fortune le mettoit à portée d'obtenir d'eux, ainſi que des gens du plus grand Monde, la *plus grande* conſidération: eſpèce de jouiſſance, ignorée de la plupart des gens, ou

puiſſans ou riches, qui ne ſavent point ſe faire pardonner leur opulence ou leur pouvoir; & aſſez malheureuſement nés pour ne pas connoître le prix de la conſidération perſonnelle!

Attendu pourtant que l'homme, quelque grand qu'il ſoit d'ailleurs, a toujours quelque côté foible, il avoit celui de chercher à plaire aux perſonnes en place. Sur quoi quelqu'un diſoit un jour au Marquis *d'Argenſon* (Miniſtre de la Guerre), » que le Préſident » *Hénault* étoit maintenant tout en » Dieu.... Tout en Dieu! dites-vous? (répondit leſtement le Marquis): » cela m'étonne peu, Monſieur.... » il eſt en grande place! «

L'ayeule du Préſident & celle de l'Éditeur de ce Recueil, étoient (autant qu'il peut ſe le rappeller) ſœurs utérines. Et ce dernier, né à *Calais*, n'a jamais oublié d'avoir plus d'une fois ouï-dire à la ſienne, qu'ayant un jour

reçu une Lettre de cette ſœur, vivante à Paris, ſur un cas très-extraordinaire, où ſe trouvoit la Conſultante, & à laquelle elle demandoit réponſe, elle s'étoit, d'abord, trouvée dans un grand embarras ! » Sa demi-ſœur avoit, (diſoit-elle) » actuellement à Paris, » quatre-vingt-dix-neuf maiſons, tant » grandes que petites. Il s'en préſen- » toit une autre, à très-bon compte, » & qu'elle déſiroit fort acquérir auſſi. » Mais que quelques perſonnes l'avoient » aſſurée que cette centième maiſon » ſeroit dans le cas d'être confiſquée » au profit du Roi.

L'Éditeur ne ſe rappelle pas qu'elle fut la réponſe. Mais qu'on juge de la richeſſe de cette bonne femme !

Le même Éditeur en a, plus d'une fois, fait le conte au Préſident, qui, ſans avouer ni dénier le fait, en rioit de tout ſon cœur.

Indépendamment de l'*Abrégé Chro-*

nologique de l'Hiſtoire de France, qu'on lit & qu'on lira toujours, avec fruit, le Préſident *Hénault* a fait différens autres Ouvrages de Littérature agréable, tant en proſe qu'en vers, & dont le Recueil eſt imprimé.

Voici un échantillon de ſa Poéſie, adreſſé à une femme un peu coquette :

N'étoit-ce pas aſſez qu'*Iſmène* fût volage ?
Pour me mieux accabler, elle me rend ſon cœur !
Mais la mort à mes yeux, cauſeroit moins d'horreur,
Qu'un cœur, capable de partage.
Amour ! quelle eſt la rigueur de tes loix !
Je meurs de mes regrets, & de ma réſiſtance...
Faut-il que je ſouffre, à la fois,
Par ſon retour & par ſon inconſtance ?

Il mourut en 1770 ; & l'Éditeur lui fit l'Épitaphe ſuivante :

Ainſi que les Vertus les Talens n'ont point d'âge !
Dans ſes Écrits jamais on n'entrevit le ſien.
Il lut l'Hiſtoire, en Philoſophe, en ſage
Il l'écrivit en Citoyen.

ANECDOTE

CONCERNANT *Madame DU NOYER**.

QUOIQU'ELLE ne ſe piquât pas d'une extrême fidélité envers ſon époux, elle n'en étoit pas moins jalouſe ; & cette paſſion, jointe à ſon penchant pour le Calviniſme, ne contribua pas médiocrement à la faire enfin paſſer en Hollande, avec ſes deux filles.

Peu de tems avant ſon départ de Paris, ſa jalouſe curioſité fut un jour bien punie. Les Eſpions qu'elle avoit toujours en campagne, pour éclairer

* *Anne-Marguerite Petit*, née à Niſmes en 1663, morte en 1720, avec la réputation d'une femme auſſi bizarre qu'ingénieuſe.

On a d'elle des *Lettres hiſtoriques d'une Dame de Paris, à une Dame de Province*, qu'on ne lit plus guère.

toutes les démarches de ſon mari, lui ayant appris qu'il rendoit à une *Madame Boulanger* d'aſſez fréquentes viſites ; elle vole, dès le matin, à la Friperie, y achete un habit complet de livrée ; ſur le ſoir, ſe gliſſe dans la cour de la Dame, au moment qu'un caroſſe y entroit, & va ſe cacher dans l'écurie. Un Cocher, que cette apparition ſaiſit de peur, ſe ſauve, après en avoir fermé la porte, aſſemble tous les domeſtiques, & d'un air égaré, monte à l'appartement de ſa Maîtreſſe, en criant, à tue-tête : » Au ſecours ! au ſecours ! des » voleurs ſont entrés dans la maiſon : » je les tiens enfermés dans mon écu» rie !....

Les Dames ſe croyent perdues ; les Robins cherchent où ſe cacher, les Financiers de même. *M. du Noyer*, qui ſe trouvoit là, & qui, ci-devant avoit affronté le canon, ſe met à la tête de ceux qui ôſent le ſuivre, armés de tout

ce qui ſe trouve ſous leurs mains, deſcendent à l'écurie, tombent à grands coups de bâton, ſur le ſeul prétendu voleur qu'ils rencontrent, & qui leur crie *Miſéricorde !*

A cette voix, que *M. du Noyer* ne peut méconnoître, ſa ſurpriſe, jointe à l'indignation, n'empêchent pourtant pas qu'un ſentiment de pitié ne lui faſſe ordonner aux triomphateurs de ne pas abuſer plus long-tems de leur victoire, de faire porter ſa chère épouſe dans ſon caroſſe, & de la ramener chez lui.

TESTAMENT
DU MARÉCHAL D'ANCRE*.

Je, qui ne voudrois pas mourir sans Testament,
De franche volonté, le fait de cette sorte:

Je ne veux qu'à ma mort, aucun de mon deuil porte;
Mais qu'on boive, qu'on chante, & qu'on danse gaiement.

Je veux n'être enterré qu'une nuit seulement;
Et que le jour suivant, au gibet on me porte;

* *Louis XIII* ayant ordonné que l'on arrêtât cet insolent favori de *Marie de Médicis* sa mere, *Vitry* (depuis Maréchal de France) chargé de cet ordre, lui demanda son épée de la part du Roi; & sur son refus, le fit tuer à coup de pistolet, sur le pont-levis du *Louvre*, le 24 Avril 1617. On le pendit par les pieds à l'une des potences qu'il avoit fait dresser pour ceux qui parleroient mal de lui. La populace l'en arracha, le traîna à la *Grève* & dans tous les carrefours de Paris, le coupa en mille pièces, & finit par brûler ses entrailles ainsi que les restes sanglans de son cadavre, sur le *Pont-neuf*, au pied de la Statue de *Henri IV*, comme pour réparation de tous les chagrins dont ce malheureux & sa femme avoient empoisonné la vie de ce grand & bon Roi.

Qu'on y brûle mon corps, & que le vent emporte,
Mes cendres, mes grandeurs, à mon contentement.

Je laiſſe, pour toujours, la *Baſtille* à ma femme;
A mon frère, le lot de mon renom infâme;
Penne, avec mon Comté, je la donne à mon fils;
A *Barbin* * mes malheurs & la haîne des Princes;
Le ſurplus de mes biens, épars en cent Provinces,
Je les laiſſe à mon Roi, à qui je les ai pris.

---

* Autre favori de *Marie de Médicis*, mais auſſi honnête que l'autre l'étoit peu. L'Éditeur, dans ſon Recueil d'Épitaphes, rapporte à la ſuite de celle de *Barbin*, des circonſtances ſingulieres & touchantes de ſon inviolable attachement pour ſa Maîtreſſe, qui ont penſé lui coûter la vie.

ANECDOTE

CONCERNANT *SIMON MORIN*.

L'HISTOIRE tragique de *Simon Morin*, offre un tableau bien fait pour prouver combien le Fanatiſme eſt à craindre !

Ce fut au milieu des fêtes d'une Cour brillante, parmi les Amours & les Plaiſirs ; ce fut même dans le tems de la plus grande licence, que ce malheureux fut brûlé à Paris, en 1663. C'étoit un inſenſé, qui croyoit avoir eu des viſions, & qui pouſſa la folie juſqu'à ſe croire envoyé de Dieu, & ſe dire incorporé à *Jéſus-Chriſt*. Le Parlement de Paris le condamna, très-ſagement, à être enfermé aux Petites-maiſons.

Ce qui eſt extrêmement ſingulier, c'eſt qu'il y avoit alors dans le même

hôpital, un autre fou, qui se disoit le Père Éternel, de qui même la démence a passé en proverbe ; & que *Morin* fut si frappé de la folie de son compagnon, qu'il reconnut la sienne, & il parut rentrer, pour quelque tems, dans son bon-sens. Il exposa son repentir, & malheureusement pour lui, il obtint son élargissement.

Mais, quelque tems après, il retomba dans ses accès, il dogmatisa, & sa mauvaise destinée voulut qu'il fit connoissance avec *Desmarets de S. Sorlin*, qui fut pendant plusieurs mois son ami; mais qui bientôt, par jalousie de métier, devint son plus cruel persécuteur.

Ce *Desmarets* n'étoit pas moins Visionnaire que *Morin* : ses premières inepties furent, à la vérité, innocentes; c'étoient les Tragicomédies d'*Erigone* & de *Mirame*, imprimées avec une Traduction des Pseaumes ; c'étoient le Roman, très-libre d'*Ariane*, & le Poëme

épique de *Clovis*, à côté de l'Office de la Vierge, mis en vers; c'étoient des Poéſies Dythirambiques, enrichies d'invectives contre *Homère* & *Virgile*.

De cette eſpèce de folie, il paſſa à une autre plus ſérieuſe. On le vit s'acharner contre le *Port-Royal*; & après avoir avoué qu'il avoit engagé des femmes dans l'Athéïſme, il s'érigea, tout-à-coup, en Prophète. Il prétendit que Dieu lui avoit donné, de ſa main, la clef du tréſor de l'Apocalypſe; qu'avec cette clef, il feroit une réforme de tout le Genre humain, & qu'il alloit commander une armée de cent cinquante mille hommes contre les Janſéniſtes.

Rien n'eût été plus raiſonnable, ni plus juſte, que de le mettre dans la même loge que *Morin*. Mais pourra-t-on imaginer qu'il trouva beaucoup de crédit auprès du Jéſuite *Clément*, Confeſſeur du Roi? Et qu'il lui perſuada

que ce pauvre *Simon Morin* établiſſoit une Secte, plus dangereuſe encore que le Janſéniſme même! Qu'ayant enfin obtenu, par le crédit de ce Jéſuite, tout l'accès qu'il déſiroit auprès du Lieutenant-Criminel, il pouſſa l'infâmie au point de ſe rendre le délateur de ſon prétendu rival, & d'en obtenir un décret contre *Morin*; en conſéquence duquel (ôſera-t-on le dire?) ce malheureux fut condamné à être brûlé vif!

Lorſqu'on alloit le conduire au ſupplice, on trouva dans un de ſes bas, un papier, dans lequel il demandoit à Dieu pardon de toutes ſes erreurs. Cela devoit, ſans doute, le ſauver. Mais la Sentence étoit confirmée: il fut exécuté, ſans miſéricorde.

On avouera que de telles aventures font dreſſer les cheveux. Et dans quel pays n'a-t-on pas vû des événemens auſſi déplorables? les hommes oublioient par tout qu'ils étoient frères, & ſe perſécutoient

cutoient juſqu'à la mort. Il faut aujourd'hui ſe flatter, pour la conſolation du Genre humain, que ces tems terribles ne reviendront plus.

EXEMPLE SINGULIER DE JUSTICE TURQUE.

UN Marchand Mercier, de *Smyrne*, avoit un fils qui, après avoir profité du peu d'éducation que permet le pays, étoit parvenu au poſte de *Naïb*, c'eſt-à-dire, de Lieutenant du *Cadi*, & dont le principal devoir étoit de veiller ſur les poids & meſures dont les Marchands uſent dans le commerce.

Un jour, que cet Officier faiſoit ſa ronde ordinaire, certains voiſins du vieux Mercier, qui connoiſſoient depuis long-tems ſon peu de bonne foi dans ſon négoce, l'avertirent de ſe précautionner contre cette viſite, & de ſonger à bien cacher ſes poids & ſes meſures,

Mais le vieux Pécheur, comptant que le *Naïb*, étant ſon fils, n'ôſeroit l'expoſer à l'ignominie d'un affront public; loin de profiter de l'avis, ſe contenta d'en rire, & attendit, tranquillement, cet Officier, à la porte de ſa boutique.

Le *Naïb*, qui depuis long-tems connoiſſoit ce que ſavoit faire ſon père, & qui l'avoit en vain, plus d'une fois, très-ſérieuſement, averti de changer de conduite, avoit enfin pris le parti d'en faire un exemple.

» Bon-homme, (lui dit il, gravement) » apportez-moi vos balances & vos » poids? Il faut qu'ils ſoient, publique- » ment, examinés.

Le vieux Mercier, en riant, de nouveau, pria ſon fils de paſſer outre, & de venir, à ſon retour, dîner chez lui.

» Non, (lui dit, fièrement, l'Officier); » voyons, d'abord, ſi vous êtes en » règle.... Soldats, que l'on m'appor-

» te ici, dans le moment, ſes poids » & ſes balances ?

Le père, après avoir vû briſer tous ſes effets, reconnus frauduleux, croyoit en être quitte, & paroiſſoit déja s'en conſoler; lorſque le *Naïb* le condamna, non-ſeulement à cinquante *piaſtres* d'amende, mais à recevoir autant de coups de bâton ſur la plante des pieds : ce qui, malgré les cris & les prières du Vieillard, fut à l'inſtant exécuté.

Le fils, alors, deſcendant de cheval, & ſe précipitant aux pieds du Marchand : » Mon Père ! (lui dit-il, en pleurant,) » j'ai rempli mon devoir, » envers mon Dieu, envers mon Souverain, mon pays, & l'emploi que » j'ai l'honneur d'occuper. Permettez, » maintenant, que je rende, en gémiſſant, ce que je dois à la Nature ?... » La Juſtice, (continua-t-il) eſt aveugle ; c'eſt la main de Dieu, ſur la » Terre ; elle méconnoit les parens,

» Vous l'aviez offenſée cette Juſtice ;
» un autre vous en eût puni : je ſuis
» fâché que ce ſoit moi ; mais mon
» devoir étoit ma Loi ſuprême.....
» Soyez, de grace, ſoyez plus juſte, à
» l'avenir ? Et loin de le blâmer, plai-
» gnez un fils, qui déja vous en avoit
» averti, & que vous avez forcé d'être
» ſi cruel envers vous ? «

Le Sultan, informé de cette Aventure, éleva ce jeune Officier au poſte de *Cadi* ; d'où, par degrés, il parvint à la dignité de *Viſir*, & que perſonne (dit-on) n'a jamais mieux remplie que lui.

SUR

LE TALENT DE *CICÉRON* POUR LA POÉSIE.

L'OPINION générale eſt que *Cicéron* faiſoit de mauvais vers.

Cette opinion eſt ancienne : *Senèque* le père, *Senèque* le Philoſophe, *Quintilien*, *Martial*, &c. l'ont adoptée & accréditée.

Juvénal qui a cité le plat vers ſuivant, attribué à *Cicéron* :

(*O Fortunatam natam, me Conſule Romam* *,)

a conſacré cette opinion par le *Ridicule*.

Cependant il reſte quelques fragmens des Poëmes de *Cicéron* qui doivent donner de ſon talent pour les Vers, une

* Juv. Sat. X. v. 22.

autre idée ; ils peuvent même ſervir à juſtifier *Plutarque* qui, dans la vie de *Cicéron*, dit qu'il fut le meilleur Poëte de ſon tems ; il eſt vrai qu'alors *Virgile* n'avoit pas encore paru.

Cicéron avoit traduit, du grec, en vers latins, dans ſa jeuneſſe, le Poëme d'*Aratus* ſur les phénomènes du Ciel, dont il reſte pluſieurs fragmens.

Il avoit publié un autre Poëme, ayant pour titre *Limon* : on en trouve ſeulement quatre vers dans la vie de *Térence*, attribuée à *Ælius Donat.*

On dit encore qu'il avoit compoſé un Poëme, *des Augures*, qu'admiroit *Atticus*, qui le reliſoit ſouvent, & dont *Scævola* ne parloit qu'avec éloge *.

Ce Poëme étoit en l'honneur de *Marius*, ſon Compatriote, dont il célébroit les actions.

---

* Hiſt. de *Ciceron* par *Middleton*, traduite par l'Abbé *Prevoſt*, Tom. 1, Liv. 1, page 27.

Il n'en reſte auſſi que quelques vers : on retrouve ceux-ci dans le *Traité de la Divination :*

Hic Jovis altiſoni ſubito primata Satelles,
Arboris è trunco, Serpentis Saucia morſu,
Sub jugat ipſa feris tranſigens unguibus anguem,
Semianimum, & varia graviter cervice, micantem,
Quem ſe intorquentem lanians roſtroque cruentans,
Jam Satiata animos, jam duros ulta dolores,
Abjicit efflantem, & laceratum affligit in unda,
Seque, obitu, à Solis, nitidos convertit ad ortus [a].

On doit convenir que ce ſont là de beaux vers.

Voltaire diſoit qu'il n'avoit jamais pû *traduire*, mais qu'il avoit quelquefois *lutté contre l'original.*

C'eſt ainſi qu'il a rendu les vers ci-deſſus, de *Cicéron :*

Tel on voit cet Oiſeau qui porte le Tonnerre,
Bleſſé par un Serpent élancé de la Terre :
Il s'envole, il entraîne au ſéjour azuré
L'ennemi tortueux dont il eſt entouré.
Le ſang tombe des airs ; il déchire ; il dévore

[a] *Cicer. de Divinat. Lib. 1. 47.*

Le Reptile acharné qui le combat encore ;
Il le perce ; il le tient ſous ſes ongles vainqueurs ;
Par cent coups redoublés il venge ſes douleurs ;
Le monſtre, en expirant, ſe débat, ſe replie ;
Il exhale en poiſons le reſte de ſa vie ;
Et l'Aigle, tout ſanglant, fier & victorieux,
Le rejette en fureur & plane au haut des Cieux *.

Si cette verſion ne ſurpaſſe pas l'original, on conviendra du moins qu'elle l'égale.

Pour voir combien le défaut de verve & de talent dégrade & anéantit même un ouvrage, ſur-tout en vers ; qu'on rapproche de la brillante & harmonieuſe Traduction de *Voltaire*, celle de *Regnier Deſmarais*, Secrétaire perpétuel de l'Académie Françoiſe.

Une Aigle, qu'un Serpent avoit alors piquée,
Fond ſur l'audacieux qui l'avoit attaquée ;
De ſes ſerres le lie & l'enlève dans l'air ;
Sous elle le Serpent brille comme un éclair ;
Mais en vain il s'agite, il ſe débat ſans ceſſe ;
L'Oiſeau de Jupiter, dans ſes ſerres le preſſe,
Des ſerres & du bec le déchire en lambeaux,

* Préface de la Tragédie de *Rome ſauvée*.

Puis le laiſſe tomber tout ſanglant dans les eaux ;
Et pleinement vengé de la tête rampante,
Il vole en même tems vers l'aurore naiſſante *.

Au reſte, il peut être bon de rappeler que c'eſt dans *Homère*, ſource féconde & inépuiſable de tant de grandes beautés, que *Cicéron* a pris l'idée du ſuperbe morceau de Poëſie qu'on vient de lire.

» Les Troyens apperçurent une Aigle
» qui, volant à leur gauche, jettoit la
» terreur dans tous les eſprits. Il tenoit
» dans ſes ſerres un épouvantable Dra-
» gon tout ſanglant, & qui reſpirant
» à peine ne laiſſoit pas de combattre
» encore. Raſſemblant le peu qui lui
» reſtoit de forces, il ſe replia & bleſſa
» ſon ennemi au bas du cou. L'Oiſeau
» de Jupiter ſe ſentant bleſſé & ne pou-
» vant réſiſter à la douleur, lâche priſe,
» laiſſe tomber ſa proie au milieu des

* Traduction *du Traité de la Divination*, de *Cicéron*, par *Regnier Deſmarais*, Secrétaire perpétuel de l'Académie Françoiſe, Liv. I, page 99.

» Troupes, & rempliſſant l'air de ſes » cris, il s'enfuit à tire d'aîles, & s'aban- » donne au gré des vents *. »

Cette Traduction eſt celle de *Madame Dacier*, qui peut-être reſte toujours la plus fidèle ſi elle n'eſt pas la plus élégante.

On obſerve encore enfin ici que *Virgile* a auſſi imité d'*Homère*, dans l'Énéïde, cette belle image de l'Aigle **.

* Iliade d'*Homère*, Liv. 12.

** Voyez l'Énéïde, Liv. II, v. 751 & ſuivans.

PARTICULARITÉS HISTORIQUES,

CONCERNANT *GUY DU FAUR*, *Seigneur de Pibrac.*

LE Duc d'*Anjou*, frère du Roi *Charles IX*, ayant été élu Roi de Pologne; le jour de son sacre arrivé, le Palatin de *Cracovie*, qui avoit échoué dans la Diette de l'Election, se plaignit hautement devant toute l'assemblée, de ce qu'on n'avoit pas pris assez de précautions pour mettre la liberté du pays à couvert contre les entreprises des François. Après la Messe, le Roi étant monté sur un échaffaud élevé dans l'Eglise; au moment où l'Archevêque-Palatin de *Gnesne* alloit commencer les prières du sacre, le même Palatin de *Cracovie*

ſe lève, avec fureur, jette les yeux ſur ceux de ſa faction, & dit :

» C'eſt en vain que vous & moi » ſommes libres, ſi, par un ſilence » honteux, nous nous condamnons » nous-mêmes à un eſclavage éternel. » A quoi ſervent tant de vœux ſi juſtes, » formés par la Nobleſſe, & les deman- » des ſi équitables qu'elle a faites, ſi le » Roi ne les exécute pas ?

» L'exécution des conditions qu'on a » obtenues, a été remiſe à ſon arrivée. » Le voilà venu : on lui a donné preſ- » que toutes les marques de la dignité » Royale, & l'on ne parle point d'exé- » cuter ce que l'on a promis de ſa » part ?.... Je ne ſouffrirai pas plus » long-tems ce délai. Il faut ratifier les » conditions qu'il a accordées ; ou, je » déclare que je m'oppoſe à ſon ſacre. «

Alors s'éleve un grand murmure, la hardieſſe des Factieux augmente, & l'on entend les propos les plus menaçans,

Pibrac, (que le Roi *Charles IX* avoit choisi pour accompagner son frère en Pologne) *Pibrac* se lève; & sans s'étonner, ni répondre au Palatin, dit quelques mots à l'oreille du Roi; de là, en s'adressant à l'Archevêque, lui ordonne, de la part de ce Prince, d'achever la cérémonie, & dit que le Roi, de l'avis du Sénat, régleroit le reste.

Cette fermeté fit une telle impression sur l'esprit, même des Factieux, que la cérémonie fut continuée & achevée en leur présence, & sans le moindre murmure.

Charles IX, étant mort, peu de tems après, *Henri*, que la Couronne appelloit en France, prit le parti de sortir de *Cracovie*, pour en venir prendre possession; ce qui s'exécuta, secrettement, la nuit du 18 Juin 1574.

Pibrac, qui s'étoit mis en route avant le Roi, attendoit ce Prince & sa suite proche les ruines d'une Chapelle, hors

de la ville ; lorſque le bruit de quelques chevaux lui ayant fait croire que c'étoit le Roi qui paſſoit, il monta à cheval, à deſſein de le ſuivre. Mais ayant pris à gauche, au lieu de tourner à droite, il s'égara, & ſe trouva au point du jour dans des bois & des marais impraticables.

Cependant les Polonois, qui pourſuivoient les François comme des déſerteurs, alloient fondre ſur lui, lorſque les ayant reconnus, il ſe jetta dans le plus épais de la forêt ; mais où les cris des Payſans lui ayant fait ſentir qu'il n'étoit pas en ſûreté, il ne vit d'autre reſſource que celle de tenter le paſſage d'un marais voiſin, où, ſans pouvoir avancer d'un pas, il demeura pendant quinze heures. Là, tapi dans les joncs & les roſeaux, & dans l'eau juſqu'aux épaules, il étoit, à chaque inſtant, obligé de ſe plonger la tête dans la boue pour ſe dérober aux flèches que

ceux qui pourſuivoient les François lançoient par-tout, au haſard.

Les Payſans étant enfin retournés dans leurs chaumières, il ſortit de ce bourbier, ſans bottes & tête nue, pour retomber dans un autre danger, qui n'étoit pas moins redoutable : c'eſt-à-dire, de ſe trouver expoſé ſans ſuite & ſans défenſe, à toute la rage des bêtes féroces, dont les heurlemens & les cris, répétés par les échos du bois, lui glaçoient l'âme. En ramaſſant pourtant ce qui lui reſtoit de forces & de courage, & profitant du peu de lumière que lui fourniſſoient les étoiles, il arrive près d'une rivière dont il ne connoiſſoit pas le gué ; il ſe ſert d'une groſſe branche, arrachée d'un arbre qui flottoit ſur cette rivière, & ſe voit, comme par miracle, porté à l'autre bord. Une cabane, qui n'en étoit pas éloignée, l'invite à s'y réfugier. De la bière & du pain noir, eſt tout ce qu'il y trouve. Il

mange cependant, rétablit un peu ſes forces; de-là, ſe remet en route, apperçoit de loin un équipage qui venoit à lui; & au riſque de ſe livrer lui-même, ſe hâtoit de s'en approcher, lorſqu'il le reconnut avec joie pour celui de *Staniſlas Karukeski*, ſon intime ami, qui l'embraſſe tendrement, & le ramène à *Cracovie*, d'où, par les ſoins de ce galant homme, il trouva bientôt moyen de revenir en France.

Ayant été, quelque tems après, renvoyé en Pologne, il avoit déja paſſé *Montbelliard*, ſans aucun accident; lorſque le bruit s'étant répandu qu'il portoit avec lui deux cents mille écus d'or, pour payer les troupes de *Lithuanie*, & pour les autres beſoins de la Pologne, cette nouvelle l'expoſa à un nouveau danger, non moins effrayant que les premiers.

Une troupe de voleurs qui, ſous pré-

texte d'être ſortis de France pour exercer plus tranquillement leur Religion, infeſtoit toute cette frontière, l'attaqua à une demie lieue de la ville, enveloppa tout ſon équipage, l'obligea, le poignard ſur la gorge, de deſcendre de caroſſe, le mit à cheval, & le força de les ſuivre.

Pibrac ſe ſervit d'abord du moyen le plus convenable pour adoucir la fureur de ces brigands, en leur offrant une ſomme conſidérable pour ſe tirer de leurs mains. Mais, ſans l'écouter, il demandèrent les lettres dont il étoit porteur, & les ouvrirent : attendu, diſoient-ils, que, ſous prétexte d'être pour la Pologne, elles ne contenoient en effet que des ordres pour lever des troupes en Allemagne. Ils viſitèrent tous ſes équipages, enlevèrent l'argent qu'il avoit réſervé pour ſa route, prirent ſon argenterie, & pour ne pas perdre de tems, ouvrirent à coups de poignard ſes paquets & ſes

valiſes, tuèrent même deux de ſes domeſtiques, qui avoient paru vouloir y oppoſer quelque réſiſtance.

De-là le chef de la troupe, nommé *Briſach*, le conduiſit dans la forêt voiſine, où il le fit errer par des ſentiers détournés, depuis midi juſqu'à minuit, & toujours entre la vie & la mort.

Cependant le bruit de cet événement s'étant répandu dans *Montbelliard*, les habitans étant ſortis en grand nombre pour courir ſus à ces voleurs; ce ſecours penſa coûter cher à *Pibrac*, à qui ces brigands déclarèrent que ſa vie leur répondroit de leur sûreté. Sa douceur ſeule, jointe à l'air de majeſté naturelle à ce grand homme, lui épargnèrent ce dernier danger; *Briſach* en devint plus tranquille, calma ſes camarades, aſſez contens de leur butin, & *Pibrac* enfin ſe vit libre de retourner à *Montbelliard*.

Pibrac, né à *Toulouſe*, en 1528,

mourut en 1584, après avoir rempli avec éclat nombre de grandes charges dans la Robe, & s'être signalé dans plusieurs négociations, tant au Concile de *Trente*, qu'en Flandres & en Pologne. Outre différens Ouvrages qui nous restent de lui, tant en vers qu'en prose, mais aujourd'hui peu connus, on sait que ses Quatrains eurent un si grand succès, qu'après avoir été traduits dans presque toutes les langues connues, on les faisoit apprendre par cœur aux enfans; & qu'aujourd'hui malgré les changemens arrivés dans notre langue, on les lit même avec quelque plaisir; tandis que ceux de *Godeau* & de *Desmarets*, sont tombés dans le plus profond oubli.

P. S. La Cour fut si contente de la manière dont *Pibrac* s'étoit conduit au Concile de *Trente*, que *Catherine de Médicis*, Régente du Royaume, lui fit écrire en Languedoc de se rendre à la

Cour, pour être revêtu de la dignité de Chancelier.

Cette nouvelle ayant bientôt transpiré à la Cour, quelqu'un jaloux de la gloire de ce digne Magistrat, dit à la Reine, qu'elle auroit probablement à se repentir de son choix. Ce que *Catherine*, ayant peine à croire, on lui fit lire le cinquante-quatrième Quatrain de cet Auteur, où il dit :

Je hais ces mots de puissance absolue,
De plein pouvoir, de propre mouvement;
Aux saints décrets ils ont premièrement,
Puis à nos loix la Puissance tollue.

Et il ne fut plus parlé de *Pibrac*.

Lorsque le grand *Condé* se retira chez les Espagnols, il emmena avec lui le petit-fils de *Pibrac*. Ce Prince lui ayant un jour demandé un Quatrain, il répondit d'abord qu'il n'en savoit aucun. Pressé par de nouveaux ordres, il convint d'en savoir un, mais qu'il craignoit qu'il ne

déplût. Le Prince, insistant & voulant être obéi, *Pibrac* lui en dit un qu'il venoit lui-même de faire, & dont le sens étoit : » Qu'il est toujours plus » avantageux d'obéir au Maître qu'on » trouve en place, que de troubler le » repos de sa patrie, pour en chercher » un meilleur. »

Sur quoi le Prince fronça le sourcil, & ne lui en demanda pas davantage.

ÉPITAPHE DE *PIBRAC*, *par un Anonyme.*

Pibrac, dont l'honneur & la gloire,
Éclatent par tout l'univers,
Pour en conserver la mémoire,
N'a pas besoin de prose ni vers.

LETTRE

ÉCRITE DE LONDRES,

en 1761,

Sur un Repas donné, autrefois, par un Membre du Parlement, le jour de ſon Élection.

DU tems de la Reine *Eliſabeth*, Sir *Olivier Wilkie* fut élu Membre du Parlement pour la ville de *Briſtol*. Comme c'étoit un homme généreux & magnifique, il donna un repas ſi ſomptueux, le jour de ſon Élection, que ſa famille, perſuadée que c'étoit en effet un prodigue, ne lui laiſſa l'adminiſtration que d'une partie de ſes biens, & qu'une vieille Tante le déshérita.

Ayant l'honneur d'être allié aux *Wilkie*, & quelques livres de Sir *Olivier*

m'étant tombés en partage, je trouvai, l'autre jour, dans un gros *Hérodote*, le détail du repas ſplendide dont il s'agit. Si vous voulez l'inſérer dans quelques Journaux, le Public verra la prodigieuſe différence qui ſe trouve entre les dépenſes que l'on faiſoit alors en ces ſortes d'occaſions, & celles que l'on fait aujourd'hui.

Je vous envoie le Mémoire même du Traiteur :

Premier Service.

	ſchel. ſ. den.
Au haut de la Table, une ſoupe, avec pieds de Veau.	0 1 0
Au milieu, un Lapin rôti	0 1 0
A la droite de Sir *Olivier*, un plat de Patonales.....	0 1 0
A la gauche, des Œufs pochés, avec des houblons..	0 1 0
A la droite, un *Plumpouding*.....	0 1 ½

Vis-à-vis,

	schel.	s.	den.
Vis-à-vis, des Champignons grillés.....	0	0	0

Second Service.

Au haut de la Table, des *Melettes*, frites.....	0	1	2/3
Au milieu, un ragoût de Tripes, dans leur propre jus.	0	1	1/2
A la droite de Sir *Olivier*, un plat de Baignets au riz.	0	0	1/2
Vis-à-vis des Œufs à la mode.....	0	1	1/2
Item, à la droite, des huitres à l'écaille.....	0	1	0
A la gauche, des Raiforts	0	0	1/2
Beurre employé pour les sauces.....	0	0	1/2
Sel & poivre.....	0	0	1/2
Deux bouteilles de Vin, Bois avant & après le repas	0	2	1/2
Tartines.....	0	0	1/2

	fchel.	f.	den
Plus, quatre garçons, en *veſtes blanches*.....	0	1	0
Pain & petite Bière, ce qu'on voudra.....	0	0	0
TOTAL.	1	7	½

Voici, à préſent, la Quittance du Traiteur, qui n'eſt pas moins ſingulière que le Mémoire.

J'ai reçu de M. *Guthbert Cawledge*, Intendant de Sir *Olivier Wilkie*, un ſcheling, 7 ſols & 2 liards, (rabattu un liard, en faveur de l'argent comptant) pour le payement entier du repas d'Élection, qu'a donné Sir *Olivier Wilkie*. Signé par moi,

Ralph. Kiderkin.

J'ai l'honneur, &c.

Z.

A Briſtol, ce 4 Juin 1761.

Un Membre du Parlement qui donneroit aujourd'hui un pareil repas, ne paſſeroit certainement pas pour un prodigue. Il eſt cependant bon d'obſerver que ce repas, tout impertinent qu'il ſeroit, ne laiſſeroit pas de coûter à préſent au moins cinquante fois plus qu'il ne coûta à Sir *Olivier*. Il y a vraiment lieu d'être étonné de ce qu'en Angleterre l'argent étoit alors ſi rare, ou les denrées à ſi bon marché : car il n'en étoit pas de même en France, du tems de la Reine *Eliſabeth*. Les Membres du Parlement Anglois dépenſent plus de cinq cents *guinées* chacun quand ils veulent faire les honneurs du jour de leur Élection ; & il en coûte aſſez ordinairement trois ou quatre mille auparavant, pour achete rles ſuffrages. Parmi les Concurrens, celui qui donne le plus l'emporte, fût-il le plus ſtupide de tous les humains. Les Electeurs, qui promettent à tous leurs voix, ſont régalés,

à diſcrétion dans tous les cabarets, cinq ou ſix ſemaines avant l'Election; tous les frais tombent ſur les Compétiteurs, qui ont quelquefois dépenſé des ſommes conſidérables ſans parvenir à leur but. Cette place ne rapporte cependant rien. Mais tout Membre du Parlement jouit de la ſatisfaction de pouvoir, quand il lui plaît, contrecarrer les volontés du Roi.

La manière dont ſe fait l'Election des Membres, eſt exactement telle que nous la rapportons: ce qui doit déſabuſer bien des gens qui s'imaginent que le Parlement d'Angleterre n'eſt compoſé que des hommes les plus reſpectables de la Nation.

HACHO,

TRADITION LAPPONE

ET MORALE.

HACHO, ancien Roi de la Lapponie, étoit dans sa jeunesse, le plus renommé des Guerriers du Nord. Ses merveilleux exploits se lisent, dit-on, encore aujourd'hui, sur une colonne de pierre à fusil, parmi les rochers de *Hanga*, & sont chantés sur les harpes des Lappons, dans leurs fêtes solemnelles.

Il poussa (disent-ils) l'intrépidité au point de tenter le très-dangereux passage du lac *Véther*, vis-à-vis de l'Isle *de Wizord;* de descendre seul dans l'affreux & vaste souterrain, où un Magicien étoit renfermé, & lié par le corps, depuis plus de dix siècles, & déchiffra les caractères Celtiques, gravés sur sa

massue d'airain. Sa vue (ajoutent-ils) étoit si perçante, que d'un coup d'œil, il émoussoit les flèches de ses ennemis : que dès l'âge de douze ans, il avoit entrepris de porter un vâse d'airain, d'un poids prodigieux, pendant une heure entière, en présence de tous les guerriers qui se trouveroient alors dans le Château du Roi son ayeul.

Hacho n'étoit pas moins célèbre par sa prudence que par sa force : deux de ses Maximes sont encore dans la bouche de tous les Lappons.

Pour exprimer la vigilance de l'Être suprême, il avoit coutume de dire, » que le *verrouil d'*ODIN * étoit tou» jours mis à sa porte. » Et pour prouver que la condition de la vie la plus heureuse n'est pas toujours la plus assurée, il disoit à ses amis : » Quand vous » passez sur une glace, aussi douce

* Héros, Divinité, des anciens *Scandinaves*.

» qu'unie ; craignez l'abîme qu'elle cou-
» vre ! «

Ses compatriotes s'étant, un jour, déterminés à quitter leurs forêts glacées, pour chercher un climat plus doux ; il eut l'adreſſe non-ſeulement de les retenir, mais encore de les conſoler, en leur diſant : » Que les peuples Orien-
» taux, malgré la fertilité de leur terre,
» étoient bien moins heureux qu'eux.
» Vos nuits, ajoutoit-il, ſont du moins
» auſſi tranquilles que paiſibles ; vous
» dormez tant qu'il vous plaît ; tandis
» que leur ſommeil ne ceſſe d'être inter-
» rompu, par le bruit effrayant que
» produiſent néceſſairement ſur leur
» tête, tous les préparatifs du lever du
» ſoleil. «

Sa tempérance, & l'auſtérité de ſes mœurs étoient ſes principales vertus. Il s'étoit interdit les liqueurs fortes, ſi recherchées, ſi chéries dans les pays Septentrionaux ; il couchoit régulièrement

tout armé, avec ſa lance dans ſes bras, & auroit rejetté la hache d'arme la plus forte & la plus sûre, pour peu que la poignée eût été décorée du plus ſimple ornement. Il ne perſévéra pourtant pas dans ce louable mépris du luxe : tant il eſt difficile de n'y pas céder, tôt ou tard!

Un ſoir, après la chaſſe du *Gulot*, eſpèce de chien ſauvage, s'étant égaré dans une vaſte forêt, ſans avoir rencontré pendant le jour de quoi ſe raffraîchir; le hazard lui fit trouver dans le tronc d'un ſapin, quelques rayons de miel, & le beſoin le força d'en goûter. Ce mets lui ayant paru délicieux, il ne pût s'en raſſaſier; & depuis cet inſtant, ſa table en fut abondamment pourvue.

Mais ſon palais, qui par dégré ſe raffina, ne tarda pas à devenir trop délicat pour ne pas dédaigner les anciens & groſſiers alimens, dont lui-même, ainſi que ſes ayeux, s'étoient juſques-là

contentés. Ses jardins, où les plus beaux fruits mûriſſoient & tomboient en pourriture, ſans qu'il daignât s'en appercevoir, furent alors plus ſoigneuſement cultivés, & ſuffiſoient à peine, au luxe de ſes deſſerts. Ces mêmes fruits, qu'il ne tarda pas à trouver trop raffraîchiſſans, lui rendirent bientôt le vin néceſſaire; & l'uſage qu'il en fit, en produisît inſenſiblement l'abus. Sa façon de vivre, en un mot, dégénèra au point, qu'on brûloit dans ſes appartemens tous les parfums & les bois les plus rares, & que ſon heaume (au grand étonnement de ſes ſujets!) fut décoré de dents de Poiſſons rares & de Rhennes. L'indolence en un mot, & l'amour outré du bien-être, éteignirent enfin en lui tous ſentimens de gloire & de vertus militaires.

Hacho étoit ainſi plongé dans la molleſſe, lorſqu'un Courtiſan, très-effrayé, vint un matin, lui annoncer,

que la nuit précédente, un oiſeau de mauvais augure, avoit bû l'huile de la lampe éternelle du Temple d'*Odin*; & qu'un autre meſſager lui apprit, que le Roi de *Norwège*, avec une armée formidable, étoit entré dans ſes États.

Hacho, déja frappé des ſiniſtres préſages de la nuit, & depuis long-tems énervé par le luxe, ſortit alors de ſa voluptueuſe léthargie, eſſaya de ranimer en lui quelque étincelle de ſon ancienne valeur, & courut à la rencontre de ſon ennemi.

Le haſard fit que les deux armées ſe trouvèrent en préſence dans la forêt même où le pauvre *Hacho* s'étoit, cidevant égaré à la chaſſe; & le haſard voulut auſſi que ſon adverſaire lui proposât, pour épargner le ſang de leurs ſujets, de terminer leur différens par un combat ſingulier, préciſément à l'endroit même où ſon rival de gloire avoit trouvé les rayons de miel dont il s'étoit nourri.

Hacho, toujours également brave, mais déja trop affoibli par le poids de ſes armes, après avoir combattu pendant quelques inſtans, fut terraſſé par le *Norwégien*; & avant que le vainqueur, conformément à la loi du combat, lui abbatit la tête, *Hacho* prononça ce diſcours, que les Lappons modernes répètent chaque jour à leurs enfans :

» l'homme adonné au vice, doit dater ſa » perte du jour où il a cédé, pour la pre» mière fois, à la tentation ! Avec quelle » juſtice, je me vois aujourd'hui la vic» time de ma foibleſſe, dans le lieu » même où j'ai cédé au ſiniſtre attrait, » qui m'a détourné des voyes de l'in» nocence de mes mœurs !... C'eſt le » miel que j'ai goûté dans cette fatale » forêt, & non le bras du Tyran de » *Norwège*, qui vient de vaincre *Hacho* !

M. d'Erlingue ne les attendit pas moins conſtamment ; & lorſqu'elles s'y attendoient le moins, les accueillit de pluſieurs volées de canons, à cartouche, qui portant, avec ſuccès, ſur ſix mille hommes dont l'armement ennemi étoit compoſé, leur en enleva (pendant le cours du combat) environ deux mille, tant tués que bleſſés. Après quoi, le vent s'étant un peu relevé, il ſe retira avec ſon Vaiſſeau, percé de toutes parts, ſans poudre ni balles, dans le Port de *Livourne*, n'ayant eu que 24 hommes de tués, & environ 50 bleſſés.

Lorſque cette nouvelle fut ſçue à la Cour, le Miniſtre d'un Prince étranger dit à *Louis XIV* : » Que les Eſpagnols » & les Génois, n'ayant pû aſſiéger » aucune de ſes Places, avoient aſſiégé » un de ſes Vaiſſeaux, mais qu'ils » n'avoient pû le prendre. «

LETTRE A L'ÉDITEUR,

OU

ANECDOTE HISTORIQUE

CONCERNANT

Le Prince *CHARLES-ÉDOUARD STUART.*

J'AI entendu raconter, en dernier lieu, mon cher ami, à *M. B****, vivant encore, & bien antérieurement à feu M. *de Monticourt*, notre ami commun, à l'un & à l'autre, comme le tenant de *M. Helvétius*, avec lequel ils avoient été particulièrement liés, le fait ſuivant :

Lorſque le *Prétendant* revint ici d'Ecoſſe, où l'on ſait qu'il avoit échoué; ſa jeuneſſe, ſes malheurs, les dangers

qu'il avoit courus, joints à ſon air, qui étoit celui d'un Héros, le firent regarder, ſur-tout dans cette Capitale, avec une ſorte d'admiration.

M. Helvétius, connu par le Livre *de l'Eſprit*, & autres Ouvrages eſtimés s'enthouſiaſma plus particulièrement pour lui, entra chaudement dans ſes intérêts, & ſe mêla des projets qu'on forma pour mettre le *Prétendant* en état de tenter une nouvelle expédition en Ecoſſe.

Le zèle de *M. Helvétius* fut même porté au point, que lui, qui (dit-on) ne donnoit pas aiſément ſon argent, quoiqu'en pluſieurs occaſions il ait fait des actes de *généroſité*, vraîment marqués, avança au *Prétendant*, pour ſeconder ſes vues, une ſomme de cinquante mille écus. Auſſi étoit-il dans tous les ſecrets du Prince.

Un jour, que *M. Helvétius* étoit chez le *Prétendant*, arrivèrent, au nombre de ſix, les Députés d'un parti

considérable, formé en Ecoſſe, & qui ne demandoient qu'à lui fournir les moyens de le rétablir dans ce Royaume, où il étoit déſiré.

Il eſt vrai que le Chef de ce Parti mettoit une condition à ces mêmes offres : c'étoit que le *Prétendant* épouſât ſa fille ; & que ce Prince quittât une Maîtreſſe, connue, à laquelle il étoit attaché, autant par la reconnoiſſance, que par l'inclination.

Ce Prince ne vouloit pas abandonner ſa Maîtreſſe, & juſques-là rien n'avoit pû l'y déterminer.

Sur quoi il avoit été réſolu par le Parti de faire une dernière tentative, avant que de rompre abſolument la négociation ; & tel étoit l'objet de leur viſite, lorſque *M. Helvétius* les vit entrer, & les ſuivit dans le cabinet du Prince.

Celui qui portoit la parole expoſa, d'un ton auſſi grave que ferme, le ſujet

de ſa commiſſion. A quoi le *Prétendant* ne répondit, ainſi qu'il avoit précédemment fait, qu'en refuſant nettement de renoncer à la perſonne qu'on vouloit qu'il quittât.

L'Orateur, après avoir employé tout ce que ſon éloquence lui pût fournir de motifs également preſſans pour combattre & faire changer la réſolution du Prince; voyant que ſes diſcours, ne produiſoient aucun effet ſur lui, tomba, tout-à-coup à ſes pieds, ainſi que les cinq autres députés. Tous enſemble, alors & ſans quitter cette poſture, prièrent & ſupplièrent le *Prétendant*, avec les inſtances les plus vives, de tâcher à ſe vaincre lui-même, de ne pas refuſer, pour une femme, une couronne qui lui étoit offerte; & lui repréſentèrent, les larmes aux yeux, que ſa fermeté, ſurtout en pareil cas, loin d'être un acte de magnanimité, n'étoit qu'une foibleſſe, non-ſeulement indigne de lui, mais

dont le ſouvenir & les regrets, qui en ſeroient la ſuite, ſuffiroient ſans doute pour empoiſonner le reſte de ſa vie!... Le Prince fut infléxible.

Tous les ſix, alors, ſe levèrent. Celui qui avoit d'abord porté la parole, ayant tiré ſa montre, lui dit: » Milord, il » eſt telle heure. Nous vous donnons » une demi-heure, pour vous décider!.. » Voulez-vous être Roi d'Écoſſe, ou, » toute votre vie, jouer le rôle d'un, » &c? »

A cela, point de réponſe; & l'Orateur continua de ſe tenir debout, la montre à la main, vis-à-vis du Prince.

Cinq minutes après: » Mylord (re- » prit-il) vous n'avez plus que vingt- » cinq minutes, pour vous décider!.. » Voulez-vous, encore un coup, être » Roi d'Écoſſe, ou, toute votre vie, » jouer le rôle d'un, &c?

Point encore de réponſe, de la part du *Prétendant*.

De cinq minutes en cinq minutes, même interpellation, dans la même forme & dans les mêmes termes. Et la demi-heure étant expirée, ſans avoir obtenu de réponſe, les ſix députés firent une profonde réverence, ſe retirèrent, & ne reparurent plus.

Vous ſavez, mon cher ami, ſi je ſuis vraîment, &c.

*Du M***.*

De Rome, le 6 Février 1788.

Le Prince *Charles-Édouard-Louis-Philippe-Caſimir*, fils de *Jacques Stuart*, né à Rome, en 1720, eſt mort le 31 du mois dernier, à 9 heures du matin. Dans la nuit du lendemain, ſon corps a été tranſporté à *Freſcati*, & dépoſé dans l'Egliſe Cathédrale. Le Cardinal *d'Yorck*, Evêque de *Freſcati*, frère du Prince défunt, a fait les obſèques lui-même : ce qui a été un ſpectacle bien

touchant pour le très-grand nombre de perſonnes, qui ſe ſont trouvées à ſa pompe funèbre, dont la magnificence n'a rien laiſſer à déſirer.

Sera-t-il permis à l'Éditeur de haſarder ici quelques réfléxions ſur une ſcène auſſi étrange, & auſſi frappante que celle-ci?

On conviendra d'abord, qu'il n'eſt pas vraiſemblable que le *Prétendant* pût ſavoir mauvais gré aux députés d'Ecoſſe des offres qu'il venoient lui faire, uniquement par zèle pour ſa Maiſon, qui avoit régné long-tems dans leur Pays, & qui riſquoient non-ſeulement leur fortune, mais même leur vie, au cas que la miſſion dont ils s'étoient chargés, vint à tranſpirer en Angleterre.

Et dans ce cas, comment le Prince, dans cette dernière viſite de leur part (ne fuſſe que pour ne pas ſe montrer

trop ingrat envers eux) a-t-il pû soutenir, avec un sens froid si semblable au mépris, & leurs interpellations & leurs prières réitérées? N'étoit-ce pas, en les traitant, & en les renvoyant ainsi, s'interdire, de fait, à lui-même, toute espèce d'espérance de pouvoir jamais retourner en Écosse, de manière à y être accueilli & secouru? N'étoit-ce pas enfin renoncer, pour jamais, aux prétentions pour lesquelles il avoit essuyé déja tant de malheurs & affronté tant de dangers?

Mais, diront sans doute bien des personnes, il étoit trop fortement attaché, tant par l'esprit que par le cœur, à une Amante, qui avoit abandonné sa famille, pour suivre sa fortune, & à laquelle il est plus que probable qu'il imaginoit ne devoir pas indignement manquer, en acceptant la main d'une autre?

Mais, dans ce cas, qu'avoit-il à faire de mieux, pour tâcher de satisfaire, du

moins en quelque façon ces Députés, que de faire valoir à leurs yeux, avec toute l'éloquence du ſentiment, les vrais regrets que lui inſpiroient le malheur & l'embarras légitime d'une ſituation, qui ne lui eût permis d'accepter leurs offres, qu'en manquant, non-ſeulement aux ſermens les plus ſacrés, mais encore à la reconnoiſſance la plus tendre que pût reſſentir une âme honnête ?

Il eſt vrai qu'en partant de là, le principal, ou l'un des autres députés, eût pû mettre le Prince dans un autre embarras, en lui propoſant le diſcours ſuivant : » Mylord, de deux choſes, l'une : Ou » c'eſt pour vous, que vous êtes aimé ! » ou c'eſt pour elle-même que vous » êtes cher à votre Amante ?... Au » premier cas, nous n'inſiſterons plus, » nous finirons par vous plaindre. » Au ſecond, ce ſera à vous à voir ſi » c'eſt à l'ambition ſeule d'une Maîtreſſe, » que vous croyez devoir le ſacrifice

» d'une Couronne, & qui plus eſt,
» celui de votre honneur? »

» Daignez donc nous accorder la
» grace, que nous nous bornons main-
» tenant, à vous demander?.. Elle
» eſt ici, nous le ſavons: daignez donc
» la faire appeller? Et permettez, qu'en
» ſa préſence, nous vous renouvellions
» les mêmes offres, que vos plus zélés
» & plus fidèles Sujets viennent, dans
» l'inſtant, de vous faire, & d'où dépen-
» dront & votre gloire, & peut-être
» leur vie. »

On ne pourra probablement diſconvenir, que le Prince auroit eu peine à oppoſer quelque excuſe, ou quelque objection raiſonnable à une pareille propoſition. On croit même, également préſumable, que ſon Amante, (même en ne la ſuppoſant qu'ambitieuſe) frappée par tout ce que ce ſpectacle, ſi déciſif pour ſon Amant, auroit eu d'important & d'embarraſſant pour elle; ne pouvant,

pouvant, d'ailleurs, ſe diſſimuler qu'elle ſeule arracheroit peut-être pour jamais, la Couronne au Prince; que lui-même, ouvrant enfin les yeux, pourroit un jour, l'accabler des plus ſanglans reproches: on ſentira peut-être, dis-je, que le ſeul & plus beau rôle, qu'en pareil cas, il lui convenoit de jouer, eût été de ſe précipiter, conjointement avec les députés, aux pieds du Prince, & de le ſupplier de céder à ce qu'exigoient ſa gloire & les vœux des Ecoſſois.

On pouvoit ſans doute, s'étendre bien davantage ſur une ſituation, auſſi intéreſſante que théâtrale, ſi l'Éditeur ne croyoit pas en avoir dit aſſez, pour mettre le Lecteur, ainſi que toute âme ſenſible, en état de ſuppléer aux détails qu'on croit devoir ici leur épargner.

ANECDOTE

CONCERNANT LE CARDINAL *BRIÇONNET.*

IL étoit marié, & avoit plusieurs enfans de *Raoullette de Beaune*, *femme de grande chasteté, d'honneur & de vertu*, dit l'Auteur de la vie d'*Angelo Catto*, Archevêque de *Vienne*, qui fournit ce récit. Ce Prélat, qui sous le règne de *Louis XI*, s'étoit fait une grande réputation par les prédictions, que l'événement avoit confirmées, étoit ami de *Briçonnet*, & lui avoit plus d'une fois prédit qu'il feroit une grande fortune dans l'Etat ecclésiastique.

Un jour que *Briçonnet* étoit malade, t *Angelo Catto* l'étant venu voir, i ayant prédit, derechef: *Qu'il seroit grand personnage en l'Eglise, & bien*

près d'être Pape, ſa femme, qui étoit preſente, n'en fut pas trop contente, car c'étoit à dire qu'elle s'en iroit la première; choſe que les femmes n'aiment pas volontiers.

Elle eut cependant depuis pluſieurs enfans; & dans ces occaſions ne manquoit pas de ſe moquer du Prophète, & dire avec les autres dames ſes commères: *que le bon Archevêque ne diſoit pas toujours vérité.*

Toutefois *Briçonnet, lorſqu'elle eut délogé la première*, reſta ſi long-tems veuf, qu'il étoit déja paſſablement âgé, lorſqu'il embraſſa l'Etat eccléſiaſtique; excité à cette démarche, ſi l'on en croit *Commines*, par les inſinuations du Roi *Charles VIII, qui fit conſeiller par Etienne* DU VESC, *Sénéchal de* BEAUCAIRE, *au Général* BRIÇONNET, *homme riche, & très-entendu en finances, de ſe faire Prêtre, & qu'il le feroit Cardinal.* Le titre de *Géneral*, qu'on

donne ici à *Briçonnet*, regarde les Finances, il y avoit alors quatre Receveurs Généraux, & *Guillaume* étoit Général du Languedoc.

Guillaume étoit tout puiſſant ſur l'eſprit du jeune *Charles*, qui ne pouvoit ſe paſſer de lui, tant pour ſa capacité dans les affaires, que pour les charmes de ſa converſation. Auſſi l'attachement du Roi fut-il payé par *Briçonnet* du retour le plus ſincère : il aimoit ſon maître avec une tendreſſe dont il donna une marque bien ſenſible à la mort de ce Prince. *Louis XII* l'avoit député à la veuve, *Anne de Bretagne*, pour tâcher de la conſoler. Il la trouva, aſſiſe à terre, baignée de larmes, dans un coin obſcur & reculé de ſa chambre. Le bon Cardinal, vivement attendri de la voir dans un état ſi touchant, fut ſi peu maître de ſa douleur, que ſi l'Evêque de *Condom*, qu'il avoit mené avec lui, ne l'eût pas recueilli dans ſes bras, il tom-

boit ſans ſentimens, à côté de ſa ſouveraine.

Il fut depuis le principal organe du Concile de *Piſe*, aſſemblé par *Louis XII*, pour dépoſer *Jules II*. Mais ce projet, traverſé par les ſcrupules d'*Anne de Bretagne*, ne réuſſit pas, ſans quoi *Briçonnet*, vraiſemblablement, eût été élu Pape, ce qui eût accompli la prophétie d'*Angelo Catto*; & *Jules II*, en fut tellement effrayé, que quelque tems après, il le dépouilla de la pourpre, ſous prétexte qu'étant Evêque & Cardinal, il avoit ci-devant combattu ſous *Charles VIII* à la bataille de *Fornoue*. Mais *Léon X* le fit rentrer dans le Sacré Collège.

N. B. Voyez ce que nous avons dit concernant ce digne Prélat, dans le troiſième Volume de ce Recueil, *page* 23.

ANECDOTE SINGULIÈRE CONCERNANT *RAMEAU*.

CE célèbre Muſicien, & d'autant plus digne de cette épithète, que ſes adverſaires mêmes ne ſauroient nier, que c'eſt à lui que nous avons dû le germe de la révolution qu'éprouva, peu de tems après ſa mort, la Muſique Françoiſe : ce premier Harmoniſte de la Nation, dis je, étoit ſi profondément pénétré de toute l'étendue de ſon Art, qu'il n'étoit preſque rien dans la Nature qui n'en fournît à ſon imagination exaltée, les preuves les plus convainquantes.

Arrivant, un jour, avec ſon épouſe & ſa fille *Aléxandrine*, chez l'Editeur, alors convaleſcent, dans une petite Maiſon, à la *Barrière blanche*, où ils étoient attendus à dîner ; *Rameau*, en entrant dans le jardin, ſurpris de le voir ſuivi

par deux très-groſſes Tortues, qu'il avoit apprivoiſées, après en avoir marqué tout ſon étonnement : » Parbleu ! (s'écria-» t-il) je voudrois bien ſavoir ſi ces » animaux, auſſi ſtupides que lourds, » ſeroient ſuſceptibles de quelque eſpèce » de ſenſibilité pour la Muſique ? »

A peine achevoit-il ces mots, que *M. Barbaud*, * dont la voix, ſonore, ainſi que le goût du chant, étoient alors généralement connus, & que l'Editeur attendoit également à diner, arrive ; & que la queſtion de *Rameau*, relativement aux Tortues, demeura ſans réponſe, attendu que le dîner étant ſervi, on n'eut rien de plus preſſé que de s'aller mettre à table.

L'Editeur, qui n'avoit pourtant pas oublié le doute qu'avoit marqué le Muſicien, eû égard aux Tortues, après avoir quitté la table, ſous prétexte de quel-

* Homme aimable, de bonne compagnie, actuellement vivant.

ques ordres à donner, ne tarda pas à revenir, & à fêter de ſon mieux les convives, dont les propos, auſſi gais qu'animés (car on rioit encore alors!) rouloient ſur toute autre choſe.

Au moment où fut ſervi le deſſert, *Rameau*, auſſi vif que curieux, à la vue d'un grand plat, couvert, & enveloppé dans une ſerviette nouée, fixe les yeux ſur cet objet, intéreſſant pour lui, ne fuſſe (diſoit-il) qu'à titre de nouveauté, cédant bientôt au deſir d'en pénétrer le myſtère, allonge ſes deux grands bras & ſe hâte de dénouer la ſerviette, ſous laquelle il découvre, quoi!... la plus groſſe des deux Tortues du jardin, c'eſt-à-dire le mâle, nommé *Colas*, très-vivant, & qui le fait reculer, avec une eſpèce d'effroi!

On ſent tout ce que dût produire ſur les convives ce prétendu *tour de Carnaval* (où l'on étoit alors) & ſur-tout les éclats de rire dont le pauvre gour-

mand, confondu, ſe voyoit, avec quelque dépit, le digne objet.

Dès que le calme renâquit dans l'Aſſemblée : » mon Ami (lui dit l'Editeur) » cette plaiſanterie doit d'autant moins » vous fâcher, que vous-même en avez » fait naître l'idée, en paroiſſant douter qu'une Tortue pût être, juſqu'à » certain point, ſenſible à la Muſique ?. » Voici l'inſtant, ou de voir confirmer, » ou diſſiper ce doute même. »

» Que M. *Barbaud* (continua l'Editeur) daigne mettre, vis-à-vis de » ſon couvert, un genou en terre; & » dans cette poſture, chanter d'abord, » à quart de voix, l'air ſi fort en » vogue aujourd'hui : *Tout ce qui reſpire, reconnoît l'empire du charmant Amour*; & nous verrons, en enflant, » par dégrés, ſes ſons, ce que la tendre » mélodie de ce morceau de Muſique » pourra cauſer ſur les ſens du gros & » ſtupide *Colas*.

A cette propoſition, généralement accueillie, & ſur-tout par *Rameau*, dont la figure s'étoit, tout-à-coup, déſembrunie, & le ſilence régnant ſeul parmi les convives; *M. Barbaud*, agenouillé, & le menton au niveau de la table, entonne, affectueuſement, l'air propoſé.

Sur quoi *Colas*, après avoir ſemblé l'écouter pendant quelques inſtans ſort d'abord abſolument la tête hors de ſa coquille, la tourne du côté du moderne *Orphée*, le regarde, allonge le col, & lui prête une attention ſi marquée, que l'Editeur regrettera toujours de n'avoir été ni Peintre, ni Deſſinateur, pour ſaiſir tout ce que l'expreſſion des ſentimens qui animoient alors *Rameau*, avoit d'auſſi frappant qu'énergique!

Mais quels tranſports ne fit-il pas éclater, lorſque *M. Barbaud*, ayant enfin déployé toute ſa voix, au paſſage de l'air : *Reconnoït l'empire du charmant Amour*, on vit *Colas* quitter ſon plat,

& courir autant que peut courir une Tortue, jusqu'à la bouche d'où partoient les sons, & y rester fixé, dans une espèce d'extâse ?.... » Il aime la Musique, Messieurs ! Il aime la Musique ! (s'écria, en sanglottant, *Rameau*, les yeux baignés de larmes) » & en courant, à son tour, à l'animal, qu'il serre » dans ses bras, en le comblant de caresses. «

On ne doit pas oublier de dire, que, tel que le bon *la Fontaine*, après avoir lû, pour la première fois, le Prophète *Baruch*, *Rameau* (car le vrai Génie est toujours, plus ou moins, enthousiaste) *Rameau*, dis-je, pendant plus de huit jours, ne cessa d'entretenir ses amis & ses connoissances, sur-tout les Musiciens, ses confrères, du prétendu prodige dont il se faisoit gloire d'avoir été témoin.

P. S. L'Editeur se rappelle, qu'arrivant, un matin, chez *Rameau*, & trou-

vant ſon épouſe en pleurs: » que direz-
» vous, Monſieur, (s'écria-t-elle) de la
» dureté de mon mari, qui vient de jet-
ter mon pauvre petit *doguin* par la fenê-
tre! » Après l'avoir conſolée de ſon
mieux, l'Éditeur paſſe dans le cabinet
de *Rameau*, qui, prévenant les repro-
ches, s'écrie, à ſon tour: » ne m'en
» parlez pas, mon Ami? Ce maudit
» *Roquet* me faiſoit mal,.... il avoit la
» voix fauſſe! »

A la première repréſentation de *Du-
puis* & *Deſronais*, de *Collé*, dont *Ra-
meau* étoit fort ami, quelques perſonnes
ſoutenoient dans le *Parquet*, que le rôle
du père n'étoit pas dans la nature:
» Oh! parbleu, je prouverai le con-
» traire! (s'écria-t-il) car ma fille ne
» ſera mariée qu'après ma mort. « Il a
tenu parole.

Fin du ſixième Volume.

AUG 14 1920